



Library
of the
University of Toronto



BN Voltare 4068
Bengases 1728
Barbra, 11, 386

2 : 44 p. BN Voltare 4065
Bengases 1728

3 : 32 p. BN Voltare 4072
Bengases 1730

pas de Barbra.

pas de Barbra.

pas de Barbra.

EXPOSÉ SUCCINCT

DE LA CONTESTATION

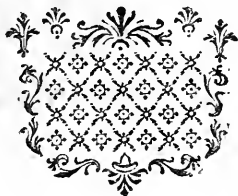
QUI S'EST ÉLEVÉE ENTRE

M. H U M E.

E T

M. R O U S S E A U,

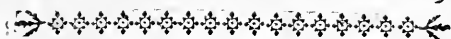
AVEC LES PIÈCES JUSTIFICATIVES.



A L O N D R E S.

M. DCC. LXVI.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



AVERTISSEMENT

DES *É* D I T E U R S .

LE nom & les Ouvrages de M. Hume sont connus depuis longtems de toute l'Europe: ceux qui connoissent sa personne, ont vu en lui des mœurs douces & simples, beaucoup de droiture, de candeur & de bonté; & la modération de son caractère se peint dans ses Ecrits.

Il a employé les grands talens qu'il a reçus de la nature & les lumieres qu'il a acquises par l'étude, à chercher la vérité & à inspirer l'amour des hommes:

jamais il n'a prodigué son temps & compromis son repos dans aucune querelle , ni littéraire ni personnelle. Il a vu cent fois ses Ecrits censurés avec amertume par le Fanatisme , l'ignorance & l'esprit de parti, sans avoir jamais répondu à un seul de ses adversaires.

Ceux même qui ont attaqué ses Ouvrages avec le plus de violence ont toujours respecté son caractère. Son amour pour la paix est si connu, qu'on lui a plus d'une fois apporté des critiques faites contre lui-même , pour le prier de les revoir & de les corriger. On lui remit un jour

une critique de ce genre, où il étoit traité d'une manière fort dure, & même injurieuse: il le fit remarquer à l'Auteur, qui effaça les injures en rougissant & en admirant la force de *l'esprit polémique* qui l'avoit ainsi emporté, sans qu'il s'en apperçût, au de-là des bornes de l'honnêteté.

Avec des dispositions si pacifiques, ce n'est qu'avec une extrême répugnance que M. Hume a pu consentir à laisser paroître l'Ecrit qu'on va lire. Il sçait que les querelles des gens de Lettres sont le scandale de la Philosophie, & personne n'étoit moins fait que lui

pour donner un pareil scandale, si consolant pour les fots ; mais les circonstances l'ont entraîné malgré lui à cet éclat fâcheux.

Tout le monde sait que M. Rousseau, proscriit de tous les lieux qu'il avoit habités, s'étoit enfin déterminé à se réfugier en Angleterre, & que M. Hume, touché de sa situation & de ses malheurs, s'étoit chargé de l'y conduire, & étoit parvenu à lui procurer un asyle sûr, commode & tranquille. Mais peu de gens savent combien de chaleur, d'activité, de délicatesse même M. Hume a mis dans cet Acte de bienfaisance ; quel tendre attachement il avoit pris pour ce

vij

nouvel Ami, que l'humanité lui avoit donné; avec quelle adresse il cherchoit à prévenir ses besoins, sans blesser son amour-propre; avec quel zele enfin il s'occupoit à justifier aux yeux des autres les singularités de M. Rousseau, & à défendre son caractère contre ceux qui n'en jugeoient pas aussi favorablement que lui.

Dans le tems même que M. Hume travailloit à rendre à M. Rousseau le service le plus essentiel, il reçut de lui la Lettre la plus outrageante. Plus le coup étoit inattendu, plus il devoit être sensible. M. Hume

écrivit cette aventure à quelques-uns de ses Amis à Paris ; & il s'exprima dans ses Lettres avec toute l'indignation que lui inspiroit un si étrange procédé. Il se crut dispensé d'avoir aucun ménagement pour un homme , qui après avoir reçu de lui les marques d'amitié les plus constantes & les moins équivoques , l'appelloit , sans motifs , faux , traître & le plus méchant des hommes.

Cependant le démêlé de ces deux hommes célèbres ne tarda pas à éclater. Les plaintes de M. Hume parvinrent bientôt à la connoissance du Public , qui

eut d'abord de la peine à croire que M. Rousseau fût coupable de l'excès d'ingratitude dont on l'accusoit. Les Amis même de M. Hume craignirent que dans un premier moment de sensibilité, il ne se fût laissé emporter trop loin, & qu'il n'eût pris pour les défauts du cœur les délires de l'imagination, ou les travers de l'esprit. Il crut devoir éclaircir cette affaire, en écrivant un précis de tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. Rousseau; depuis leur liaison jusqu'à leur rupture. Il envoya cet Ecrit à ses Amis; quelques-uns lui conseillèrent de le faire imprimer;

x

en lui disant que ses accusations contre M. Rousseau étant devenues publiques, les preuves devoient l'être aussi. M. Hume ne se rendit pas à ces raisons, & aima mieux courir le risque d'un jugement injuste, que de se résoudre à un éclat si contraire à son caractère ; mais un nouvel incident a vaincu sa résistance.

M. Rousseau a adressé à un Libraire de Paris une Lettre, où il accuse sans détour M. Hume de s'être ligué avec ses ennemis pour le trahir & le diffamer, & où il le défie hautement de faire imprimer les Pièces qu'il a entre les mains. Cette Lettre a été com-

xj

muniquée, à Paris, à un très-grand nombre de personnes; elle a été traduite en Anglois, & la traduction est imprimée dans les Papiers de Londres. Une accusation & un défi si publics ne pouvoient rester sans réponse; & un plus long silence de la part de M. Hume auroit été interprété d'une manière peu favorable pour lui.

D'ailleurs, la nouvelle de ce démêlé s'est répandue dans toute l'Europe, & l'on en a porté des jugemens fort divers. Il seroit plus heureux sans doute que toute cette affaire eût été ensevelie dans un profond secret; mais puisqu'on n'a pu empêcher le

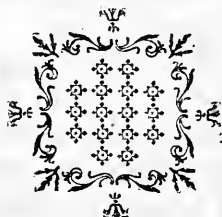
Public de s'en occuper, il faut du moins qu'il sache à quoi s'en tenir. Les Amis de M. Hume se sont réunis pour lui représenter toutes ces raisons. Il a senti la nécessité d'en venir enfin à une extrémité qu'il redoutoit si fort, & a consenti à laisser imprimer son Mémoire. C'est l'Ouvrage que nous donnons ici. Le Récit & les Notes sont traduits de l'Anglois. Les Lettres de M. Rousseau, qui servent de pieces justificatives aux faits, sont des copies exactes des originaux.

Cette Brochure offrira des traits de bizarerie assez étranges à ceux qui prendront la peine de

la lire ; mais ceux qui ne s'en soucieront pas feront encore mieux ; tant ce qu'elle renferme importe peu à ceux qui n'y sont pas intéressés.

Au reste , M. Hume en livrant au Public les pieces de son procès , nous a autorisés à déclarer qu'il ne reprendra jamais la plume sur ce sujet. M. Rousseau peut revenir à la charge ; il peut produire des suppositions , des interprétations , des inductions , des déclamations nouvelles ; il peut créer & réaliser de nouveaux phantômes & envelopper tout cela des nuages de sa Rhétorique , il ne fera plus contre-

dit. Tous les faits sont actuellement sous les yeux du Public. M. Hume abandonne sa cause au jugement des esprits droits & des cœurs honnêtes.





MA liaison avec M. Rousseau commença en 1762 , lorsqu'il fut décrété de prise de corps , à l'occasion de son *Émile* , par un Arrêt du Parlement de Paris. J'étois alors à Édimbourg. Une personne de mérite m'écrivit de Paris que M. Rousseau avoit le dessein de passer en Angleterre pour y chercher un asyle & me demanda mes bons offices pour lui. Comme je supposai que M. Rousseau avoit exécuté cette résolution , j'écrivis à plusieurs de mes amis à Londres , pour leur recommander ce célèbre Exilé , & je lui écrivis à lui-même pour l'assurer de mon zele & de mon empressement à le servir. Je l'invitois en même temps à venir à Édimbourg , si ce séjour pouvoit lui convenir , & je lui offrois une retraite dans ma maison pour tout le

temps qu'il daigneroit la partager avec moi. Je n'avois pas besoin d'autre motif pour être excité à cet acte d'humanité, que l'idée que m'avoit donnée du caractère de M. Rousseau la personne qui me l'avoit recommandé, & la célébrité de son génie, de ses talens, & sur-tout de ses malheurs, dont la cause même étoit une raison de plus pour s'intéresser à lui. Voici la Réponse que je reçus.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

De Motiers-Travers, le 19 Février 1763.

« Je n'ai reçu qu'ici, Monsieur, &
 » depuis peu, la Lettre dont vous m'hon-
 » oriez à Londres, le 2 Juillet der-
 » nier, supposant que j'étois dans cette
 » Capitale. C'étoit sans doute dans
 » votre Nation, & le plus près de vous
 » qu'il m'eût été possible, que j'aurois
 » cherché ma retraite, si j'avois prévu
 » l'accueil qui m'attendoit dans ma Pa-
 » trie. Il n'y avoit qu'elle que je pusse

» préférer à l'Angleterre, & cette pré-
 » vention, dont j'ai été trop puni,
 » m'étoit alors bien pardonnable; mais,
 » à mon grand étonnement, & même
 » à celui du Public, je n'ai trouvé que
 » des affronts & des outrages où j'es-
 » perois, sinon de la reconnoissance,
 » au moins des consolations. Que de
 » choses m'ont fait regretter l'asyle &
 » l'hospitalité philosophique qui m'at-
 » tendoient près de vous ! Toutefois
 » mes malheurs m'en ont toujours rap-
 » proché en quelque maniere. La pro-
 » tection & les bontés de Mylord Ma-
 » reschal, votre illustre & digne com-
 » patriote, m'ont fait trouver, pour
 » ainsi dire, l'Écosse au milieu de la
 » Suisse; il vous a rendu présent à nos
 » entretiens; il m'a fait faire avec vos
 » vertus la connoissance que je n'avois
 » faite encore qu'avec vos talens; il
 » m'a inspiré la plus tendre amitié pour
 » vous & le plus ardent desir d'obtenir

» la vôtre, avant que je fusse que vous
 » étiez disposé à me l'accorder. Jugez,
 » quand je trouve ce penchant réci-
 » proque, combien j'aurois de plaisir
 » à m'y livrer ! Non, Monsieur, je ne
 » vous rendois que la moitié de ce qui
 » vous étoit dû quand je n'avois pour
 » vous que de l'admiration. Vos gran-
 » des vues, votre étonnante impartia-
 » lité, votre génie, vous élèveroient
 » trop au-dessus des hommes si votre
 » bon cœur ne vous en rapprochoit.
 » Mylord Marechal, en m'apprenant
 » à vous voir encore plus aimable que
 » sublime, me rend tous les jours votre
 » commerce plus désirable & nourrit
 » en moi l'empressement qu'il m'a fait
 » naître de finir mes jours près de vous.
 » Monsieur, qu'une meilleure santé,
 » qu'une situation plus commode ne
 » me met-elle à portée de faire ce
 » voyage comme je le désirerois ! Que
 » ne puis-je espérer de nous voir un

» jour rassemblés avec Mylord dans
 » votre commune Patrie , qui devien-
 » droit la mienne ! Je bénirois dans
 » une société si douce les malheurs par
 » lesquels j'y fus conduit , & je croirois
 » n'avoir commencé de vivre que du
 » jour qu'elle auroit commencé. Puissé-
 » je voir cet heureux jour plus désiré
 » qu'espéré ! Avec quel transport je
 » m'écrierois en touchant l'heureuse
 » terre où sont nés David Hume & le
 » Marechal d'Écosse :

Salve , fatis mihi debita tellus !

Hæc domus , hæc patria est.

J. J. R.

Ce n'est point par vanité que je pu-
 blie cette Lettre ; car je vais bientôt
 mettre au jour une rétractation de tous
 ces éloges ; c'est seulement pour com-
 pletter la suite de notre correspondance
 & pour faire voir qu'il y a longtemps
 que j'ai été disposé à rendre service à
 M. Rousseau.

A iij

Notre commerce avoit entièrement cessé jusqu'au milieu de l'été dernier, (1765) lorsque la circonstance suivante le renouvela. Une personne qui s'intéresse à M. Rousseau, étant allée faire un voyage dans une des Provinces de France qui avoisinent la Suisse, profita de cette occasion pour rendre visite au Philosophe solitaire, dans sa retraite à Motiers-Travers. Il dit à cette personne que le séjour de Neuchâtel lui devenoit très-désagréable, tant par la superstition du Peuple que par la rage dont les Prêtres étoient animés contre lui; qu'il craignoit d'être bientôt dans la nécessité d'aller chercher un asyle ailleurs, & que dans ce cas l'Angleterre lui paroïsoit, par la nature de ses Loix & de son Gouvernement, le seul endroit où il pût trouver une retraite assurée: il ajouta que Mylord Mareschal, son ancien Protecteur, lui avoit conseillé de se mettre sous ma

protection (c'est le terme dont il voulut bien se servir); & qu'en conséquence il étoit disposé à s'adresser à moi, s'il croyoit que cela ne me donneroit pas trop d'embarras.

J'étois alors chargé des Affaires d'Angleterre à la Cour de France; mais comme j'avois la perspective de retourner bientôt à Londres, je ne rejetai point une proposition qui m'étoit faite dans de semblables circonstances par un homme que son génie & ses malheurs avoient rendu célèbre. Dès que je fus informé de la situation & des intentions de M. Rousseau, je lui écrivis pour lui offrir mes services, & il me fit la Réponse suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME:

A Strasbourg, le 4 Décembre 1765.

« Vos bontés, Monsieur, me péné-
 » trent autant qu'elles m'honorent.
 » La plus digne Réponse que je puisse
 » faire à vos offres, est de les accepter,

» & je les accepte. Je partirai dans cinq
 » ou six jours pour aller me jeter entre
 » vos bras. C'est le conseil de Mylord
 » Marechal , mon Protecteur , mon
 » ami , mon pere ; c'est celui de Ma-
 » dame de *** , (a) dont la bien-
 » veillance éclairée me guide autant
 » qu'elle me console ; enfin , j'ose dire
 » que c'est celui de mon cœur qui se
 » plaît à devoir beaucoup au plus il-
 » lustre de mes Contemporains , dont
 » la bonté surpasse la gloire. Je soupire
 » après une retraite solitaire & libre
 » où je puisse finir mes jours en paix.
 » Si vos soins bienfaisans me la pro-
 » curent , je jouirai tout ensemble &
 » du seul bien que mon cœur désire , &
 » du plaisir de le tenir de vous. Je vous
 » salue , Monsieur , de tout mon cœur. »

J. J. R.

Je n'avois pas attendu ce moment

(a) La personne que M. Rousseau nomme ici a exigé qu'on supprimât son nom. *Note des Editeurs.*

pour m'occuper des moyens d'être utile à M. Rousseau. M. Clairaut , quelques semaines avant sa mort , m'avoit communiqué la Lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. CLAIRAUT.

De Motiers-Travers , le 3 Mars 1765.

« LE souvenir, Monsieur, de vos an-
 » ciennes bontés pour moi vous cause
 » une nouvelle importunité de ma part.
 » Il s'agiroit de vouloir bien être , pour
 » la seconde fois , Censeur d'un de
 » mes Ouvrages. C'est une très-mau-
 » vaise rapsodie que j'ai compilée il y
 » a plusieurs années , sous le nom de
 » *Dictionnaire de Musique* , & que je
 » suis forcé de donner aujourd'hui pour
 » avoir du pain. Dans le torrent des
 » malheurs qui m'entraîne , je suis hors
 » d'état de revoir ce Recueil. Je fais
 » qu'il est plein d'erreurs & de bevue.
 » Si quelqu'intérêt pour le sort du plus
 » malheureux des hommes vous por-
 » toit à voir son Ouvrage avec un peu
 » plus d'attention que celui d'un autre ,

» je vous ferois sensiblement obligé de
 » toutes les fautes que vous voudriez
 » bien corriger chemin faisant. Les in-
 » diquer sans les corriger ne seroit rien
 » faire , car je suis absolument hors
 » d'état d'y donner la moindre atten-
 » tion, & si vous daignez en user com-
 » me de votre bien, pour changer ,
 » ajouter, ou retrancher, vous exer-
 » cerez une charité très-utile & dont
 » je serai très-reconnoissant. Rece-
 » vez, Monsieur, mes très-humbles
 » excuses & mes salutations. »

J. J. R.

Je le dis avec regret , mais je suis
 forcé de le dire : je fais aujourd'hui avec
 certitude que cette affectation de mi-
 sere & de pauvreté extrême, n'est qu'une
 petite charlatanerie que M. Rousseau
 emploie avec succès pour se rendre plus
 intéressant & exciter la commisération
 du Public ; mais j'étois bien loin de
 soupçonner alors un semblable arti-
 fice. Je sentis s'élever dans mon cœur

un mouvement de pitié, mêlé d'indignation , en imaginant qu'un homme de Lettres , d'un mérite si éminent , étoit réduit , malgré la simplicité de sa maniere de vivre , aux dernières extrémités de l'indigence , & que cet état malheureux étoit encore aggravé par la maladie , par l'approche de la vieillesse & par la rage implacable des dévots persécuteurs.

Je savois que plusieurs personnes attribuoient l'état fâcheux où se trouvoit M. Rousseau , à son orgueil extrême qui lui avoit fait refuser les secours de ses amis ; mais je crus que ce défaut , si c'en étoit un , étoit un défaut respectable. Trop de gens de Lettres ont avili leur caractère en s'abaissant à solliciter les secours d'hommes riches ou puissans , indignes de les protéger ; & je croyois qu'un noble orgueil, quoique porté à l'excès , méritoit de l'indulgence dans un homme de génie

qui, soutenu par le sentiment de sa propre supériorité & par l'amour de l'indépendance, bravoit les outrages de la fortune & l'insolence des hommes. Je me proposai donc de servir M. Rousseau à sa maniere. Je priai M. Clairaut de me donner sa Lettre, & je la fis voir à plusieurs des amis & des Protecteurs que M. Rousseau avoit à Paris. Je leur proposai un arrangement par lequel on pouvoit procurer des secours à M. Rousseau sans qu'il s'en doutât. C'étoit d'engager le Libraire qui se chargeroit de son *Dictionnaire de Musique* à lui en donner une somme plus considérable que celle qu'il en auroit offerte de lui-même, & de rembourser cet excédent au Libraire. Mais ce projet, pour l'exécution duquel les soins de M. Clairaut étoient nécessaires, échoua par la mort inopinée de ce profond & estimable savant.

Comme je conservois toujours la

même idée de l'extrême pauvreté de M. Rousseau, je conservai aussi la même disposition à l'obliger, & , dès que je fus assuré de l'intention où il étoit de passer en Angleterre sous ma conduite, je formai le plan d'un artifice à peu près semblable à celui que je n'avois pu exécuter à Paris. J'écrivis sur le champ à mon ami, M. Jean Stewart, de Buckingham-Street, que j'avois une affaire à lui communiquer, d'une nature si secrète & si délicate que je n'osois même la confier au papier, mais qu'il en apprendroit les détails de M. Elliot (aujourd'hui le Chevalier Gilbert Elliot) qui devoit bientôt retourner de Paris à Londres.

Voici ce plan, que M. Elliot communiqua en effet quelque temps après à M. Stewart, en lui recommandant le plus grand secret. M. Stewart devoit chercher dans le voisinage de sa maison de campagne quelque Fermier honn

nête & discret qui voulût se charger de loger & nourrir M. Rousseau & sa Gouvernante, & leur fournir abondamment toutes les commodités dont ils auroient besoin , moyennant une pension, que M. Stewart pouvoit porter jusqu'à cinquante ou soixante livres * sterlings par an ; mais le Fermier devoit s'engager à garder exactement le secret & à ne recevoir de M. Rousseau que vingt ou vingt-cinq livres sterlings par an , & je lui aurois tenu compte du surplus.

M. Stewart m'écrivit bientôt après qu'il avoit trouvé une habitation qu'il croyoit convenable ; je le priai de faire meubler l'appartement , à mes frais , d'une manière propre & commode. Ce plan , dans lequel il n'entroit assurément aucun motif de vanité , puisque le secret en faisoit une condition néces-

* La livre, sterling vaut environ 22 liv. 10 s. de notre monnoie.

faire, n'eut pas lieu, parce qu'il se présenta d'autres arrangemens plus commodes & plus agréables. Tout ce fait est bien connu de M. Stewart & du Chevalier Gilbert Elliot.

Il ne fera peut-être pas hors de propos de parler ici d'un autre arrangement que j'avois concerté dans les mêmes intentions. J'avois accompagné M. Rousseau à une campagne très-agréable, dans le Comté de Surrey, où nous passâmes deux jours chez le Colonel Webb. M. Rousseau me parut épris des beautés naturelles & solitaires de cet endroit. Aussi-tôt, par l'entremise de M. Stewart, j'entrai en marché avec le Colonel Webb, pour acheter sa maison avec un petit bien qui y appartenoit, afin d'en faire un établissement pour M. Rousseau. Si, après ce qui s'est passé, il y avoit de la sûreté à citer le témoignage de M. Rousseau sur quelque fait, j'en appellerois à lui-même.

pour la vérité de ceux que j'avance. Quoiqu'il en soit, ils sont connus de M. Stewart, du Général Clarke & en partie du Colonel Webb.

Je vais reprendre mon récit où je l'ai interrompu. M. Rousseau vint à Paris, muni d'un passeport que ses amis avoient obtenu. Je le conduisis en Angleterre. Pendant plus de deux mois, j'employai tous mes soins & ceux de mes amis pour trouver quelque arrangement qui pût lui convenir. On se prêtoit à tous ses caprices; on excusoit toutes ses singularités; on satisfaisoit toutes ses fantaisies; on n'épargna enfin ni temps ni complaisance pour lui procurer ce qu'il désiroit; &, quoique plusieurs des projets que j'avois formés pour son établissement eussent été rejetés, je me trouvois assez récompensé de mes peines par la reconnoissance & la tendresse même dont il paroissoit recevoir mon zèle & mes bons offices.

Enfin

Enfin on lui proposa l'arrangement auquel il est aujourd'hui fixé. M. Davenport, Gentilhomme distingué par sa naissance, sa fortune & son mérite, lui a offert une maison, appelée Wootton, qu'il a dans le Comté de Derby; & qu'il habite rarement; & M. Rousseau lui paie pour lui & pour sa Gouvernante une modique pension.

Dès que M. Rousseau fut arrivé à Wootton, il m'écrivit la Lettre suivante.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 22 Mars 1766.

« Vous voyez déjà, mon cher Pa-
 » tron, par la date de ma Lettre, que je
 » suis arrivé au lieu de ma destination.
 » Mais vous ne pouvez voir tous les
 » charmes que j'y trouve; il faudroit
 » connoître le lieu & lire dans mon
 » cœur. Vous y devez lire au moins
 » les sentimens qui vous regardent &
 » que vous avez si bien mérités. Si je

B

» vis dans cet agréable asyle aussi heu-
 » reux que je l'espere , une des douceurs
 » de ma vie sera de penser que je vous
 » les dois. Faire un homme heureux
 » c'est mériter de l'être. Puissiez-vous
 » trouver en vous-même le prix de tout
 » ce que vous avez fait pour moi ! Seul,
 » j'aurois pu trouver de l'hospitalité ,
 » peut-être ; mais je ne l'aurois jamais
 » aussi bien goûtée qu'en la tenant de
 » votre amitié. Conservez-la moi tou-
 » jours , mon cher Patron , aimez-moi
 » pour moi qui vous dois tant ; pour
 » vous-même ; aimez-moi pour le bien
 » que vous m'avez fait. Je sens tout le
 » prix de votre sincere amitié ; je la
 » désire ardemment ; j'y veux répondre
 » par toute la mienne , & je sens dans
 » mon cœur de quoi vous convaincre
 » un jour qu'elle n'est pas non plus sans
 » quelque prix. Comme , pour des rai-
 » sons dont nous avons parlé , je ne
 » veux rien recevoir par la poste , je

„ vous prie, lorsque vous ferez la bonne
 „ œuvre de m'écrire, de remettre votre
 „ lettre à M. Davenport. L'affaire de
 „ ma voiture n'est pas arrangée, parce
 „ que je sais qu'on m'en a imposé : c'est
 „ une petite faute qui peut n'être que
 „ l'ouvrage d'une vanité obligeante,
 „ quand elle ne revient pas deux fois.
 „ Si vous y avez trempé, je vous con-
 „ seille de quitter une fois pour toutes
 „ ces petites ruses qui ne peuvent avoir
 „ un bon principe quand elles se tour-
 „ nent en pièges contre la simplicité.
 „ Je vous embrasse, mon cher Patron,
 „ avec le même cœur que j'espère &
 „ désire trouver en vous. ”

J. J. R.

Peu de jours après, je reçus de lui
 une autre Lettre dont voici la Copie.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 29 Mars 1766.

“ Vous avez vu, mon cher Patron,
 „ par la Lettre que M. Davenport a dû

B ij

» vous remettre , combien je me trouve
 » ici placé selon mon goût. J'y serois
 » peut-être plus à mon aise si l'on y
 » avoit pour moi moins d'attentions ;
 » mais les soins d'un si galant homme
 » sont trop obligeans pour s'en fa-
 » cher ; & , comme tout est mêlé d'in-
 » convéniens dans la vie , celui d'être
 » trop bien est un de ceux qui se tole-
 » rent le plus aisément. J'en trouve un
 » plus grand à ne pouvoir me faire
 » bien entendre des Domestiques ,
 » ni sur-tout entendre un mot de ce
 » qu'ils me disent. Heureusement Ma-
 » demoiselle le Vasseur me sert d'inter-
 » prete , & ses doigts parlent mieux
 » que ma langue. Je trouve même
 » à mon ignorance un avantage qui
 » pourra faire compensation , c'est d'é-
 » carter les oisifs en les ennuyant. J'ai
 » eu hier la visite de M. le Ministre qui ,
 » voyant que je ne lui parlois que Fran-
 » çois, n'a pas voulu me parler Anglois

» de sorte que l'entrevue s'est passée &
 » peu près sans mot dire. J'ai pris goût
 » à l'expédient ; je m'en servirai avec
 » tous mes voisins , si j'en ai , & dussé-je
 » apprendre l'Anglois , je ne leur par-
 » lerai que François , sur-tout si j'ai le
 » bonheur qu'ils n'en sachent pas un
 » mot. C'est à peu près la ruse des
 » singes qui , disent les Negres , ne
 » veulent pas parler quoiqu'ils le puis-
 » sent , de peur qu'on ne les fasse tra-
 » vailler.

» Il n'est point vrai du tout que je
 » sois convenu avec M. Goffet de rece-
 » voir un modele en présent. Au con-
 » traire , je lui en demandai le prix, qu'il
 » me dit être d'une guinée & demie ;
 » ajoutant qu'il m'en vouloit faire la
 » galanterie , ce que je n'ai point ac-
 » cepté. Je vous prie donc de vouloir
 » bien lui payer le modele en question ;
 » dont M. Davenport aura la bonté de
 » vous rembourser. S'il n'y consent pas,

» il faut le lui rendre & le faire acheter
 » par une autre main. Il est destiné
 » pour M. du Peyrou qui depuis long-
 » temps désire avoir mon portrait &
 » en a fait faire un en miniature qui
 » n'est point du tout ressemblant. Vous
 » êtes pourvu mieux que lui , mais je
 » suis fâché que vous m'ayez ôté par
 » une diligence aussi flatteuse le plaisir
 » de remplir le même devoir envers
 » vous. Ayez la bonté , mon cher Pa-
 » tron , de faire remettre ce modèle à
 » MM. *Guinand & Hankey , Little-*
 » *St. Hellen's Bishopsgate - Street* , pour
 » l'envoyer à M. du Peyrou par la pre-
 » miere occasion sûre. Il gele ici depuis
 » que j'y suis : il a neigé tous les jours :
 » le vent coupe le visage ; malgré cela ,
 » j'aimerois mieux habiter le trou d'un
 » des lapins de cette garenne que le
 » plus bel appartement de Londres.
 » Bon jour , mon cher Patron , je vous
 » embrasse de tout mon cœur. »

J. J. R.

Comme nous étions convenus, M. Rousseau & moi, de ne point nous gêner l'un l'autre par un commerce de Lettres suivi, nous n'avions plus d'autre objet de correspondance épistolaire que celui d'une pension qu'il s'agissoit de lui obtenir du Roi d'Angleterre. Voici le récit fidele & succinct de cette affaire.

Un soir que nous causions ensemble à Calais, où nous étions retenus par les vents contraires, je demandai à M. Rousseau s'il n'accepteroit pas une pension du Roi d'Angleterre, au cas que Sa Majesté voulût bien la lui accorder. Il me répondit que cela n'étoit pas sans difficulté, mais qu'il s'en rapporteroit entièrement à l'avis de Mylord Marechal. Encouragé par cette réponse, je ne fus pas plutôt arrivé à Londres que je m'adressai pour cet objet aux Ministres du Roi, & particulièrement au Général Conway, Secré-

taire d'Etat , & au Général Græme , Secrétaire & Chambellan de la Reine. Ils firent la demande de la pension à Leurs Majestés qui y consentirent avec bonté , à condition seulement que la chose resteroit secreete. Nous écrivîmes, M. Rousseau & moi , à Mylord Marechal , & M. Rousseau marqua dans sa Lettre que le secret qu'on demandoit étoit pour lui une circonstance très-agréable. Le consentement de Mylord Marechal arriva , comme on se l' imagine bien ; M. Rousseau partit peu de jours après pour Wootton , & cette affaire resta quelque temps suspendue , par un dérangement qui survint dans la santé du Général Conway.

Cependant le temps que j'avois passé avec M. Rousseau m'avoit mis à portée de démêler son caractère ; je commençois à craindre que l'inquiétude d'esprit qui lui est naturelle ne l'empêchât de jouir du repos, auquel l'hospitalité & la

sûreté

sûreté qu'il trouvoit en Angleterre l'invitoient à se livrer : je voyois , avec une peine infinie , qu'il étoit né pour le tumulte & les orages , & que le dégoût qui suit la jouissance paisible de la solitude & de la tranquillité , le rendroit bientôt à charge à lui-même & à tout ce qui l'environnoit ; mais , éloigné du lieu qu'il habitoit de cent cinquante milles , & sans cesse occupé des moyens de lui rendre service , je ne m'attendois guères à être moi-même la victime de cette malheureuse disposition de caractère.

Il est nécessaire que je rappelle ici une Lettre qui avoit été écrite à Paris , l'hiver dernier , sous le nom supposé du Roi de Prusse. En voici la Copie.

« MON CHER JEAN-JACQUES ,

» Vous avez renoncé à Geneve , votre Patrie. Vous vous êtes fait chasser de la Suisse , Pays tant vanté dans vos Ecrits ; la France vous a décrété ;

C

» venez donc chez moi. J'admire vos ta-
 » lens ; je m'amuse de vos rêveries qui
 » (soit dit en passant) vous occupent
 » trop & trop longtemps. Il faut à la fin
 » être sage & heureux ; vous avez fait
 » assez parler de vous par des singularités
 » peu convenables à un véritable grand
 » homme : démontrez à vos ennemis
 » que vous pouvez avoir quelquefois
 » le sens commun : cela les fâchera sans
 » vous faire tort. Mes Etats vous of-
 » frent une retraite paisible : je vous
 » veux du bien & je vous en ferai , si
 » vous le trouvez bon. Mais si vous
 » vous obstinez à rejeter mon secours ,
 » attendez-vous que je ne le dirai à
 » personne. Si vous persistez à vous
 » creuser l'esprit pour trouver de nou-
 » veaux malheurs, choisissez-les tels que
 » vous voudrez ; je suis Roi, je puis vous
 » en procurer au gré de vos souhaits ; &
 » ce qui sûrement ne vous arrivera pas
 » vis-à-vis de vos ennemis , je cesserai

» de vous persécuter , quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être. »

» Votre bon ami, FRÉDÉRIC. »

Cette Lettre avoit été composée par M. Horace Walpole, environ trois semaines avant mon départ de Paris ; mais quoique je logeasse dans le même Hôtel que M. Walpole & que nous nous vissions très-souvent, cependant, par attention pour moi, il avoit soigneusement caché cette plaisanterie jusqu'après mon départ. Alors il la montra à quelques amis ; on en prit des copies , qui bientôt se multiplièrent. Cette petite piece se répandit rapidement dans toute l'Europe, & elle étoit dans les mains de tout le monde lorsque je la vis à Londres pour la première fois.

Tous ceux qui connoissent la liberté dont on jouit en Angleterre conviendront, je pense, que toute l'autorité du Roi, des Lords, & des Communes, &

toute la puissance Ecclésiastique, Civile & Militaire du Royaume ne pourroient empêcher qu'on n'y imprimât une plaisanterie de ce genre. Aussi ne fus-je pas étonné de la voir paroître dans le *St. James's Chronicle* ; mais je le fus beaucoup de trouver quelques jours après , dans le même Papier, la Piece suivante.

M. ROUSSEAU A L'AUTEUR DU *ST. JAMES'S CHRONICLE.*

De Wootton , le 7 Avril 1766.

« Vous avez manqué , Monsieur ,
 » au respect que tout Particulier doit
 » aux Têtes Couronnées, en attribuant
 » publiquement au Roi de Prusse une
 » Lettre pleine d'extravagance & de
 » méchanceté, dont par cela seul vous
 » deviez savoir qu'il ne pouvoit être
 » l'Auteur. Vous avez même osé trans-
 » crire sa signature , comme si vous
 » l'aviez vue écrite de sa main. Je vous
 » apprens , Monsieur , que cette Lettre

» a été fabriquée à Paris, & ce qui na-
 » vre & déchire mon cœur, que l'im-
 » posteur a des complices en Angle-
 » terre.

» Vous devez au Roi de Prusse, à la
 » vérité, à moi, d'imprimer la Lettre
 » que je vous écris & que je signe, en
 » réparation d'une faute que vous vous
 » reprocheriez sans doute, si vous sa-
 » viez de quelles noirceurs vous vous
 » rendez l'instrument. Je vous fais,
 » Monsieur, mes sinceres salutations. »

J. J. R.

Je fus affligé de voir M. Rousseau
 montrer cet excès de sensibilité pour
 un incident aussi simple & aussi inévi-
 table que la publication de la préten-
 due Lettre du Roi de Prusse ; mais je
 me serois cru capable moi-même de
 noirceur & de méchanceté, si j'avois
 imaginé que M. Rousseau me soup-
 connoit d'être l'Editeur de cette plai-
 santerie, & que c'étoit contre moi qu'il

se dispoſoit à tourner toute ſa fureur. C'eſt cependant ce qu'il m'a appris depuis. Il eſt bon de remarquer que huit jours auparavant il m'avoit écrit la Lettre la plus affectueuſe * : c'eſt celle du 29 Mars. J'étois aſſurément le dernier homme du monde qui, dans les regles du ſens commun, devoit être ſoupçonné ; cependant, ſans la plus légère preuve, ſans la moindre probabilité, c'eſt moi que non ſeulement M. Rouſſeau ſoupçonne, mais qu'il accuſe ſans héſiter, d'avoir fait imprimer la ſatyre dont il ſe plaint ; & , ſans faire aucune recherche , ſans entrer dans aucune explication , c'eſt moi qu'il injurie avec deſſein , dans un Papier Public ; du plus cher de ſes amis , me voilà ſur le champ converti en ennemi perfide & méchant , & par là tous mes ſervices paſſés & préſens ſont d'un ſeul trait adroitement effacés.

* Page 19.

S'il n'étoit pas ridicule d'employer le raisonnement sur un semblable sujet & contre un tel homme, je demanderois à M. Rousseau pourquoi il me suppose le dessein de lui nuire. Les faits lui ont, en cent occasions, prouvé le contraire, & ce n'est pas l'usage que les services que nous avons rendus fassent naître en nous de la mauvaise volonté contre celui qui les a reçus. Mais, en supposant que j'eusse dans le cœur une secrète animosité contre M. Rousseau, me serois-je exposé au risque d'être découvert, en envoyant moi-même aux Auteurs des Papiers Publics une satire qui faisoit du bruit & qui étant aussi généralement répandue, ne pouvoit manquer de tomber bientôt entre leurs mains ?

Comme je n'avois garde de me croire l'objet d'un soupçon si atroce & si ridicule, je continuai à servir M. Rousseau de la maniere la plus constante &

la moins équivoque. Je renouvelai mes sollicitations auprès du Général Conway, dès que l'état de sa santé put lui permettre de s'occuper de quelque chose. Le Général s'adressa de nouveau au Roi pour la pension que nous demandions, & Sa Majesté y donna une seconde fois son consentement. On s'adressa aussi au Marquis de Rockingham, Premier Lord de la Trésorerie, pour arranger cette affaire; enfin, je la vois heureusement terminée, & plein de la joie la plus vive, j'en mande la nouvelle à mon ami. Je n'en reçus point de réponse; mais voici la Lettre qu'il écrivit au Général Conway.

M. ROUSSEAU AU GÉNÉRAL
CONWAY.

Le 12 Mai 1766.

« Monsieur,
 » Vivement touché des graces dont
 » il plaît à Sa Majesté de m'honorer, &
 » de vos bontés qui me les ont attirées,

„ j'y trouve, dès-à-présent, ce bien
 „ précieux à mon cœur, d'intéresser à
 „ mon sort le meilleur des Rois &
 „ l'homme le plus digne d'être aimé de
 „ lui. Voilà, Monsieur, un avantage
 „ dont je suis jaloux & que je ne mé-
 „ riterai jamais de perdre. Mais il faut
 „ vous parler avec la franchise que vous
 „ aimez. Après tant de malheurs, je
 „ me croyois préparé à tous les événe-
 „ mens possibles; il m'en arrive pour-
 „ tant que je n'avois pas prévus & qu'il
 „ n'est pas permis à un honnête homme
 „ de prévoir. Ils m'en affectent d'autant
 „ plus cruellement, & le trouble où ils
 „ me jettent m'ôtant la liberté d'esprit
 „ nécessaire pour me bien conduire;
 „ tout ce que me dit la raison dans un
 „ un état aussi triste est de suspendre
 „ mes résolutions sur toute affaire im-
 „ portante, telle qu'est pour moi celle
 „ dont il s'agit. Loin de me refuser
 „ aux bienfaits du Roi, par l'orgueil

» qu'on m'impute, je le mettrois à
 » m'en glorifier, & tout ce que j'y vois
 » de pénible est de ne pouvoir m'en
 » honorer aux yeux du Public comme
 » aux miens. Mais lorsque je les rece-
 » vrai, je veux pouvoir me livrer tout
 » entier aux sentimens qu'ils m'inspi-
 » rent & n'avoir le cœur plein que des
 » bontés de Sa Majesté & des vôtres.
 » Je ne crains pas que cette façon de
 » penser les puisse altérer. Daignez
 » donc, Monsieur, me les conserver
 » pour des temps plus heureux: vous con-
 » noîtrez alors que je ne diffère de m'en
 » prévaloir que pour tâcher de m'en
 » rendre plus digne. Agréez, Monsieur,
 » je vous supplie, mes très-humbles sa-
 » lutations & mon respect. »

J. J. R.

Cette lettre parut au Général Con-
 way, comme à moi, un refus net d'ac-
 cepter la pension tant qu'on en feroit
 un secret; mais comme M. Rousseau

avoit été dès le commencement instruit de cette condition & que toute sa conduite, ses discours, ses lettres, m'avoient persuadé qu'elle lui convenoit, je jugeai qu'il avoit honte de se rétracter la dessus en m'écrivant, & je crus voir dans cette mauvaise honte la raison d'un silence dont j'étois surpris.

J'obtins du Général Conway qu'il ne prendroit aucune résolution relativement à cette affaire & j'écrivis à M. Rousseau une lettre pleine d'amitié, dans laquelle je l'exhortai à reprendre sa première façon de penser & à accepter la pension.

Quant à l'accablement profond dont M. Rousseau se plaint dans sa lettre au Général Conway, & qui lui ôtoit, disoit-il, jusqu'à la liberté de son esprit, je fus rassuré à cet égard par une lettre de M. Davenport, qui me marquoit que précisément dans ce temps là son Hôte étoit très-content, très-gai

& même très-sociable. Je reconnus là cette foiblesse ordinaire de mon ami , qui veut toujours être un objet d'intérêt en passant pour un homme opprimé par l'infortune , la maladie , les persécutions , lors même qu'il est le plus tranquille & le plus heureux. Son affectation de sensibilité extrême étoit un artifice trop souvent répété pour en imposer à un homme qui le connoissoit aussi bien que moi. D'ailleurs, en le supposant même aussi vivement affecté qu'il le disoit , je n'aurois pu attribuer cette disposition qu'à la prétendue Lettre du Roi de Prusse dont il avoit témoigné tant de chagrin dans les Papiers Publics.

J'attendis trois semaines sans avoir de réponse. Ce procédé me parut un peu étrange & je l'écrivis à M. Davenport ; cependant comme j'avois affaire à un homme très-étrange aussi , & que j'attribuois toujours son silence à la pe-

tite honte qu'il pouvoit avoir de m'éc-
 crire, je ne voulus pas me décourager,
 & perdre, pour un vain cérémonial,
 l'occasion de lui rendre un service es-
 sentiel. Je renouvelai donc mes solli-
 citations auprès des Ministres, & je fus
 assez heureux dans mes soins pour être
 autorisé à écrire la Lettre suivante à
 M. Rousseau : c'est la première dont
 j'aie conservé une copie.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Londres, le 19 Juin 1766.

« Comme je n'ai reçu, Monsieur ;
 » aucune Réponse de vous, j'en con-
 » clus que vous persévérerez dans la ré-
 » solution de refuser les bienfaits de
 » Sa Majesté, tant qu'on en fera un
 » secret. Je me suis en conséquence
 » adressé au Général Conway pour
 » faire supprimer cette condition, &
 » j'ai été assez heureux pour obtenir de
 » lui la promesse d'en parler au Roi.
 » Il faut seulement, m'a-t'il dit, que

» nous sachions préalablement de M.
 » Rousseau s'il est disposé à accepter
 » une pension qui lui seroit accordée
 » publiquement, afin que Sa Majesté ne
 » soit pas exposée à un second refus.
 » Il m'a autorisé à vous écrire là-dessus,
 » & je vous prie de me faire savoir votre
 » résolution le plutôt que vous pour-
 » rez. Si vous m'envoyez votre con-
 » sentement, ce que je vous prie ins-
 » tamment de faire, je sais que je peux
 » compter sur les bons offices du Duc
 » de Richmond pour appuyer la de-
 » mande du Général Conway; ainsi
 » je ne doute nullement du succès.

» Je suis, mon cher Monsieur, très-
 » sincèrement tout à vous. »

D. H.

Je reçus au bout de cinq jours la
 Réponse suivante.

M. ROUSSEAU À M. HUME.

A Wootton, le 23 Juin 1766.

« JE croyois, Monsieur, que mon

» silence interprété par votre con-
 » science en disoit assez; mais puis-
 » qu'il entre dans vos vues de ne pas
 » l'entendre, je parlerai. Vous vous
 » êtes mal caché, je vous connois &
 » vous ne l'ignorez pas. Sans liaisons
 » antérieures, sans querelles, sans dé-
 » mêlés, sans nous connoître autre-
 » ment que par la réputation littéraire,
 » vous vous empressez à m'offrir vos
 » amis & vos soins; touché de votre
 » générosité, je me jette entre vos bras;
 » vous m'amenez en Angleterre, en
 » apparence pour m'y procurer un
 » asyle, & en effet pour m'y deshono-
 » rer. Vous vous appliquez à cette noble
 » œuvre avec un zèle digne de votre
 » cœur & avec un succès digne de vos
 » talens. Il n'en falloit pas tant pour
 » réussir: vous vivez dans le monde,
 » & moi dans la retraite; le Public
 » aime à être trompé, & vous êtes
 » fait pour le tromper. Je connois

» pourtant un homme que vous ne
 » tromperez pas : c'est vous-même.
 » Vous savez avec quelle horreur mon
 » cœur repoussa le premier soupçon de
 » vos desseins. Je vous dis , en vous
 » embrassant , les yeux en larmes , que ,
 » si vous n'étiez pas le meilleur des
 » hommes , il falloit que vous en fus-
 » siez le plus noir. En pensant à votre
 » conduite secrète , vous vous direz
 » quelquefois que vous n'êtes pas le
 » meilleur des hommes , & je doute
 » qu'avec cette idée vous en foyez ja-
 » mais le plus heureux.

» Je laisse un libre cours aux manœu-
 » vres de vos amis , aux vôtres , & je
 » vous abandonne avec peu de regret
 » ma réputation pendant ma vie , bien
 » sûr qu'un jour on nous rendra justice à
 » tous deux. Quant aux bons offices en
 » matière d'intérêt avec lesquels vous
 » vous masquez , je vous en remercie
 » & vous en dispense. Je me dois de

„ n'avoir plus de commerce avec vous ;
 „ & de n'accepter pas même à mon
 „ avantage , aucune affaire dont vous
 „ foyez le médiateur. Adieu, Monsieur,
 „ je vous fouhaite le plus vrai bonheur ;
 „ mais , comme nous ne devons plus
 „ rien avoir à nous dire , voici la der-
 „ niere Lettre que vous recevrez de
 „ moi. „

J. J. R.

Je lui fis sur le champ la Réponse
 suivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Ce 26 Juin 1766.

„ Comme la conscience me dit que
 „ j'en ai toujours agi avec vous de la
 „ maniere la plus amicale & que je vous
 „ ai donné , en toute occasion , les preu-
 „ ves les plus tendres & les plus actives
 „ d'une sincere affection , vous pouvez
 „ juger de l'extrême surprise que m'a
 „ causée la lecture de votre lettre. Il est
 „ aussi impossible de répondre à des ac-

» cufations fi violentes & bornées à de
 » fimples généralités , qu'il eft impoffi-
 » ble de les concevoir. Mais cette affaire
 » ne peut, ne doit pas en refter là. Je fup-
 » pofe charitablement que quelqu'in-
 » fâme calomniateur m'a noirci auprès
 » de vous ; mais en ce cas , le devoir
 » vous oblige , & je fuis perfuadé que
 » votre propre inclination vous porte
 » à me donner les moyens de connoître
 » mon accusateur & de me juftifier ; ce
 » que vous ne pouvez faire qu'en m'inf-
 » truiſant de ce dont on m'accuſe. Vous
 » dites que je fais moi-même que je
 » vous ai trahi ; mais , je le dis haute-
 » ment & je le dirai à tout l'Univers :
 » je fais le contraire ; je fais que mon
 » amitié pour vous a été fans bornes &
 » fans relâche ; & , quoique je vous en
 » aie donné des preuves qui font uni-
 » verſellement connues en France &
 » en Angleterre, le Public n'en connoît
 » encore que la plus petite partie. Je

„ demande que vous me nommiez
 „ l'homme qui ose affirmer le contraire,
 „ & sur-tout je demande qu'il cite une
 „ seule circonstance dans laquelle je
 „ vous aie manqué. Vous le devez à
 „ moi ; vous le devez à vous-même ;
 „ vous le devez à la vérité, à l'honneur,
 „ à la justice, à tout ce qu'il y a de sacré
 „ parmi les hommes. C'est comme in-
 „ nocent , car je ne dirai pas comme
 „ votre ami , je ne dirai pas comme
 „ votre bienfaiteur ; c'est , je le répète ,
 „ comme innocent , que je réclame le
 „ droit de prouver mon innocence &
 „ de confondre les scandaleuses fausse-
 „ tés qu'on peut avoir forgées contre
 „ moi. J'espère que M. Davenport , à
 „ qui j'ai envoyé une Copie de votre
 „ Lettre & qui lira celle-ci avant de
 „ vous la remettre , appuyera ma de-
 „ mande & vous dira qu'elle est juste.
 „ J'ai heureusement conservé la Lettre
 „ que vous m'avez écrite après votre

» arrivée à Wootton & où vous me
 » marquez , dans les termes les plus
 » forts , & même dans des termes trop
 » forts , combien vous êtes sensible
 » aux foibles efforts que j'ai faits pour
 » vous être utile. Le petit commerce
 » de Lettres que nous avons eu ensuite
 » n'a eu pour objet , de ma part , que
 » des vues dictées par l'amitié. Dites-
 » moi donc ce qui , depuis ce temps-là ,
 » a pu vous offenser ; dites-moi de quoi
 » l'on m'accuse ; dites-moi quel est mon
 » accusateur ; & quand vous aurez rem-
 » pli ces conditions à ma satisfaction &
 » à celle de M. Davenport , vous aurez
 » encore beaucoup de peine à vous jus-
 » tifier d'employer des expressions si
 » outrageantes contre un homme avec
 » qui vous avez été si étroitement lié &
 » qui méritoit , à plusieurs titres , d'être
 » traité par vous avec plus d'égards &
 » de décence.

» M. Davenport fait tout ce qui s'est

» passé relativement à votre pension ;
 » parce qu'il m'a paru nécessaire que la
 » personne qui s'est chargée de vous
 » procurer un établissement connoisse
 » exactement l'état de votre fortune,
 » afin qu'elle ne soit pas tentée d'exer-
 » cer à votre égard des actes de géné-
 » rosité, qui, en parvenant par hasard
 » à votre connoissance, pourroient
 » vous donner quelque sujet de mécon-
 » tentement.

» Je suis, Monsieur, &c. D. H. »

Le crédit de M. Davenport me pro-
 cura, au bout de trois semaines, l'é-
 norme lettre qu'on va lire, & qui a du
 moins cet avantage pour moi qu'elle
 confirme toutes les circonstances im-
 portantes de mon récit. J'y joindrai
 quelques notes qui ne tomberont que
 sur des faits que M. Rousseau a pré-
 sentés peu fidelement, & je laisserai
 à mes Lecteurs à juger lequel de nous
 deux mérite le plus de confiance.

M. ROUSSEAU A M. HUME.

A Wootton, le 10 Juillet 1766.

* « Je suis malade , Monsieur , &
 » peu en état d'écrire ; mais vous vou-
 » lez une explication , il faut vous la
 » donner. Il n'a tenu qu'à vous de l'avoir
 » depuis longtemps (1) : vous n'en
 » voulutes point alors , je me tus ; vous
 » la voulez aujourd'hui , je vous l'en-
 » voie. Elle sera longue , j'en suis fâ-
 » ché ; mais j'ai beaucoup à dire , & je
 » n'y veux pas revenir à deux fois.

» Je ne vis point dans le monde ;
 » j'ignore ce qui s'y passe ; je n'ai point
 » de parti , point d'associé , point d'in-
 » trigue ; on ne me dit rien , je ne fais
 » que ce que je sens ; mais comme on

* Les Notes de M. Hume sont distinguées par des chiffres & imprimées en caractères romains ; celles de M. Rousseau sont distinguées par une étoile & imprimées en caractères italiques. *Note des Editeurs.*

(1) M. Rousseau ne m'a assurément jamais donné lieu de lui demander une explication. Si , pendant que nous avons vécu ensemble , il a eu quelques-uns des indignes soupçons dont cette Lettre est remplie , il les a tenus bien secrets.

» me le fait bien sentir , je le fais bien.

» Le premier soin de ceux qui trament

» des noirceurs est de se mettre à cou-

» vert des preuves juridiques ; il ne

» feroit pas bon leur intenter procès.

» La conviction intérieure admet un

» autre genre de preuves qui reglent

» les sentimens d'un honnête homme.

» Vous saurez sur quoi sont fondés les

» miens.

» Vous demandez avec beaucoup de

» confiance qu'on vous nomme votre

» accusateur. Cet accusateur, Monsieur,

» est le seul homme au monde qui, dé-

» posant contre vous , pouvoit se faire

» écouter de moi ; c'est vous-même.

» Je vais me livrer sans réserve & sans

» crainte à mon caractère ouvert ; en-

» nemi de tout artifice , je vous parle-

» rai avec la même franchise que si vous

» étiez un autre en qui j'eusse toute la

» confiance que je n'ai plus en vous. Je

» vous ferai l'histoire des mouvemens

» de mon ame & de ce qui les a pro-
 » duits , & nommant M. Hume en
 » tierce personne , je vous ferai juge
 » vous-même de ce que je dois penser
 » de lui. Malgré la longueur de ma
 » Lettre , je n'y suivrai point d'autre
 » ordre que celui de mes idées , com-
 » mençant par les indices & finissant
 » par la démonstration.

» Je quittois la Suisse , fatigué de
 » traitemens barbares , mais qui du
 » moins ne mettoient en péril que ma
 » personne & laissoient mon honneur
 » en sûreté. Je suivois les mouvemens
 » de mon cœur pour aller joindre My-
 » lord Mareschal ; quand je reçus à
 » Strasbourg de M. Hume l'invitation
 » la plus tendre de passer avec lui en
 » Angleterre où il me promettoit l'ac-
 » cueil le plus agréable , & plus de tran-
 » quillité que je n'y en ai trouvé. Je
 » balançai entre l'ancien ami & le nou-
 » veau , j'eus tort ; je préférerai ce der-
 » nier ;

» nier , j'eus plus grand tort : mais le
 » desir de connoître par moi-même
 » une Nation célèbre , dont on me di-
 » soit tant de mal & tant de bien, l'em-
 » porta. Sûr de ne pas perdre George
 » Keith , j'étois flatté d'acquérir David
 » Hume. Son mérite, ses rares talens ,
 » l'honnêteté bien établie de son carac-
 » tère , me faisoient désirer de joindre
 » son amitié à celle dont m'honoroit
 » son illustre Compatriote ; & je me
 » faisois une sorte de gloire de montrer
 » un bel exemple aux Gens de Lettres
 » dans l'union sincère de deux hommes
 » dont les principes étoient si différens.
 » Avant l'invitation du Roi de Prusse
 » & de Mylord Marechal , incertain
 » sur le lieu de ma retraite , j'avois de-
 » mandé & obtenu par mes amis un
 » passeport de la Cour de France, dont
 » je me servis pour aller à Paris joindre
 » M. Hume. Il vit , & vit trop peut-
 » être, l'accueil que je reçus d'un grand

» Prince , & , j'ose dire , du Public. Je
 » me prêtai par devoir , mais avec ré-
 » pugnance à cet éclat , jugeant com-
 » bien l'envie de mes ennemis en seroit
 » irritée. Ce fut un spectacle bien doux
 » pour moi que l'augmentation sensible
 » de bienveillance pour M. Hume , que
 » la bonne œuvre qu'il alloit faire pro-
 » duisit dans tout Paris. Il devoit en
 » être touché comme moi ; je ne fais
 » s'il le fut de la même maniere.

» Nous partons avec un de mes amis
 » qui presqu'uniquelement pour moi fai-
 » soit le voyage d'Angleterre. En dé-
 » barquant à Douvres , transporté de
 » toucher enfin cette terre de liberté &
 » d'y être amené par cet homme illustre , je lui saute au cou , je l'embrasse
 » étroitement sans rien dire ; mais en
 » couvrant son visage de baisers & de
 » larmes qui parloient assez. Ce n'est
 » pas la seule fois ni la plus remarqua-
 » ble où il ait pu voir en moi les faibles

» semens d'un cœur pénétré. Je ne fais
 » ce qu'il fait de ces souvenirs, s'ils lui
 » viennent ; j'ai dans l'esprit qu'il en
 » doit quelquefois être importuné.

» Nous sommes fêtés arrivant à
 » Londres. On s'empresse dans tous les
 » états à me marquer de la bienveillance
 » & de l'estime. M. Hume me présente
 » de bonne grace à tout le monde ; il
 » étoit naturel de lui attribuer, comme
 » je faisois, la meilleure partie de ce
 » bon accueil : mon cœur étoit plein
 » de lui , j'en parlois à tout le monde ;
 » j'en écrivois à tous mes amis ; mon
 » attachement pour lui prenoit chaque
 » jour de nouvelles forces ; le sien pa-
 » roissoit pour moi des plus tendres ;
 » & il m'en a quelquefois donné des
 » marques dont je me suis senti très-
 » touché. Celle de faire faire mon por-
 » trait en grand ne fut pourtant pas de
 » ce nombre. Cette fantaisie me parut
 » trop affichée, & j'y trouvai je ne fais

» quel air d'ostentation qui ne me plut
 » pas. C'est tout ce que j'aurois pu
 » passer à M. Hume s'il eût été homme
 » à jeter son argent par les fenêtres ,
 » & qu'il eût eu dans une galerie tous
 » les portraits de ses amis. Au reste ,
 » j'avouerais sans peine qu'en cela je
 » puis avoir tort (2).

» Mais ce qui me parut un acte d'a-
 » mitié & de générosité des plus vrais
 » & des plus estimables, des plus di-
 » gnes en un mot de M. Hume, ce fut
 » le soin qu'il prit de solliciter pour
 » moi de lui-même une pension du
 » Roi, à laquelle je n'avois assurément
 » aucun droit d'aspirer. Témoin du

(2) Voici le fait. M. Ramsay mon ami, Peintre
 Distingué & homme de mérite, me proposa de faire
 le portrait de M. Rousseau ; & lorsqu'il l'eut com-
 mencé, il me dit que son intention étoit de m'en
 faire présent. Ainsi ce n'est point à moi que l'idée en
 vint, & ce portrait ne me coûta rien. M. Rousseau
 s'est donc également mépris, & lorsqu'il me fait un
 compliment sur cette prétendue galanterie de ma
 part dans sa lettre du 29 Mars, & lorsqu'il s'en
 moque dans celle-ci,

„ zele qu'il mit à cette affaire , j'en fus
 „ vivement pénétré : rien ne pouvoit
 „ plus me flatter qu'un service de cette
 „ espece, non pour l'intérêt assurément
 „ car trop attaché peut-être à ce que je
 „ possède, je ne fais point désirer ce
 „ que je n'ai pas , & ayant par mes amis
 „ & par mon travail du pain suffisam-
 „ ment pour vivre , je n'ambitionne
 „ rien de plus ; mais l'honneur de re-
 „ cevoir des témoignages de bonté, je
 „ ne dirai pas d'un si grand Monarque,
 „ mais d'un si bon pere, d'un si bon
 „ mari, d'un si bon maître, d'un si bon
 „ ami , & sur-tout d'un si honnête
 „ homme , m'affectoit sensiblement ;
 „ & quand je considérois encore dans
 „ cette grace que le Ministre qui l'a-
 „ voit obtenue étoit la probité vivante,
 „ cette probité si utile aux Peuples , &
 „ si rare dans son état, je ne pouvois
 „ que me glorifier d'avoir pour bien-
 „ faiteurs trois des hommes du monde

» que j'aurois le plus désirés pour amis.
 » Aussi, loin de me refuser à la pension
 » offerte , je ne mis pour l'accepter
 » qu'une condition nécessaire , savoir ,
 » un consentement dont , sans man-
 » quer à mon devoir , je ne pouvois
 » me passer.

» Honoré des empressements de tout
 » le monde , je tâchois d'y répon-
 » dre convenablement. Cependant ma
 » mauvaise santé & l'habitude de vivre
 » à la campagne me firent trouver le
 » séjour de la Ville incommode. Aussi-
 » tôt les maisons de campagne se pré-
 » sentent en foule ; on m'en offre à choi-
 » sir dans toutes les Provinces. M. Hume
 » se charge des propositions , il me les
 » fait , il me conduit même à deux ou
 » trois campagnes voisines ; j'hésite
 » longtemps sur le choix ; il augmen-
 » toit cette incertitude. Je me déter-
 » mine enfin pour cette Province , &
 » d'abord M. Hume arrange tout ; les

» embarras s'applanissent ; je pars ,
 » j'arrive dans cette habitation soli-
 » taire , commode , agréable : le maître
 » de la maison prévoit tout , pourvoit
 » à tout ; rien ne manque. Je suis tran-
 » quille , indépendant ; voilà le mo-
 » ment si désiré où tous mes maux doi-
 » vent finir. Non , c'est-là qu'ils com-
 » mencent , plus cruels que je ne les
 » avois encore éprouvés.

» J'ai parlé jusqu'ici d'abondance de
 » cœur , & rendant avec le plus grand
 » plaisir justice aux bons offices de
 » M. Hume. Que ce qui me reste à
 » dire , n'est-il de même nature ! Rien
 » ne me coûtera jamais de ce qui pourra
 » l'honorer. Il n'est permis de marchan-
 » der sur le prix des bienfaits que quand
 » on nous accuse d'ingratitude , &
 » M. Hume m'en accuse aujourd'hui.
 » J'oserai donc faire une observation
 » qu'il rend nécessaire. En appréciant
 » ses soins par la peine & le temps

„ qu'ils lui coûtoient , ils étoient d'un
 „ prix inestimable , encore plus par sa
 „ bonne volonté : pour le bien réel
 „ qu'ils m'ont fait , ils ont plus d'appar-
 „ rence que de poids. Je ne venois point
 „ comme un mendiant quêter du pain
 „ en Angleterre , j'y apportois le mien ;
 „ j'y venois absolument chercher un
 „ asyle , & il est ouvert à tout étran-
 „ ger. D'ailleurs je n'y étois point tel-
 „ lement inconnu qu'arrivant seul ;
 „ j'eusse manqué d'assistance & de ser-
 „ vices. Si quelques personnes m'ont
 „ recherché pour M. Hume , d'autres
 „ aussi m'ont recherché pour moi ; &
 „ par exemple , quand M. Davenport
 „ voulut bien m'offrir l'asyle que j'ha-
 „ bite , ce ne fut pas pour lui qu'il ne
 „ connoissoit point , & qu'il vit seule-
 „ ment pour le prier de faire & d'ap-
 „ puyer son obligeante proposition.
 „ Ainsi quand M. Hume tâche aujour-
 „ d'hui d'aliéner de moi cet honnête

„ homme, il cherche à m'ôter ce qu'il
 „ ne m'a pas donné (3). Tout ce qui
 „ s'est fait de bien , se feroit fait sans
 „ lui à peu près de même , & peut-être
 „ mieux ; mais le mal ne se fut point
 „ fait ; car pourquoi ai-je des ennemis
 „ en Angleterre ? Pourquoi ces enne-
 „ mis font-ils précisément les amis de
 „ M. Hume ? Qui est-ce qui a pu m'at-
 „ tirer leur inimitié ? ce n'est pas moi
 „ qui ne les vis de ma vie & qui ne les
 „ connois pas ; je n'en aurois aucun , si
 „ j'y étois venu seul (4).

(3) M. Rousseau me juge mal & devoit me con-
 noître mieux. Depuis notre rupture , j'ai écrit à
 M. Davenport pour l'engager à conserver les mêmes
 bontés à son malheureux Hôte.

(4) Etranges effets d'une imagination blessée !
 M. Rousseau ignore , dit-il , ce qui se passe dans le
 monde , & il parle cependant des ennemis qu'il a en
 Angleterre. D'où le fait-il ? Où les voit-il ? Il n'y a
 reçu que des marques de bienfaisance & d'hospitalité.
 M. Walpole seul avoit fait une plaisanterie sur lui,
 mais n'étoit point pour cela son ennemi. Si M. Rouf-
 seau voyoit les choses comme elles sont , il verroit
 qu'il n'a eu en Angleterre d'autre ami que moi , &
 d'autre ennemi que lui-même.

» J'ai parlé jusqu'ici de faits publics
 » & notoires, qui par leur nature &
 » par ma reconnoissance ont eu le plus
 » grand éclat. Ceux qui me restent à
 » dire sont, non seulement particu-
 » liers, mais secrets, du moins dans
 » leur cause, & l'on a pris toutes les
 » mesures possibles pour qu'ils resta-
 » sent cachés au Public; mais, bien
 » connus de la personne intéressée, ils
 » n'en opèrent pas moins sa propre
 » conviction.

» Peu de temps après notre arrivée à
 » Londres, j'y remarquai dans les es-
 » prits, à mon égard, un changement
 » soudain qui bientôt devint très-sensi-
 » ble. Avant que je vinsse en Anglè-
 » terre, elle étoit un des Pays de l'Eu-
 » rope où j'avois le plus de réputation,
 » j'oserois presque dire de considéra-
 » tion. Les Papiers Publics étoient
 » pleins de mes éloges, & il n'y avoit
 » qu'un cri contre mes persécuteurs.

» Ce ton se soutint à mon arrivée ; les
 » Papiers l'annoncerent en triomphe ;
 » l'Angleterre s'honoroit d'être mon
 » refuge ; elle en glorifioit avec justice
 » ses Loix & son Gouvernement. Tout
 » à-coup , & sans aucune cause assigna-
 » ble , ce ton change , mais si fort & si
 » vîte que dans tous les caprices du Pu-
 » blic , on n'en voit guère de plus éton-
 » nant. Le signal fut donné dans un
 » certain *Magasin* , aussi plein d'inep-
 » ties que de mensonges , où l'Auteur
 » bien instruit ou feignant de l'être me
 » donnoit pour fils de Musicien. Dès
 » ce moment les imprimés ne parlerent
 » plus de moi que d'une manière équi-
 » voque ou malhoînête. Tout ce qui
 » avoit trait à mes malheurs étoit dé-
 » guisé , altéré , présenté sous un faux
 » jour , & toujours le moins à mon
 » avantage qu'il étoit possible. Loin de
 » parler de l'accueil que j'avois reçu à
 » Paris , & qui n'avoit fait que trop

„ de bruit, on ne supposoit pas même
 „ que j'eusse osé paroître dans cette
 „ Ville, & un des amis de M. Hume
 „ fut très-surpris quand je lui dis que
 „ j'y avois passé.

„ Trop accoutumé à l'inconstance
 „ du Public pour m'en affecter, encore
 „ je ne laissois pas d'être étonné de ce
 „ changement si brusque, de ce con-
 „ cert si singulièrement unanime, que
 „ pas un de ceux qui m'avoient tant
 „ loué absent, ne parut, moi présent,
 „ se souvenir de mon existence. Je trou-
 „ vois bizarre que précisément après
 „ le retour de M. Hume qui a tant de
 „ crédit à Londres, tant d'influence
 „ sur les gens de Lettres & les Li-
 „ braires, & de si grandes liaisons avec
 „ eux, sa présence eut produit un effet
 „ si contraire à celui qu'on en pouvoit
 „ attendre ; que , parmi tant d'Ecri-
 „ vains de toute espece, pas un de ses
 „ amis ne se montrât le mien ; & l'on

» voyoit bien que ceux qui parloient
 » de moi n'étoient pas les ennemis,
 » puisqu'en faisant sonner son carac-
 » tere public , ils disoient que j'avois
 » traversé la France sous sa protection ,
 » à la faveur d'un passeport qu'il m'avoit
 » obtenu de la Cour, & peu s'en fai-
 » loit qu'ils ne fissent entendre que
 » j'avois fait le voyage à sa suite & à
 » ses frais.

» Ceci ne signifioit rien encore &
 » n'étoit que singulier ; mais ce qui l'é-
 » toit davantage fut que le ton de ses
 » amis ne changea pas moins avec moi
 » que celui du Public. Toujours, je me
 » fais un plaisir de le dire, leurs soins,
 » leurs bons offices ont été les mêmes,
 » & très-grands en ma faveur ; mais
 » loin de me marquer la même estime,
 » celui sur-tout dont je veux parler &
 » chez qui nous étions descendus à no-
 » tre arrivée, accompagnoit tout cela
 » de propos si durs & quelquefois si

» choquans qu'on eût dit qu'il ne cher-
 » choit à m'obliger que pour avoir droit
 » de me marquer du mépris (5). Son
 » frere , d'abord très-accueillant , très-
 » honnête , changea bientôt avec si peu
 » de mesure qu'il ne daignoit pas même
 » dans leur propre maison me dire un
 » seul mot , ni me rendre le salut , ni
 » aucun des devoirs que l'on rend chez
 » soi aux étrangers. Rien cependant
 » n'étoit survenu de nouveau que
 » l'arrivée de J. J. Rousseau & de Da-
 » vid Hume ; & certainement la cause
 » de ces changemens ne vint pas de
 » moi ; à moins que trop de simplicité ,
 » de discrétion , de modestie ne soit un
 » moyen de mécontenter les Anglois.
 » Pour M. Hume , loin de prendre

(5.) Il s'agit ici de M. Jean Steward , mon ami ;
 qui a reçu M. Rousseau chez lui & lui a rendu tous
 les bons offices qu'il a pu lui rendre. En se plaignant
 de ses procédés , M. Rousseau a oublié qu'il lui a
 écrit de Wootton même , une Lettre pleine des témoi-
 gnages de reconnoissance les plus expressifs & les
 plus justes. Ce que M. Rousseau ajoute sur le frere de
 M. Stewart , n'est ni vrai ni honnête.

» avec moi un ton révoltant, il don-
 » noit dans l'autre extrême. Les flagor-
 » neries m'ont toujours été suspectes.
 » Il m'en a fait de toutes les façons *,
 » au point de me forcer, n'y pouvant
 » tenir davantage, (6) à lui en dire mon
 » sentiment. Sa conduite le dispen-
 » soit fort de s'étendre en paroles ;
 » cependant, puisqu'il en vouloit dire,
 » j'aurois voulu qu'à toutes ces louan-
 » ges fades il eût substitué quelquefois
 » la voix d'un ami ; mais je n'ai jamais
 » trouvé dans son langage rien qui
 » sentît la vraie amitié, pas même dans
 » la façon dont il parloit de moi à d'au-

* J'en dirai seulement une qui m'a fait rire ; c'étoit
 de faire en sorte, quand je venois le voir, que je trouvasse
 toujours sur sa table un Tome de l'Héloïse ; comme si
 je ne connoissois pas assez le goût de M. Hume, pour
 être assuré que, de tous les Livres qui existent, l'Hé-
 loïse doit être pour lui le plus ennuyeux.

(6) On peut juger par les deux premières Lettres
 de M. Rousseau, que j'ai publiées à dessein, de quel
 côté les flagorneries ont commencé. Au reste, j'ai-
 mois & j'estimois M. Rousseau, & j'avois du plaisir
 à le lui marquer. Peut-être en effet l'ai je trop loué,
 mais je peux assurer qu'il ne s'en est jamais plaint.

„ tres en ma présence. On eut dit qu'en
 „ voulant me faire des Patrons il cher-
 „ choit à m'ôter leur bienveillance ;
 „ qu'il vouloit plutôt que j'en fusse af-
 „ sisté qu'aimé ; & j'ai quelquefois été
 „ surpris du tour révoltant qu'il don-
 „ noit à ma conduite près des gens qui
 „ pouvoient s'en offenser. Un exemple
 „ éclaircira ceci. M. Penneck du Mus-
 „ ſæum, ami de Mylord Mareschal &
 „ Pasteur d'une Paroisse où l'on vouloit
 „ m'établir, vient nous voir. M. Hume,
 „ moi présent, lui fait mes excuses de
 „ ne l'avoir pas prévenu ; le Docteur
 „ Maty, lui dit-il, nous avoit invités
 „ pour Jeudi au Musæum où M. Rouf-
 „ ſeau devoit vous voir ; mais il pré-
 „ féra d'aller avec Madame Garrick à
 „ la Comédie ; on ne peut pas faire tant
 „ de choses en un jour (7). Vous m'a-

(7) Je ne me rappelle pas un mot de toute cette
 histoire ; mais ce qui me dispense d'y ajouter foi,
 c'est que je me souviens très-bien que nous avions
 pris deux jours différens pour visiter le *Musæum* &
 pour aller à la Comédie.

» vouerez , Monsieur , que c'étoit-là
 » une étrange façon de me capter la
 » bienveillance de M. Penneck.

» Je ne fais ce qu'avoit pu dire en
 » secret M. Hume à ses connoissances ;
 » mais rien n'étoit plus bizarre que leur
 » façon d'en user avec moi de son aveu ,
 » souvent même par son assistance.
 » Quoique ma bourse ne fût pas vuide ,
 » que je n'eusse besoin de celle de per-
 » sonne , & qu'il le sût très-bien , l'on
 » eût dit que je n'étois là que pour vivre
 » aux dépens du Public , & qu'il n'étoit
 » question que de me faire l'aumône ,
 » de maniere à m'en fauver un peu
 » l'embarras ; (8) je puis dire que cette
 » affectation continuelle & choquante

(8) J'imagine que M. Rousseau veut parler ici de
 deux ou trois dîners qui lui furent envoyés de la
 Maison de M. Steward lorsqu'il voulut manger chez
 lui ; & ce n'étoit pas pour lui épargner la dépense
 d'un repas , mais seulement parce qu'il n'y avoit pas
 de Traiteur dans le voisinage. Je demande pardon
 aux Lecteurs de les entretenir de semblables détails.

« est une des choses qui m'ont fait pren-
 » dre le plus en aversion le séjour de
 » Londres. Ce n'est sûrement pas sur
 » ce pied qu'il faut présenter en Angle-
 » terre un homme à qui l'on veut atti-
 » rer un peu de considération : mais
 » cette charité peut être bénévolement
 » interprétée , & je consens qu'elle le
 » soit. Avançons.

» On répand à Paris une fausse Let-
 » tre du Roi de Prusse, à moi adressée
 » & pleine de la plus cruelle malignité.
 » J'apprends avec surprise que c'est un
 » M. Walpole, ami de M. Hume, qui
 » répand cette Lettre ; je lui demande
 » si cela est vrai ; mais pour toute ré-
 » ponse il me demande de qui je le
 » tiens. Un moment auparavant, il
 » m'avoit donné une carte pour ce
 » même M. Walpole, afin qu'il se char-
 » geât de Papiers qui m'importent, &
 » que je veux faire venir de Paris en
 » sûreté.

» J'apprends que le fils du * Jongleur
 » Tronchin, mon plus mortel ennemi,
 » est non-seulement l'ami, le protégé
 » de M. Hume, mais qu'ils logent en-
 » semble, & quand M. Hume voit que
 » je fais cela, il m'en fait la confidence,
 » m'assurant que le fils ne ressemble pas
 » au pere. J'ai logé quelques nuits dans
 » cette maison chez M. Hume avec ma
 » Gouvernante, & à l'air, à l'accueil
 » dont nous ont honorés ses Hôteses,
 » qui sont ses amies, j'ai jugé à la façon
 » dont lui ou cet homme qu'il dit ne
 » pas ressembler à son pere, ont pu
 » leur parler d'elle & de moi. (9)

* Nous n'avons pas été autorisés à supprimer cette injure ; mais elle est trop grossiere & trop gratuite pour blesser le célèbre & estimable Médecin sur qui elle tombe. *Note des Editeurs.*

(9) Me voilà donc accusé de trahison parce que je suis l'ami de M. Walpole, qui a fait une plaisanterie sur M. Rousseau ; parce que le fils d'un homme que M. Rousseau n'aime pas se trouve par hasard logé dans la même maison que moi ; parce que mes Hôteses, qui ne savent pas un mot de François, ont regardé M. Rousseau froidement !.... Au reste, j'ai dit seulement à M. Rousseau que le jeune Tronchin n'avoit pas contre lui les mêmes préventions que son pere.

» Ces faits combinés entr'eux &
 » avec une certaine apparence générale
 » me donnent insensiblement une in-
 » quiétude que je repousse avec hor-
 » reur. Cependant les Lettres que j'écris
 » n'arrivent pas ; j'en reçois qui ont été
 » ouvertes , & toutes ont passé par les
 » mains de M. Hume (10). Si quelque une
 » lui échappe, il ne peut cacher l'ardente
 » avidité de la voir. Un soir , je vois
 » encore chez lui une manœuvre de
 » Lettre dont je suis frappé. * Après le

(10) Ces imputations d'indiscrétion & d'infidélité sont si odieuses, & les preuves en sont si ridicules, que je me crois dispensé d'y répondre.

* Il faut dire ce que c'est que cette manœuvre. J'écrivois sur la table de M. Hume, en son absence, une réponse à une Lettre que je venois de recevoir. Il arrive, très-curieux de savoir ce que j'écrivois & ne pouvant presque s'abstenir d'y lire. Je ferme ma Lettre sans la lui montrer, & comme je la mettois dans ma poche, il la demande avidement, disant qu'il l'enverra le lendemain jour de poste. La Lettre reste sur sa table. Lord Newnham arrive, M. Hume sort un moment ; je reprends ma Lettre, disant que j'aurai le temps de l'envoyer le lendemain. Lord Newnham m'offre de l'envoyer par le paquet de M. l'Ambassadeur de France, j'accepte. M. Hume rentre tandis que Lord Newnham fait son enveloppe, il tire son cachet, M. Hume offre le sien avec tant d'empressement qu'il faut s'en servir.

» souper, gardant tous deux le silence
 » au coin de son feu, je m'apperçois
 » qu'il me fixe, comme il lui arri-
 » voit souvent & d'une maniere dont
 » l'idée est difficile à rendre. Pour cette
 » fois, son regard sec, ardent, mo-
 » queur & prolongé devint plus qu'in-
 » quiétant. Pour m'en débarrasser,
 » j'essayai de le fixer à mon tour; mais
 » en arrêtant mes yeux sur les siens, je
 » sens un frémissement inexplicable,
 » & bientôt je suis forcé de les baisser.
 » La physionomie & le ton du bon
 » David sont d'un bon homme, mais
 » où, grand Dieu! ce bon homme em-

*par préférence. On sonne, Lord Newnham donne la
 Lettre au Laquais de M. Hume pour la remettre au
 sien qui attend enbas avec son carrosse, afin qu'il la porte
 chez M. l'Ambassadeur. A peine le Laquais de M. Hume
 étoit hors de la porte que je me dis, je parie que le
 Maître va le suivre: il n'y manqua pas. Ne sachant
 comment laisser seul Mylord Newnham, j'hésitai quel-
 que temps avant que de suivre à mon tour M. Hume;
 je n'apperçus rien, mais il vit très-bien que j'étois in-
 guier. Ainsi quoique je n'aie reçu aucune réponse à ma
 Lettre, je ne doute pas qu'elle ne soit parvenue; mais
 je doute un peu, je l'avoue, qu'elle n'ait pas été lue au-
 paravant.*

» prunte-t'il les yeux dont il fixe ses
» amis ?

» L'impression de ce regard me reste
» & m'agite ; mon trouble augmente
» jusqu'au saisissement : si l'épanche-
» ment n'eût succédé , j'étouffois. Bien-
» tôt un violent remords me gagne ; je
» m'indigne de moi-même ; enfin dans
» un transport que je me rappelle encore
» avec délices , je m'élançe à son cou ,
» je le serre étroitement ; suffoqué de
» sanglots , inondé de larmes , je m'é-
» crie d'un voix entrecoupée : *Non ,*
» *non , David Hume n'est pas un traître ;*
» *s'il n'étoit le meilleur des hommes , il*
» *faudroit qu'il en fût le plus noir* (11).
» David Hume me rend poliment mes
» embrassemens , & tout en me frap-
» pant de petits coups sur le dos , me

(11) Tout le dialogue de cette scène est artificieusement concerté pour préparer & fonder une partie de la fable tissée dans cette Lettre. On verra ce que j'ai à dire sur cet article dans ma Réponse à M. Rousseau.

» répète plusieurs fois d'un ton tran-
 » quille: *Quoi, mon cher Monsieur! Eh*
 » *mon cher Monsieur! Quoi donc, mon*
 » *cher Monsieur!* Il ne me dit rien de
 » plus; je sens que mon cœur se res-
 » serre; nous allons nous coucher, & je
 » pars le lendemain pour la Province.

» Arrivé dans cet agréable asyle où j'é-
 » tois venu chercher le repos de si loin;
 » je devois le trouver dans une maison
 » solitaire, commode & riante, dont
 » le Maître, homme d'esprit & de mé-
 » rite, n'épargnoit rien de ce qui pou-
 » voit m'en faire aimer le séjour. Mais
 » quel repos peut-on goûter dans la vie
 » quand le cœur est agité! Troublé de
 » la plus cruelle incertitude, & ne sa-
 » chant que penser d'un homme que je
 » devois aimer, je cherchai à me déli-
 » vrer de ce doute funeste en rendant
 » ma confiance à mon bienfaiteur. Car,
 » pourquoi, par quel caprice inconce-
 » vable eût-il eu tant de zèle à l'ex-

» térieur pour mon bien-être , avec des
 » projets secrets contre mon honneur ?
 » Dans les observations qui m'avoient
 » inquiété , chaque fait en lui-même
 » étoit peu de chose , il n'y avoit que
 » leur concours d'étonnant , & peut-
 » être instruit d'autres faits que j'igno-
 » rois , M. Hume pouvoit-il , dans un
 » éclaircissement , me donner une solu-
 » tion satisfaisante. La seule chose
 » inexplicable étoit qu'il se fût refusé à
 » un éclaircissement que son honneur
 » & son amitié pour moi rendoient
 » également nécessaire. Je voyois qu'il
 » y avoit là quelque chose que je ne
 » comprenois pas & que je mourais
 » d'envie d'entendre. Avant donc de me
 » décider absolument sur son compte ,
 » je voulus faire un dernier effort & lui
 » écrire pour le ramener , s'il se laissoit
 » séduire à mes ennemis , ou pour le
 » faire expliquer de maniere ou d'autre.
 » Je lui écrivis une **Lettre** qu'il dut
 » trouver

» trouver fort naturelle * s'il étoit cou-
 » pable , mais fort extraordinaire s'il
 » ne l'étoit pas : car , quoi de plus ex-
 » traordinaire qu'une Lettre pleine à la
 » fois de gratitude sur ses services &
 » d'inquiétude sur ses sentimens , &
 » ou , mettant , pour ainsi dire , ses
 » actions d'un côté & ses intentions de
 » l'autre , au lieu de parler des preuves
 » d'amitié qu'il m'avoit données , je
 » le prie de m'aimer à cause du bien
 » qu'il m'avoit fait (12) ? Je n'ai pas
 » pris mes précautions d'assez loin pour
 » garder une copie de cette Lettre ;
 » mais , puisqu'il les a prises lui , qu'il
 » la montre ; & quiconque la lira , y
 » voyant un homme tourmenté d'une

* Il paroît par ce qu'il m'écrivit en dernier lieu qu'il
 est très-content de cette Lettre , & qu'il la trouve fort
 bien.

(12) Ma réponse à cela est dans la Lettre même
 de M. Rousseau , du 22 Mars , où l'on trouve le ton
 de la plus grande cordialité , sans aucune réserve ,
 sans la moindre apparence de soupçon.

„ peine secrète , qu'il veut faire en-
 „ tendre & qu'il n'ose dire , sera cu-
 „ rieux , je m'assure , de savoir quel
 „ éclaircissement cette Lettre aura pro-
 „ duit , sur-tout à la suite de la scène
 „ précédente. Aucun , rien du tout.
 „ M. Hume se contente en réponse, de
 „ me parler des soins obligeans que
 „ M. Davenport se propose de prendre
 „ en ma faveur. Du reste , pas un mot
 „ sur le principal sujet de ma Lettre ,
 „ ni sur l'état de mon cœur dont il de-
 „ voit si bien voir le tourment. Je fus
 „ frappé de ce silence encore plus que
 „ je ne l'avois été de son flegme à notre
 „ dernier entretien. J'avois tort , ce
 „ silence étoit fort naturel après l'autre
 „ & j'aurois dû m'y attendre. Car quand
 „ on a osé dire en face à un homme :
 „ *je suis tenté de vous croire un traître* ,
 „ & qu'il n'a pas la curiosité de vous
 „ demander *sur quoi* (13) , l'on peut

(13) Tout cela porte sur la même fable. Voyez
 la 11^e Note.

» compter qu'il n'aura pareille curiosité
 » de sa vie, & pour peu que les indices
 » le chargent, cet homme est jugé.

» Après la réception de sa Lettre,
 » qui tarda beaucoup, je pris enfin mon
 » parti, & résolu de ne lui plus écrire.
 » Tout me confirma bientôt dans la
 » résolution de rompre avec lui tout
 » commerce. Curieux au dernier point
 » du détail de mes moindres affaires,
 » il ne s'étoit pas borné à s'en informer
 » de moi dans nos entretiens, mais
 » j'appris qu'après avoir commencé
 » par faire avouer à ma Gouvernante
 » qu'elle en étoit instruite, il n'avoit
 » pas laissé échapper avec elle un seul
 » tête-à-tête (14) sans l'interroger jus-
 » qu'à l'importunité sur mes occupa-
 » tions, sur mes ressources, sur mes

(14) Je n'ai eu qu'un seul tête-à-tête avec sa Gouvernante; ce fut lorsqu'elle arriva à Londres. J'avoue qu'il ne me vint pas dans l'esprit de l'entretenir d'autre chose que de M. Rousseau.

» amis , sur mes connoissances , sur
 » leurs noms , leur état , leur demeure ,
 » & avec une adresse Jésuitique , il avoit
 » demandé séparément les mêmes cho-
 » ses à elle & à moi. On doit prendre
 » intérêt aux affaires d'un ami , mais on
 » doit se contenter de ce qu'il veut nous
 » en dire , sur-tout quand il est aussi
 » ouvert , aussi confiant que moi , &
 » tout ce petit cailletage de commere
 » convient , on ne peut pas plus mal ,
 » à un Philosophe.

» Dans le même temps je reçois en-
 » core deux Lettres qui ont été ouvertes.
 » L'une de M. Boswell , dont le ca-
 » chet étoit en si mauvais état que
 » M. Davenport , en la recevant , le fit
 » remarquer au Laquais de M. Hume ;
 » & l'autre de M. d'Ivernois , dans un
 » paquet de M. Hume , laquelle avoit
 » été recachetée au moyen d'un fer
 » chaud qui , maladroitement appli-

» qué, avoit brûlé le papier autour de
 » l'empreinte. J'écrivis à M. Daven-
 » port pour le prier de garder par-de-
 » vers lui toutes les Lettres qui lui se-
 » roient remises pour moi, & de n'en
 » remettre aucune à personne, sous
 » quelque prétexte que ce fût. J'ignore
 » si M. Davenport, bien éloigné de
 » penser que cette précaution pût re-
 » garder M. Hume, lui montra ma
 » Lettre; mais je fais que tout disoit à
 » celui-ci qu'il avoit perdu ma con-
 » fiance, & qu'il n'en alloit pas moins
 » son train sans s'embarasser de la re-
 » couvrir.

» Mais que devins-je lorsque je vis
 » dans les Papiers Publics la préten-
 » due Lettre du Roi de Prusse que je
 » n'avois pas encore vue, cette fausse
 » Lettre, imprimée en François & en
 » Anglois, donnée pour vraie, même
 » avec la signature du Roi, & que j'y
 » reconnus la plume de M. d'Alema
 E iij

» bert * aussi sûrement que si je lui
» avois vu écrite ?

A l'instant un trait de lumière vint
» m'éclairer sur la cause secrète du
» changement étonnant & prompt du
» Public Anglois à mon égard, & je
» vis à Paris le foyer du complot qui
» s'exécutoit à Londres.

M. d'Alembert, autre ami très-in-
» time de M. Hume, étoit depuis long-
» temps mon ennemi caché, & n'épioit
» que les occasions de me nuire sans se
» commettre ; il étoit le seul des gens
» de Lettres d'un certain nom & de
» mes anciennes connoissances qui ne
» me fût point venu voir (15) ou qui ne
» m'eût rien fait dire à mon dernier pas-
» sage à Paris. Je connoissois ses dis-

* Voyez là-dessus la déclaration de M. d'Alembert imprimée à la fin de cette Brochure. *Note des Editeurs.*

(15) M. Rousseau étoit excédé, disoit-il, des visites qu'il recevoit ; doit-il se plaindre que M. d'Alembert, qu'il n'aimoit pas, ne l'ait pas importuné de la sienne ?

» positions secrètes , mais je m'en in-
 » quiétois peu , me contentant d'en
 » avertir mes amis dans l'occasion. Je
 » me souviens qu'un jour , questionné
 » sur son compte par M. Hume ,
 » qui questionna de même ensuite ma
 » Gouvernante , je lui dis que M. d'A-
 » lembert étoit un homme adroit &
 » rusé. Il me contredit avec une cha-
 » leur dont je m'étonnai , ne sachant
 » pas alors qu'ils étoient si bien ensem-
 » ble , & que c'étoit sa propre cause
 » qu'il défendoit.

» La lecture de cette Lettre m'al-
 » larma beaucoup , & sentant que j'a-
 » vois été attiré en Angleterre en vertu
 » d'un projet qui commençoit à s'exé-
 » cuter , mais dont j'ignorois le but , je
 » sentoís le péril sans savoir où il pou-
 » voit être ni de quoi j'avois à me ga-
 » rantir ; je me rappelai alors quatre
 » mots effrayans de M. Hume , que je
 » rapporterai ci-après. Que penser

„ d'un Ecrit où l'on me faisoit un
 „ crime de mes miseres; qui tendoit à
 „ m'ôter la commiseration de tout le
 „ monde dans mes malheurs, & qu'on
 „ donnoit sous le nom du Prince même
 „ qui m'avoit protégé, pour en rendre
 „ l'effet plus cruel encore? Que de-
 „ vois-je augurer de la suite d'un tel
 „ début? Le Peuple Anglois lit les
 „ Papiers Publics, & n'est pas déjà
 „ trop favorable aux étrangers. Un vê-
 „ tement qui n'est pas le sien suffit pour
 „ le mettre de mauvaise humeur. Qu'en
 „ doit attendre un pauvre étranger dans
 „ ses promenades champêtres, le seul
 „ plaisir de la vie auquel il s'est borné;
 „ quand on aura persuadé à ces bonnes
 „ gens que cet homme aime qu'on le la-
 „ pide? ils seront fort tentés de lui en don-
 „ ner l'amusement. Mais ma douleur,
 „ ma douleur profonde & cruelle, la plus
 „ amere que j'aie jamais ressentie, ne
 „ venoit pas du péril auquel j'étois ex-

„ posé. J'en avois trop bravé d'autres
 „ pour être fort ému de celui là. La
 „ trahison (16) d'un faux ami , dont
 „ j'étois la proie , étoit ce qui portoit
 „ dans mon cœur trop sensible l'accu-
 „ sement, la tristesse & la mort. Dans
 „ l'impétuosité d'un premier mouve-
 „ ment , dont jamais je ne fus le maî-
 „ tre , & que mes adroits ennemis sa-
 „ vent faire naître pour s'en prévaloir,
 „ j'écris des Lettres pleines de désordre
 „ où je ne déguise ni mon trouble ni
 „ mon indignation.

„ Monsieur , j'ai tant de choses à
 „ dire qu'en chemin faisant j'en oublie
 „ la moitié. Par exemple , une Relation
 „ en forme de Lettre sur mon séjour à
 „ Montmorency fut portée par des Li-

(16) Ce faux ami , c'est moi , sans doute ; mais
 cette trahison quelle est-elle ? Quel mal ai-je fait ou
 ai-je pu faire à M. Rousseau ? En me supposant le
 projet caché de le perdre , comment pouvois-je y par-
 venir par les services que je lui rendois ? Si M. Rouss-
 seau en étoit cru , on me trouveroit bien plus imba-
 cile que méchant.

E

» braires à M. Hume qui me la montra :
 » Je consentis qu'elle fût imprimée ; il
 » se chargea d'y veiller ; elle n'a jamais
 » paru. J'avois apporté un Exemplaire
 » des Lettres de M. du Peyrou conte-
 » nant la Relation des affaires de Neuf-
 » châtel qui me regardent ; je les remis
 » aux mêmes Libraires à leur prière
 » pour les faire traduire & réimprimer ;
 » M. Hume se chargea d'y veiller ; elles
 » n'ont jamais paru *. Dès que la fausse
 » Lettre du Roi de Prusse & sa traduc-
 » tion parurent , je compris pourquoi
 » les autres Ecrits restoient supprimés ,
 » (17) & je l'écrivis aux Libraires. J'é-
 » crivis d'autres Lettres qui probable-
 » ment ont couru dans Londres : enfin
 » j'employai le crédit d'un homme de

* Les Libraires viennent de me marquer que cette
 Edition est faite & prête à paroître. Cela peut-être ,
 mais c'est trop tard , & qui pis est , trop à propos.

(17) Il y a environ quatre mois que M. Becket ;
 Libraire , dit à M. Rousseau que c'étoit une maladie
 survenue au Traducteur qui avoit retardé cette publi-
 cation. Au reste je n'ai jamais promis de donner au-
 cun soin à cette édition. M. Becket m'en est garant.

» mérite & de qualité pour faire mettre
 » dans les Papiers une déclaration de
 » l'imposture. Dans cette Déclaration,
 » je laissois paroître toute ma douleur
 » & je n'en déguisois pas la cause.

» Jusqu'ici M. Hume a semblé mar-
 » cher dans les ténèbres. Vous l'allez
 » voir désormais dans la lumière &
 » marcher à découvert. Il n'y a qu'à
 » toujours aller droit avec les gens ru-
 » sés : tôt ou tard ils se décelent par
 » leurs ruses mêmes.

» Lorsque cette prétendue Lettre du
 » Roi de Prusse fut publiée à Londres ;
 » M. Hume , qui certainement savoit
 » qu'elle étoit supposée , puisque je le
 » lui avois dit , n'en dit rien , ne m'é-
 » crit rien , se taît & ne songe pas
 » même à faire , en faveur de son ami
 » absent , aucune déclaration de la vé-
 » rité (18). Il ne falloit , pour aller au

(18) Personne ne pouvoit se méprendre sur la
 supposition de la Lettre , & d'ailleurs M. Walpole
 étoit connu pour en être l'Auteur.

» but , que laisser dire & se tenir coi;
 » c'est ce qu'il fit.

» M. Hume ayant été mon conduc-
 » teur en Angleterre , y étoit , en quel-
 » que façon , mon protecteur , mon
 » patron. S'il étoit naturel qu'il prît
 » ma défense , il ne l'étoit pas moins
 » qu'ayant une protestation publique à
 » faire , je m'adressasse à lui pour cela.
 » Ayant déjà cessé (19) de lui écrire ,
 » je n'avois garde de recommencer. Je
 » m'adresse à un autre. Premier soufflet
 » sur la joue de mon Patron. Il n'en
 » sent rien.

» En disant que la Lettre étoit fabri-
 » quée à Paris , il m'importoit fort peu
 » lequel on entendît de M. d'Alembert
 » ou de son prête-nom M. Walpole;
 » mais en ajoutant que ce qui navroit
 » & déchiroit mon cœur étoit que l'inn-

(19) M. Rousseau manque ici de mémoire. Il oublie que seulement huit jours auparavant il m'avoit écrit une Lettre très-cordiale. Voyez la Lettre du 22 Mars.

» posteur avoit des complices en An-
 » gleterre , je m'expliquois avec la plus
 » grande clarté pour leur ami qui étoit
 » à Londres , & qui vouloit passer pour
 » le mien. Il n'y avoit certainement que
 » lui seul en Angleterre dont la haine
 » pût déchirer & navrer mon cœur.
 » Second soufflet sur la joue de mon
 » Patron. Il n'en sent rien.

» Au contraire, il feint malignement
 » que mon affliction venoit seulement
 » de la publication de cette Lettre,
 » afin de me faire passer pour un homme
 » vain qu'une satire affecte beaucoup.
 » Vain ou non , j'étois mortellement
 » affligé ; il le savoit & ne m'écrivoit
 » pas un mot. Ce tendre ami , qui a
 » tant à cœur que ma bourse soit pleine,
 » se soucie assez peu que mon cœur soit
 » déchiré.

» Un autre écrit paroît bientôt dans
 » les mêmes Feuilles de la même main
 » que le premier , plus cruel encore.

» s'il étoit possible, & où l'Auteur ne
 » peut déguiser sa rage sur l'accueil que
 » j'avois reçu à Paris (20). Cet Ecrit
 » ne m'affecta plus ; il ne m'apprenoit
 » rien de nouveau. Les Libelles pou-
 » voient aller leur train sans m'émou-
 » voir, & le volage Public lui-même
 » se laissoit d'être longtems occupé du
 » même sujet. Ce n'est pas le compte
 » des Complotteurs qui, ayant ma ré-
 » putation d'honnête homme à dé-
 » truire, veulent de maniere ou d'au-
 » tre en venir à bout. Il fallut changer
 » de batterie.

» L'affaire de la pension n'étoit pas
 » terminée. Il ne fut pas difficile à
 » M. Hume d'obtenir de l'humanité du
 » Ministre & de la générosité du Prince
 » qu'elle le fut. Il fut chargé de me le
 » marquer, il le fit. Ce moment fut,
 » je l'avoue, un des plus critiques de

(20) Je n'ai aucune connoissance de ce prétendu
 libelle.

» ma vie. Combien il m'en coûta pour
 » faire mon devoir ! Mes engagemens
 » précédens , l'obligation de corres-
 » pondre avec respect aux bontés du
 » Roi, l'honneur d'être l'objet de ses
 » attentions, de celles de son Ministre ;
 » le desir de marquer combien j'y étois
 » sensible , même l'avantage d'être un
 » peu plus au large en approchant de la
 » vieillesse , accablés d'ennuis & de
 » maux , enfin l'embarras de trouver
 » une excuse honnête pour éluder un
 » bienfait déjà presque accepté ; tout
 » me rendoit difficile & cruelle la néces-
 » sité d'y renoncer ; car il le falloit af-
 » surément , ou me rendre le plus vil
 » de tous les hommes en devenant vo-
 » lontairement l'obligé de celui dont
 » j'étois trahi.

» Je fis mon devoir , non sans peine ;
 » j'écrivis directement à M. le Géné-
 » ral Conway , & avec autant de res-
 » pect & d'honnêteté qu'il me fut pos-

» sible, sans refus absolu, je me défen-
 » dis pour le présent d'accepter. M.
 » Hume avoit été le négociateur de
 » l'affaire, le seul même qui en eut
 » parlé; non seulement je ne lui ré-
 » pondis point, quoique ce fut lui qui
 » m'eût écrit, mais je ne dis pas un mot
 » de lui dans ma lettre. Troisième souf-
 » flet sur la joue de mon patron, &
 » pour celui là, s'il ne le sent pas, c'est
 » assurément sa faute: il n'en sent rien.

» Ma lettre n'étoit pas claire & ne
 » pouvoit l'être pour M. le Général
 » Conway, qui ne sçavoit pas à quoi
 » tenoit ce refus, mais elle l'étoit fort
 » pour M. Hume qui le sçavoit très-
 » bien; cependant il feint de prendre
 » le change tant sur le sujet de ma dou-
 » leur, que sur celui de mon refus, &
 » dans un billet qu'il m'écrivit il me fait
 » entendre qu'on me ménagera la con-
 » tinuation des bontés du Roi si je me
 » ravise sur la pension. En un mot à

» prétend à toute force , & quoi qu'il
 » arrive , demeurer mon patron mal-
 » gré moi. Vous jugez bien, Monsieur ;
 » qu'il n'attendoit pas de réponse & il
 » n'en eut point.

Dans ce même tems à peu près , car
 » je ne sçais pas les dates, & cette exac-
 » titude ici n'est pas nécessaire , parut
 » une lettre de M. de Voltaire à moi
 » adressée avec une traduction An-
 » gloise, qui renchérit encore sur l'ori-
 » ginal. Le noble objet de ce spirituel
 » ouvrage est de m'attirer le mépris &
 » la haine de ceux chez qui je me suis
 » réfugié. Je ne doutai point que mon
 » cher Patron n'eût été un des instrumens
 » de cette publication , sur tout
 » quand je vis qu'en tâchant d'aliéner
 » de moi ceux qui pouvoient en ce pays
 » me rendre la vie agréable , on avoit
 » omis de nommer celui qui m'y avoit
 » conduit. On sçavoit sans doute que
 » c'étoit un soin superflu & qu'à cet

» égard rien ne restoit à faire. Ce nom
 » si maladroitement oublié dans cette
 » lettre , me rappella ce que dit Tacite
 » du portrait de Brutus omis dans une
 » pompe funebre , que chacun l'y dis-
 » tinguoit , précisément parce qu'il n'y
 » étoit pas.

» On ne nommoit donc pas M.
 » Hume; mais il vit avec les gens qu'on
 » nommoit. Il a pour amis tous mes
 » ennemis , on le sçait : ailleurs les
 » Tronchin , (21) les d'Alembert , les
 » Voltaire ; mais il y a bien pis à Lon-
 » dres , c'est que je n'y ai pour ennemis
 » que ses amis. Eh pourquoi y en au-
 » rois-je d'autres ? Pourquoi même y
 » ai-je ceux-là ? Qu'ai-je fait à Lord
 » (22) Littleton , que je ne connois

(21). Je n'ai jamais été assez heureux pour me
 rencontrer avec M. de Voltaire : il m'a fait seule-
 ment l'honneur de m'écrire une Lettre il y a environ
 trois ans. Je n'ai vu de ma vie M. Tronchin , & je
 n'ai jamais eu le moindre commerce avec lui. Quant
 à M. d'Alembert , je me fais gloire de son amitié.

(22) M. Rousseau voyant dans les Papiers Pu-

» même pas ? Qu'ai-je fait à M. Wal-
 » pole que je ne connois pas davan-
 » tage ? Que sçavent-ils de moi , sinon
 » que je suis malheureux & l'ami de
 » leur ami Hume ? Que leur a-t-il donc
 » dit , puisque ce n'est que par lui qu'ils
 » me connoissent ? Je crois bien qu'a-
 » vec le rôle qu'il fait il ne se démasque
 » pas devant tout le monde ; ce ne se-
 » roit plus être masqué. Je crois bien
 » qu'il ne parle pas de moi à M. le Gé-
 » néral Conway ni à M. le Duc de Ri-
 » chmond , comme il en parle dans
 » ses entretiens secrets avec M. Wal-
 » pole & dans sa correspondance se-

blics l'annonce d'une Lettre qui lui étoit adressée
 sous le nom de M. de Voltaire , écrivit à M. Daven-
 port , qui étoit alors à Londres , pour le prier de la
 lui apporter. Je dis à M. Davenport que la copie im-
 primée étoit très-fautive ; mais que j'en demanderois
 au Lord Littleton une copie manuscrite qui étoit
 correcte. Cela suffit à M. Rousseau pour lui faire
 conclure que le Lord Littleton est son ennemi mor-
 tel & mon intime ami , & que nous conspirons en-
 semble contre lui. Il auroit dû plutôt conclure que
 la copie , qui avoit été imprimée , ne venoit pas de
 moi.

» crete avec M. d'Alembert ; mais
 » qu'on découvre la trame qui s'ourdit
 » à Londres depuis mon arrivée , &
 » l'on verra si M. Hume n'en tient pas
 » les principaux fils.

» Enfin le moment venu qu'on croit
 » propre à frapper le grand coup , on
 » en prépare l'effet par un nouvel Ecrit
 » satyrique qu'on fait mettre dans les
 » Papiers (23). S'il m'étoit resté jus-
 » qu'alors le moindre doute , comment
 » auroit-t'il pu tenir devant cet Ecrit ;
 » puisqu'il contenoit des faits qui
 » n'étoient connus que de M. Hume ,
 » chargés , il est vrai , pour les rendre
 » odieux au Public.

» On dit dans cet Écrit que j'ouvre
 » ma porte aux Grands & que je la
 » ferme aux Petits. Qui est-ce qui fait
 » à qui j'ai ouvert ou fermé ma porte ,
 » que M. Hume , avec qui j'ai demeuré

(23) Je n'ai jamais vu cette pièce , ni avant ni
 après sa publication , & tous ceux à qui j'en ai parlé
 n'en ont aucune connoissance.

» & par qui sont venus tous ceux que j'ai
 » vus ? Il faut en excepter un Grand que
 » j'ai reçu de bon cœur sans le connoître , & que j'aurois reçu de bien
 » meilleur cœur encore si je l'avois
 » connu. Ce fut M. Hume qui me dit
 » son nom quand il fut parti. En l'ap-
 » prenant j'eus un vrai chagrin que ,
 » daignant monter au second étage , il
 » ne fut pas entré au premier.

» Quant aux Petits , je n'ai rien à
 » dire. J'aurois désiré voir moins de
 » monde ; mais , ne voulant déplaire à
 » personne , je me laissois diriger par
 » M. Hume , & j'ai reçu de mon mieux
 » tous ceux qu'il m'a présentés sans dis-
 » tinction de Petits ni de Grands.

» On dit dans ce même Ecrit que je
 » reçois mes parens froidement , *pour*
 » *ne rien dire de plus*. Cette généralité
 » consiste à avoir une fois reçu assez
 » froidement le seul parent que j'aie
 » hors de Geneve , & cela en présence

de M. Hume (24). C'est nécessaire-
 ment ou M. Hume ou ce parent qui
 a fourni cet article. Or mon cousin,
 que j'ai toujours connu pour bon pa-
 rent & pour honnête homme, n'est
 point capable de fournir à des saty-
 res publiques contre moi. D'ailleurs,
 borné par son état à la société des gens
 de Commerce, il ne vit pas avec les
 gens de Lettres, ni avec ceux qui
 fournissent des Articles dans les Pa-
 piers, encore moins avec ceux qui
 s'occupent à des satyres. Ainsi l'Ar-
 ticle ne vient pas de lui. Tout au plus
 puis-je penser que M. Hume aura
 tâché de le faire jafer, ce qui n'est
 pas absolument difficile, & qu'il aura
 tourné ce qu'il lui a dit de la manière
 la plus favorable à ses vues. Il est bon
 d'ajouter qu'après ma rupture avec

(24) Je n'étois pas présent, lorsque M. Rousseau
 reçut son cousin. Je les vis ensuite ensemble, un
 seul moment, sur la terrasse de Buckingham-Street,

» M. Hume j'en avois écrit à ce cousin-
 » là.

» Enfin, on dit dans ce même Ecrit
 » que je suis sujet à changer d'amis. Il
 » ne faut pas être bien fin pour com-
 » prendre à quoi cela prépare.

» Distinguons. J'ai depuis vingt-
 » cinq & trente ans des amis très-so-
 » lides. J'en ai de plus nouveaux, mais
 » non moins sûrs, que je garderai plus
 » longtemps si je vis. Je n'ai pas en gé-
 » néral trouvé la même sûreté chez ceux
 » que j'ai faits parmi les gens de Let-
 » tres. Aussi j'en ai changé quelque-
 » fois, & j'en changerai tant qu'ils me
 » seront suspects; car je suis bien dé-
 » terminé à ne garder jamais d'amis
 » par bienfiance : je n'en veux avoir
 » que pour les aimer.

» Si jamais j'eus une conviction in-
 » time & certaine, je l'ai que M. Hume
 » a fourni les matériaux de cet Ecrit;

» Bien plus , non-seulement j'ai cette
 » certitude , mais il m'est clair qu'il a
 » voulu que je l'eusse : car comment
 » supposer un homme aussi fin , assez
 » mal-adroit pour se découvrir à ce
 » point , voulant se cacher ?

» Quel étoit son but ? Rien n'est plus
 » clair encore. C'étoit de porter mon
 » indignation à son dernier terme ,
 » pour amener avec plus d'éclat le coup
 » qu'il me préparoit. Il fait que pour
 » me faire faire bien des sottises il suffit
 » de me mettre en colere. Nous som-
 » mes au moment critique qui mon-
 » trera s'il a bien ou mal raisonné.

» Il faut se posséder autant que fait
 » M. Hume , il faut avoir son flegme
 » & toute sa force d'esprit pour pren-
 » dre le parti qu'il prit , après tout ce
 » qui s'étoit passé. Dans l'embarras où
 » j'étois , écrivant à M. le Général
 » Conway , je ne pus remplir ma Let-
 » tre que de phrases obscures dont

M.

» M. Hume fit, comme mon ami,
 » l'interprétation qu'il lui plut. Sup-
 » posant donc, quoiqu'il fut très-bien
 » le contraire, que c'étoit la clause du
 » secret qui me faisoit de la peine, il
 » obtient de M. le Général qu'il vou-
 » droit bien s'employer pour la faire
 » lever. Alors cet homme Stoïque &
 » vraiment insensible m'écrivit la Lettre
 » la plus amicale où il me marque
 » qu'il s'est employé pour faire lever la
 » clause, mais qu'avant toute chose
 » il faut savoir si je veux accepter sans
 » cette condition, pour ne pas exposer
 » Sa Majesté à un second refus.

» C'étoit ici le moment décisif, la fin,
 » l'objet de tous ses travaux. Il lui fal-
 » loit une réponse, il la vouloit. Pour
 » que je ne pusse me dispenser de la
 » faire il envoya à M. Davenport un
 » duplicata de sa Lettre, & non con-
 » tent de cette précaution, il m'écrivit
 » dans un autre billet qu'il ne sauroit
 F.

» rester plus long-temps à Londres
 » pour mon service. La tête me tourna
 » presque en lisant ce billet. De mes
 » jours je n'ai rien trouvé de plus in-
 » concevable.

» Il l'a donc enfin cette réponse
 » tant désirée, & se presse déjà d'en
 » triompher. Déjà écrivant à M. Da-
 » venport, il me traite d'homme fé-
 » roce & de monstre d'ingratitude.
 » Mais il lui faut plus. Ses mesures sont
 » bien prises, à ce qu'il pense : nulle
 » preuve contre lui ne peut échapper.
 » Il veut une explication : il l'aura ; &
 » la voici.

» Rien ne la conclut mieux que le der-
 » nier trait qui l'amène. Seul il prouve
 » tout & sans réplique.

» Je veux supposer, par impossible,
 » qu'il n'est rien revenu à M. Hume de
 » mes plaintes contre lui : il n'en fait
 » rien, il les ignore aussi parfaitement
 » que s'il n'eût été faufilé avec per-

» sonne qui en fût instruit, aussi par-
 » faitement que si durant ce tems il eût
 » vécu à la Chine (25). Mais ma con-
 » duite immédiate entre lui & moi ;
 » les derniers mots si frappans que je
 » lui dis à Londres ; la Lettre qui sui-
 » vit pleine d'inquiétude & de crainte ;
 » mon silence obstiné plus énergique
 » que des paroles ; ma plainte amere
 » & publique au sujet de la Lettre de
 » M. d'Alembert ; ma Lettre au Minis-
 » tre, qui ne m'a point écrit, en réponse
 » à celle qu'il m'écrivit lui-même, & dans
 » laquelle je ne dis pas un mot de lui ;
 » enfin mon refus, sans daigner m'a-
 » dresser à lui, d'acquiescer à une af-
 » faire qu'il a traitée en ma faveur, moi
 » le sachant, & sans opposition de ma
 » part ; tout cela parle seul du ton le
 » plus fort, je ne dis pas à tout homme

(25) Comment aurois-je deviné ces chimériques
 soupçons ? M. Davenport, la seule personne de ma
 connoissance qui vît alors M. Rousseau, m'assure
 qu'il les ignoroit parfaitement lui-même.

» qui auroit quelque sentiment dans
 » me , mais à tout homme qui n'est
 » pas hébété.

» Quoi , après que j'ai rompu tout
 » commerce avec lui depuis près de
 » trois mois , après que je n'ai ré-
 » pondu à pas une de ses Lettres , quel-
 » qu'important qu'en fut le sujet , en-
 » vironné des marques publiques &
 » particulières de l'affliction que son
 » infidélité me cause , cet homme
 » éclairé , ce beau génie naturellement
 » si clair-voyant & volontairement si
 » stupide , ne voit rien , n'entend rien ,
 » ne sent rien , n'est ému de rien , &
 » sans un seul mot de plainte , de jus-
 » tification , d'explication , il continue
 » à se donner , malgré moi , pour moi
 » les soins les plus grands , les plus
 » pressés ! il m'écrit affectueusement
 » qu'il ne peut rester à Londres plus
 » long temps pour mon service , com-
 » me si nous étions d'accord qu'il y

» restera pour cela ! Cet aveuglement ;
 » cette impassibilité , cette obstination
 » ne sont pas dans la nature , il faut
 » expliquer cela par d'autres motifs.
 » Mettons cette conduite dans un plus
 » grand jour , car c'est un point déci-
 » sif.

» Dans cette affaire il faut nécessaire-
 » ment que M. Hume soit le plus grand
 » ou le dernier des hommes , il n'y a
 » pas de milieu. Reste à voir lequel
 » c'est des deux.

» Malgré tant de marques de dédain
 » de ma part , M. Hume avoit-il l'éton-
 » nante générosité de vouloir me servir
 » sincèrement ? Il savoit qu'il m'étoit
 » impossible d'accepter ses bons offices
 » tant que j'aurois de lui les sentimens
 » que j'avois conçus. Il avoit éludé l'ex-
 » plication lui-même. Ainsi me ser-
 » vant sans se justifier il rendoit ses
 » soins inutiles ; il n'étoit donc pas gé-
 » néreux,

» S'il supposoit qu'en cet état j'ac-
 » cepterois les soins , il supposoit donc
 » que j'étois un infame. C'étoit donc
 » pour un homme qu'il jugeoit être un
 » infame qu'il sollicitoit avec tant d'ar-
 » deur une pension du Roi ? Peut-on
 » rien penser de plus extravagant ?

» Mais que M. Hume , suivant tou-
 » jours son plan , se soit dit à lui-même :
 » voici le moment de l'exécution ; car ,
 » pressant Rousseau d'accepter la pen-
 » sion , il faudra qu'il l'accepte ou qu'il
 » la refuse. S'il l'accepte , avec les preu-
 » ves que j'ai en main , je le déshonore
 » complètement ; s'il la refuse après
 » l'avoir acceptée , on a levé tout pré-
 » texte , il faudra qu'il dise pourquoi.
 » C'est-là que je l'attends ; s'il m'accuse
 » il est perdu.

» Si , dis-je , M. Hume a raisonné
 » ainsi , il a fait une chose fort consé-
 » quente à son plan , & par-là même
 » ici fort naturelle , & il n'y a que cette

» unique façon d'expliquer sa conduite
 » dans cette affaire ; car elle est inex-
 » plicable dans toute autre supposition ;
 » si ceci n'est pas démontré , jamais
 » rien ne le fera.

» L'état critique où il m'a réduit me
 » rappelle bien fortement les quatre
 » mots dont j'ai parlé ci-devant , & que
 » je lui entendis dire & répéter dans un
 » temps où je n'en pénétrois guères la
 » force. C'étoit la première nuit qui
 » suivit notre départ de Paris. Nous
 » étions couchés dans la même cham-
 » bre , & plusieurs fois dans la nuit , je
 » l'entends s'écrier en François avec
 » une véhémence extrême (26) : *Je tiens*
 » *J. J. Rousseau*. J'ignore s'il veilloit ou
 » s'il dormoit. L'expression est remar-

(26) Je ne saurois répondre de ce que je dis en rêvant , & je fais encore moins si c'est en François que je rêve ; mais M. Rousseau , qui ne sait pas si je dormois ou si je veillois quand je prononçois ces terribles paroles , avec une si terrible voix , est-il certain d'avoir été bien éveillé lorsqu'il les a entendues ?

» quable dans la bouche d'un homme
 » qui fait trop bien le François pour se
 » tromper sur la force & le choïx des
 » termes. Cependant je pris , & je ne
 » pouvois manquer alors de prendre ces
 » mots dans un sens favorable , quoi-
 » que le ton l'indiquât encore moins
 » que l'expression : c'est un ton dont il
 » m'est impossible de donner l'idée , &
 » qui correspond très-bien aux regards
 » dont j'ai parlé. Chaque fois qu'il dit
 » ces mots , je sentis un tressaillement
 » d'effroi dont je n'étois pas le maître ;
 » mais il ne me fallut qu'un moment
 » pour me remettre & rire de ma terreur.
 » Dès le lendemain tout fut si parfai-
 » tement oublié que je n'y ai pas même
 » pensé durant tout mon séjour à Lon-
 » dres & au voisinage. Je ne m'en suis
 » souvenu qu'ici où tant de choses m'ont
 » rappelé ces paroles , & me les rap-
 » pellent , pour-ainfi-dire , à chaque
 » instant.

» Ces mots dont le ton retentit sur
 » mon cœur comme s'ils venoient
 » d'être prononcés, les longs & funes-
 » tes regards tant de fois lancés sur moi ;
 » les petits coups sur le dos avec des
 » mots de *Mon cher Monsieur*, en ré-
 » ponse au soupçon d'être un traî-
 » tre ; tout cela m'affecte à un tel
 » point après le reste, que ces souve-
 » nirs, fussent-ils les seuls, ferme-
 » roient tout retour à la confiance, &
 » il n'y a pas une nuit où ces mots, *Je*
 » *tiens J. J. Rousseau*, ne sonnent encore
 » à mon oreille, comme si je les en-
 » tendois de nouveau.

» Oui, M. Hume, vous me te-
 » nez, je le fais, mais seulement par
 » des choses qui me sont extérieures ;
 » vous me tenez par l'opinion, par les
 » jugemens des hommes ; vous me te-
 » nez par ma réputation, par ma sûreté
 » peut-être ; tous les préjugés sont
 » pour vous ; il vous est aisé de me faire

» passer pour un monstre , comme vous
 » avez commencé , & je vois déjà l'exul-
 » ration barbare de mes implacables
 » ennemis. Le public , en général , ne
 » me fera pas plus de grace. Sans autre
 » examen , il est toujours pour les ser-
 » vices rendus , parce que chacun est
 » bien aise d'inviter à lui en rendre ,
 » en montrant qu'il fait les sentir. Je
 » prévois aisément la suite de tout cela ,
 » sur-tout dans le Pays où vous m'avez
 » conduit , & où , sans amis , étran-
 » ger à tout le monde , je suis presque
 » à votre merci. Les gens sensés com-
 » prendront , cependant , que , loin
 » que j'aie pu chercher cette affaire ,
 » elle étoit ce qui pouvoit m'arriver de
 » plus terrible dans la position où je
 » suis : ils sentiront qu'il n'y a que ma
 » haine invincible pour toute fausseté &
 » l'impossibilité de marquer de l'estime
 » à celui pour qui je l'ai perdue , qui
 » aient pu m'empêcher de dissimuler

» quand tant d'intérêts m'en faisoient
 » une loi : mais les gens sensés sont en
 » petit nombre & ce ne sont pas eux
 » qui font du bruit.

» Oui , M. Hume , vous me tenez
 » par tous les liens de cette vie ; mais
 » vous ne me tenez ni par ma vertu ni
 » par mon courage , indépendant de
 » vous & des hommes , & qui me res-
 » tera tout entier malgré vous. Ne pen-
 » sez pas m'effrayer par la crainte du
 » sort qui m'attend. Je connois les ju-
 » gemens des hommes , je suis accou-
 » tumé à leur injustice , & j'ai appris à
 » les peu redouter. Si votre parti est
 » pris , comme j'ai tout lieu de le croire ,
 » soyez sûr que le mien ne l'est pas
 » moins. Mon corps est affoibli , mais
 » jamais mon ame ne fut plus ferme.
 » Les hommes feront & diront ce qu'ils
 » voudront , peu m'importe ; ce qui
 » m'importe est d'achever , comme j'ai
 » commencé , d'être droit & vrai jus-

„ qu'à la fin , quoiqu'il arrive , & de
 „ n'avoir pas plus à me reprocher une
 „ lâcheté dans mes misères qu'une in-
 „ solence dans ma prospérité. Quelque
 „ opprobre qui m'attende & quelque
 „ malheur qui me menace , je suis prêt.
 „ Quoiqu'à plaindre , je le ferai moins
 „ que vous , & je vous laisse pour toute
 „ vengeance le tourment de respecter ,
 „ malgré vous , l'infortuné que vous
 „ accablez.

„ En achevant cette Lettre , je suis
 „ surpris de la force que j'ai eue de l'é-
 „ crire. Si l'on mouroit de douleur ,
 „ j'en serois mort à chaque ligne. Tout
 „ est également incompréhensible dans
 „ ce qui se passe. Une conduite pareille
 „ à la vôtre n'est pas dans la nature ,
 „ elle est contradictoire , & cependant
 „ elle m'est démontrée. Abîme des
 „ deux côtés ! je pèris dans l'un ou
 „ dans l'autre. Je suis le plus mal-

» heureux des humains si vous êtes
 » coupable , j'en suis le plus vil si vous
 » êtes innocent. Vous me faites désirer
 » d'être cet objet méprisable. Oui,
 » l'état où je me verrois prosterné ,
 » foulé sous vos pieds , criant miséri-
 » corde & faisant tout pour l'obtenir ,
 » publiant à haute voix mon indignité
 » & rendant à vos vertus le plus éclat-
 » tant hommage, feroit pour mon cœur
 » un état d'épanouissement & de joie,
 » après l'état d'étouffement & de mort
 » où vous l'avez mis. Il ne me reste
 » qu'un mot à vous dire. Si vous êtes
 » coupable , ne m'écrivez plus ; cela
 » feroit inutile , & sûrement vous ne
 » me tromperez pas. Si vous êtes inno-
 » cent, daignez vous justifier. Je con-
 » nois mon devoir , je l'aime & l'aime-
 » rai toujours , quelque rude qu'il puisse
 » être. Il n'y a point d'abjection dont
 » un cœur , qui n'est pas né pour elle ,

» ne puisse revenir. Encore un coup , &
 » vous êtes innocent , daignez vous
 » justifier : si vous ne l'êtes pas , adieu
 » pour jamais.

J. J. R.

Je délibérai quelque temps si je ferois
 quelque Réponse à cet étrange Mé-
 moire ; à la fin je me déterminai à
 écrire la Lettre suivante.

M. HUME A M. ROUSSEAU.

Le 22 Juillet 1766.

» Monsieur ,

» Je ne répondrai qu'à un seul arti-
 » cle de votre longue Lettre ; c'est à ce-
 » lui qui regarde la conversation que
 » nous avons eue ensemble , le soir qui a
 » précédé votre départ. M. Davenport
 » avoit imaginé un honnête artifice
 » pour vous faire croire qu'il y avoit
 » une chaise de retour prête à partir
 » pour Wootton ; je crois même qu'il
 » le fit annoncer dans les Papiers Pu-

» blics , afin de mieux vous tromper ;
 » Son intention étoit de vous épargner
 » une partie de la dépense du voyage ;
 » ce que je regardois comme un projet
 » louable ; mais je n'eus aucune part à
 » cette idée ni à son exécution. Il vous
 » vint cependant quelque soupçon de
 » l'artifice , tandis que nous étions au
 » coin de mon feu , & vous me reprochâ-
 » tes d'y avoir participé : je tâchai de
 » vous appaiser & de détourner la con-
 » versation ; mais ce fut inutilement.
 » Vous restâtes quelque tems assis ,
 » ayant un air sombre & gardant le si-
 » lence , ou me répondant avec beau-
 » coup d'humeur ; après quoi vous
 » vous levâtes & fîtes un tour ou deux
 » dans la chambre ; enfin tout d'un
 » coup & à mon grand étonnement
 » vous vîntes vous jeter sur mes genoux ,
 » & passant vos bras autour de mon cou ,
 » vous m'embrassâtes avec un air de

» transport, vous baignâtes mon visage
 » de vos larmes & vous vous écriâtes :
 » *Mon cher ami, me pardonnerez-vous*
 » *jamais cette extravagance ? Après tant*
 » *de peines que vous avez prises pour*
 » *m'obliger, après les preuves d'amitié*
 » *sans nombre que vous m'avez données,*
 » *se peut-il que je paye vos services de*
 » *tant d'humeur & de brusquerie ? Mais*
 » *en me pardonnant, vous me donnerez*
 » *une nouvelle marque de votre amitié,*
 » *& j'espère que lorsque vous verrez le*
 » *fond de mon cœur, vous trouverez*
 » *qu'il n'en est pas indigne. Je fus ex-*
 » *trêmement touché, & je crois qu'il*
 » *se passa entre-nous une scène très-ten-*
 » *dre. Vous ajoutâtes, sans doute par*
 » *forme de compliment, que quoi que*
 » *j'eusse d'autres titres plus sûrs pour*
 » *mériter l'estime de la postérité, ce-*
 » *pendant l'attachement extraordinaire*
 » *que je marquois à un homme malheu-*

» reux & persécuté , seroit peut-être
 » compté pour quelque chose. »

» Cet incident étoit assez remarqua-
 » ble , & il est impossible que vous ou
 » moi l'ayons si promptement oublié ;
 » mais vous avez eu l'assurance de m'en
 » parler deux fois d'une manière si dif-
 » férente , ou p utôt si opposée , qu'en
 » persistant , comme je fais dans mon
 » récit , ils s'ensuit nécessairement qu'un
 » de nous deux est un menteur. Vous
 » imaginez peut-être que cette avan-
 » ture s'étant passée entre-nous & sans
 » témoins , il faudra balancer la crédi-
 » bilité de votre témoignage & du
 » mien , mais vous n'aurez pas cet
 » avantage ou ce défavantage , de quel-
 » que manière que vous vouliez l'ap-
 » peller : je produirai contre vous d'au-
 » tres preuves , qui mettront la chose
 » hors de contestation. »

» 1°. Vous n'avez pas fait attention
 » que j'avois une Lettre écrite de votre

» main , (1) qui ne peut pas absolu-
 » ment se concilier avec votre récit , &
 » qui confirme le mien. »

» 2°. J'ai conté le fait le lendemain ou
 » le surlendemain à M. Davenport ,
 » dans l'intention d'empêcher qu'il
 » n'eût recours , pour vous obliger dans
 » la suite , à de semblables finesses ; il
 » s'en souviendra sûrement. »

» 3°. Comme cette aventure me pa-
 » roissoit vous faire honneur , je l'ai
 » contée ici à plusieurs de mes amis ;
 » je l'ai même écrite à Madame * la C.
 » de * * à Paris. Personne , je pense ,
 » n'imaginera que je préparois d'a-
 » vance une apologie , au cas que je me
 » brouillasse avec vous , événement que

(1) C'est celle du 22 Mars , qui est pleine de cordialité & qui prouve que M. Rousseau ne m'avoit jamais laissé entrevoir aucun de ces noirs soupçons de perfidie sur lesquels il insiste à présent. On voit seulement à la fin de sa Lettre quelques restes d'humeur sur l'affaire de sa chaise.

* Cette Dame a exigé qu'on supprimât son nom.
Note des Éditeurs.

„ j'aurois regardé alors comme le plus
 „ incroyable de tous les événemens hu-
 „ mains ; d'autant plus que nous étions
 „ peut-être séparés pour jamais , & que
 „ je continuois à vous rendre les servi-
 „ ces les plus essentiels. »

4°. Le fait, tel que je le rapporte ;
 „ est conséquent & raisonnable ; mais
 „ il n'y a pas le sens commun dans vo-
 „ tre récit. Quoi ! parce que dans quel-
 „ ques momens de distraction ou de
 „ rêverie , assez ordinaires aux person-
 „ nes occupées , j'aurai eu un regard
 „ fixe ; vous me soupçonnez d'être un
 „ traître , & vous avez l'assurance de
 „ me déclarer cet atroce & ridicule
 „ soupçon ? Car vous ne prétendez pas
 „ même avoir eu , avant votre départ de
 „ Londres , d'autres motifs solides de
 „ soupçon contre moi ?

„ Je n'entrerai dans aucun autre détail
 „ sur votre Lettre ; vous sçavez trop bien
 „ vous-même combien tous les autres

» articles en sont dénués de fondé-
 » ment. J'ajouterai seulement en gé-
 » néral que je goûtois il y a un mois
 » un plaisir très-sensible , en songeant
 » que malgré bien des difficultés j'étois
 » parvenu par ma constance & mes
 » soins , & par de-là même mes plus
 » vives espérances , à assurer vôtre re-
 » pos, votre honneur & votre fortune;
 » mais cette jouissance a bientôt été
 » suivie du déplaisir le plus amer , en
 » vous voyant gratuitement & volon-
 » tairement repousser ces biens loin de
 » vous & vous déclarer l'ennemi de
 » votre propre repos, de votre fortune
 » & de votre honneur; dois-je être
 » étonné , après cela , que vous soyez
 » mon ennemi ?

» A Dieu & pour toujours. »

D. H.

Il ne me reste qu'à joindre à tous ces
 Papiers la Lettre que M. Walpole m'a
 écrite & qui prouve que je n'ai eu au-

cune part à tout ce qui concerne la
prétendue Lettre du Roi de Prusse.

M. WALPOLE A M. HUME.

Arlington-Street, le 26 Juillet 1766.

« JE ne peux pas me rappeler avec
» précision le temps où j'ai écrit la *Let-*
» *tre du Roi de Prusse*; mais je vous as-
» sure, avec la plus grande vérité, que
» c'étoit plusieurs jours avant votre
» départ de Paris & avant l'arrivée de
» Rousseau à Londres; & je peux vous
» en donner une forte preuve; car,
» non-seulement par égard pour vous,
» je cachai la Lettre tant que vous res-
» tâtes à Paris; mais ce fut aussi la rai-
» son pour laquelle, par délicatesse pour
» moi-même, je ne voulus pas aller le
» voir, quoique vous me l'eussiez sou-
» vent proposé. Je ne trouvois pas qu'il
» fût honnête d'aller faire une visite
» cordiale à un homme, ayant dans ma
» poche une Lettre où je le tournois en
» ridicule. Vous avez pleine liberté.

„ mon cher Monsieur , de faire usage
 „ soit auprès de Rousseau , soit auprès
 „ de tout autre , de ce que je dis ici pour
 „ votre justification : je serois bien fâ-
 „ ché d'être cause qu'on vous fît aucun
 „ reproche. J'ai un mépris profond pour
 „ Rousseau & une parfaite indifférence
 „ sur ce qu'on pensera de cette affaire ;
 „ mais , s'il y a en cela quelque faute ,
 „ ce que je suis bien loin de croire , je
 „ la prends sur mon compte. Il n'y a
 „ point de talens qui m'empêchent de
 „ rire de celui qui les possède , s'il est
 „ un charlatan ; mais , s'il a de plus un
 „ cœur ingrat & méchant , comme
 „ Rousseau l'a fait voir à votre égard ,
 „ il sera détesté par moi comme par
 „ tous les honnêtes gens , &c. »

H. W.

Je viens de donner une Relation ;
 aussi concise qu'il m'a été possible , de
 cette étrange affaire , qui , à ce qu'on
 m'a dit , a excité l'attention du Public

& qui contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune autre aventure de ma vie.

Les personnes , à qui j'ai montré toutes les pieces originales qui établissent l'autenticité des faits , ont pensé diversément , tant sur l'usage que je devois en faire que sur les sentimens actuels de M. Rousseau & sur l'état de son ame. Quelques-uns prétendent qu'il est absolument de mauvaise foi dans la querelle qu'il me fait & dans l'opinion qu'il a de mes torts : ils croient que tous ses procédés sont dictés par cet orgueil extrême qui forme la base de son caractère & qui le porte à chercher l'occasion de refuser , avec éclat , un bienfait du Roi d'Angleterre , & en même temps de se débarrasser de l'intolérable fardeau de la reconnoissance en sacrifiant à cela l'honneur , la vérité , l'amitié , & même son propre intérêt. Ils apportent , pour preuve de

leur opinion , l'absurdité même de la première supposition sur laquelle M. Rousseau fonde son ressentiment ; je veux dire , la supposition que c'est moi qui ai fait imprimer la plaisanterie de M. Walpole , quoique M. Rousseau sache bien lui-même qu'elle étoit répandue par-tout, à Londres comme à Paris. Comme cette supposition est , d'un côté , contraire au sens commun , & de l'autre n'est pas soutenue par la plus légère probabilité , ils en concluent qu'elle n'a jamais eu aucune autorité , dans l'esprit même de M. Rousseau. Ils confirment cette idée par la multitude des fictions & des mensonges que M. Rousseau emploie pour justifier sa colère , mensonges qui concernent des faits sur lesquels il lui est impossible de se tromper. Ils opposent aussi sa gaîté & son contentement réels à cette profonde mélancolie dont il feint d'être accablé. Il seroit superflu d'ajouter que
la

la maniere de raisonner qui regne dans toutes les accusations est trop absurde pour opérer dans l'esprit de qui que ce soit une conviction sincere.

Quoique M. Rousseau paroisse faire ici le sacrifice d'un intérêt fort considerable , il faut observer cependant que l'argent n'est pas toujours le principal mobile des actions humaines : il y a des hommes sur qui la vanité a un empire bien plus puissant , & c'est le cas de ce Philosophe. Un refus fait avec ostentation de la pension du Roi d'Angleterre , ostentation qu'il a souvent recherchée à l'égard d'autres Princes , auroit pu être seule un motif suffisant pour déterminer sa conduite.

Quelques autres de mes amis traitent toute cette affaire avec plus d'indulgence , & regardent M. Rousseau comme un objet de pitié plutôt que de colere. Ils supposent bien aussi, que l'orgueil & l'ingratitude font la base de

son caractère; mais en même tems ils sont disposés à croire que son esprit, toujours inquiet & flottant, se laisse entraîner au courant de son humeur & de ses passions. L'absurdité de ce qu'il avance n'est pas, selon eux, une preuve qu'il soit de mauvaise foi. Il se regarde comme le seul être important de l'Univers, & croit bonnement que tout le genre humain conspire contre lui. Son plus grand bienfaiteur, étant celui qui incommode le plus son orgueil, devient le principal objet de son animosité. Il est vrai qu'il emploie, pour soutenir ses bizarreries, des fictions & des mensonges; mais c'est une ressource si commune dans ces têtes faibles qui flottent continuellement entre la raison & la folie, que personne ne doit s'en étonner.

J'avoue que je penche beaucoup vers cette dernière opinion, quoiqu'en même temps je doute fort qu'en aucune

circonstance de sa vie , M. Rousseau ait joui plus entierement qu'aujourd'hui de toute sa raison. Même dans les étranges Lettres qu'il m'a écrites , on retrouve des traces bien marquées de son éloquence & de son génie.

M. Rousseau m'a dit souvent qu'il composoit les Mémoires de sa vie , & qu'il y rendroit justice à lui-même , à ses amis & à ses ennemis. Comme M. Davenport m'a marqué que depuis sa retraite à Wootton il avoit été fort occupé à écrire , j'ai lieu de croire qu'il acheve cet ouvrage. Rien au monde n'étoit plus inattendu pour moi que de passer si soudainement de la classe de ses amis à celle de ses ennemis ; mais cette révolution s'étant faite , je dois m'attendre à être traité en conséquence. Si ses Mémoires paroissent après ma mort , personne ne pourra justifier ma mémoire en faisant connoître la vérité : s'ils sont publiés après

la mort de l'Auteur , ma justification perdra , par cela même , une grande partie de son authenticité. Cette réflexion m'a engagé à recueillir toutes les circonstances de cette aventure , à en faire un précis que je destine à mes amis & dont je pourrai faire dans la suite l'usage qu'eux & moi nous jugerons convenable ; mais j'aime tellement la paix qu'il n'y a que la nécessité ou les plus fortes raisons qui puissent me déterminer à exposer cette querelle aux yeux du public.

Perdidi beneficium. Numquid quæ consecravimus perdidisse nos dicimus? Inter consecrata beneficium est ; etiam si malè respondit , benè collocatum. Non est ille qualem speravimus ; simus nos quales fuimus , ei dissimiles.

Seneca de Beneficijs , lib. VII, cap. 29.

DÉCLARATION

ADRESSÉE PAR M. D'ALEMBERT
AUX ÉDITEURS.

» J'AI appris par M. Hume avec la
» plus grande surprise, que M. Rousseau
» m'accuse d'être l'Auteur d'une Let-
» tre ironique qui lui a été adressée dans
» les Papiers Publics , sous le nom du
» Roi de Prusse. Tout le monde fait , à
» Paris & à Londres , que cette Lettre
» est de M. Walpole , qui même ne la
» désavoue pas. Il convient seulement
» d'avoir été aidé , pour le style , par
» une personne qu'il ne nomme point ;
» & qui devrait peut-être se nommer.
» Pour moi , sur qui les soupçons du
» Public ne sont jamais tombés à cet
» égard , je ne connois nullement
» M. Walpole : je ne crois pas même

» lui avoir jamais parlé, ne l'ayant ren-
 » contré qu'une fois dans une maison
 » particuliere. Non-seulement je n'ai
 » pas la plus légère part, ni directe ni
 » indirecte, à la Lettre dont il s'agit,
 » mais je puis citer plus de cent person-
 » nes, amies & ennemies de M. Rouf-
 » seau, qui m'ont entendu la désap-
 » prouver beaucoup, par la raison qu'il
 » ne faut point se moquer des mal-
 » heureux, sur-tout quand ils ne nous
 » ont point fait de mal. D'ailleurs, mon
 » respect pour le Roi de Prusse, & la
 » reconnoissance que je lui dois, pou-
 » voient, ce me semble, faire supposer
 » à M. Rousseau, que je n'aurois pas
 » voulu abuser du nom de ce Prince,
 » même pour une plaisanterie.

» J'ajoute que je n'ai jamais été l'en-
 » nemi de M. Rousseau, ni déclaré
 » ni même secret, comme il le prétend;
 » & je défie qu'on apporte la moindre
 » preuve que j'aie jamais cherché à lui

» nuire en quoi que ce puisse être. Je
 » pourrois prouver au contraire, par les
 » témoignages les plus respectables, que
 » j'ai cherché à l'obliger en ce qui a
 » dépendu de moi.

» Quant à ma prétendue *correspon-*
 » *dance secrete* avec M. Hume, il est
 » très-certain que nous n'avons com-
 » mencé à nous écrire que cinq à six
 » mois après son départ, à l'occasion
 » de la querelle que M. Rousseau lui
 » a suscitée, & dans laquelle il juge à
 » propos de me mêler si gratuitement.

» Je crois devoir cette Déclaration
 » à moi-même, à la vérité, & à la situa-
 » tion de M. Rousseau : je le plains
 » bien sincèrement de croire si peu à
 » la vertu, & sur-tout à celle de M.
 » Hume.»

D' A L E M B E R T.

F I N.



LE DOCTEUR
PANSOPHE,
OU
LETTRES
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE.



A LONDRES.

1766.

20070121

20070121

20070121

20070121



LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
HUME.

J'Ai lû , Monsieur , les pièces du procès que vous avez eu à soutenir par devant le public contre votre ancien protégé. J'avoue que la grande ame de Jean Jacques a mis au jour la noirceur avec laquelle vous l'avez comblé de bienfaits : & c'est en vain qu'on a dit que c'est le procès de l'ingratitude contre la bienfaisance.

Je me trouve impliqué dans cette

A ij

affaire. Le Sr. Rousseau m'accuse de lui avoir écrit en Angleterre (1) une Lettre dans laquelle je me moque de lui. Il a accusé M. d'Alembert du même crime.

Quand nous ferions coupables au fond de notre cœur , M. d'Alembert & moi , de cette énormité , je vous jure que je ne le suis point de lui avoir écrit. Il y a sept ans que je n'ai eu cet honneur. Je ne connais point la Lettre dont il parle , & je vous jure que si j'avais fait quelque mauvaise plaisanterie sur M. Jean Jacques Rousseau , je ne la défavouerais pas.

Il m'a fait l'honneur de me mettre au nombre de ses ennemis & de ses persécuteurs. Intimement persuadé qu'on doit lui élever une statue , comme il le dit dans la Lettre polie & dé-

(1) On trouvera à la suite de ce morceau cette Lettre que M. Rousseau attribue à M. de Voltaire , & qui a été en effet imprimée à Londres sous le nom de ce grand Ecrivain.

cente de *Jean Jacques Rousseau Citoyen de Genève*, à *Christophe de Beaumont Archevêque de Paris* ; il pense que la moitié de l'Univers est occupée à dresser cette statue sur son piedestal, & l'autre moitié à la renverser.

Non-seulement il m'a cru iconoclaste ; mais il s'est imaginé que j'avais conspiré contre lui avec le Conseil de Genève pour faire décréter sa propre personne de prise de corps, & ensuite avec le Conseil de Berne pour le faire chasser de la Suisse.

Il a persuadé ces belles choses aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris, & il m'a fait passer dans leur esprit pour un homme qui persécutait en lui la sagesse & la modestie. Voici, Monsieur, comment je l'ai persécuté.

Quand je fus qu'il avoit beaucoup d'ennemis à Paris, qu'il aimait comme moi la retraite, & que je présu-

mai qu'il pouvait rendre quelques services à la philosophie , je lui fis proposer par M. Marc Chapuis Citoyen de Genève , dès l'an 1759 , une maison de campagne appelée l'*Hermitage* , que je venais d'acheter.

Il fut si touché de mes offres , qu'il m'écrivit ces propres mots :

Monfieur ,

» Je ne vous aime point ; vous
 » corrompez ma République en don-
 » nant des Spectacles dans votre Châ-
 » teau de Tournay , &c.

Cette Lettre , de la part d'un homme qui venait de donner à Paris un grave Opéra & une Comédie , n'était cependant pas datée des petites maisons. Jen'y fis point de réponse , comme vous le croyez bien , & je priai M. Tronchin le Médecin de vouloir bien lui envoyer une ordonnance pour cette maladie. M. Tronchin me ré-

pondit , que puis qu'il ne pouvait pas me guérir de la manie de faire encore des pièces de rhéâtre à mon âge , il désespérait de guérir Jean Jacques. Nous restâmes l'un & l'autre fort malades , chacun de notre côté.

En 1762 le Conseil de Genève entreprit sa cure , & donna une espèce d'ordre de s'assurer de lui pour le mettre dans les remèdes. Jean Jacques décrété à Paris & à Genève , convaincu qu'un corps ne peut être en deux lieux à la fois , s'enfuit dans un troisieme. Il conclut avec sa prudence ordinaire que j'étais son ennemi mortel , puisque je n'avais pas répondu à sa Lettre obligeante. Il supposa qu'une partie du Conseil Genevois était venu dîner chez moi pour conjurer sa perte , & que la minute de son Arrêt avait été écrite sur ma table à la fin du repas. Il persuada une chose si vraisemblable à quelques - uns de ses concitoyens.

Cette accusation devint si sérieuse , que je fus obligé enfin d'écrire au Conseil de Genève une Lettre très forte , dans laquelle je lui dis , que s'il y avait un seul homme dans ce Corps qui m'eût jamais parlé du moindre dessein contre le Sr. Rousseau , je consentais qu'on le regardât comme un scélerat & moi aussi ; & que je détestais trop les persécuteurs pour l'être.

Le Conseil me répondit par un Secrétaire d'Etat, que je n'avais jamais eu, ni dû avoir , ni pû avoir la moindre part, ni directement ni indirectement à la condamnation du Sr. Jean Jacques.

Les deux Lettres sont dans les Archives du Conseil de Genève.

Cependant , M. Rousseau retiré dans les délicieuses Vallées de Môtier-Travers , ou Môtier-Travers , au Comté de Neufchatel , n'ayant pas eu depuis un grand nombre d'années le plaisir de communier sous les deux es-

pèces , demanda instamment au Prédicant de Moutier-Travers , homme d'un esprit fin & délicat , la consolation d'être admis à sa sainte Table ; il lui dit que son intention était 1^o. *de combattre l'Eglise Romaine ; 2^o de s'élever contre l'ouvrage infernal de l'Esprit , qui établit évidemment le Matérialisme ; 3^o. de foudroyer les nouveaux Philosophes vains & présomptueux.* Il écrivit & signa cette déclaration ; & elle est encore entre les mains de M. de Montmolin Prédicant de Moutier-Travers & de Boveresse.

Dès qu'il eut communiqué , il se sentit le cœur dilaté ; il *s'attendrit jusqu'aux larmes.* Il le dit au moins dans sa Lettre du 8 Août 1765.

Il se brouilla bientôt avec le Prédicant & les prêches de Moutier-Travers & de Boveresse. Les petits garçons & les petites filles lui jettèrent des pierres ; il s'enfuit sur les terres de

Berne ; & ne voulant plus être lapidé , il supplia Messieurs de Berne , *de vouloir bien avoir la bonté de le faire enfermer le reste de ses jours dans quelqu'un de leurs Châteaux , ou tel autre lieu de leur Etat qu'il leur sembleroit bon de choisir.* Sa Lettre est du 20 Octobre 1765.

Depuis Madame la Comtesse de Pinbèche , à qui l'on conseillait de se faire lier , je ne crois pas qu'il soit venu dans l'esprit de personne de faire une pareille requête. Messieurs de Berne aimèrent mieux le chasser que de se charger de son logement.

Le judicieux Jean Jacques ne manqua pas de conclure que c'était moi qui le privais de la douce consolation d'être dans une prison perpétuelle ; & que même j'avais tant de crédit chez les prêtres , que je le faisais excommunier par les Chrétiens de Moutier-Travers & de Boveresse.

Ne pensez pas que je plaïsante ; Monsieur ; il écrit dans une Lettre du 24 Juin 1765 : *Etre excommunié de la façon de M. de V. m'amusera fort aussi.* Et dans sa Lettre du 23 Mars , il dit : *M. de V. doit avoir écrit à Paris qu'il se fait fort de faire chasser Rousseau de sa nouvelle patrie.*

Le bon de l'affaire est qu'il a réussi à faire croire pendant quelque tems cette folie à quelques personnes ; & la vérité est que , si au lieu de la prison qu'il demandait à Messieurs de Berne , il avait voulu se réfugier dans la maison de campagne que je lui avais offerte , je lui aurais donné alors cet asyle , où j'aurais eu soin qu'il eût de bons bouillons avec des potions rafraîchissantes ; bien persuadé qu'un homme , dans son état , mérite beaucoup plus de compassion que de colere.

Il est vrai qu'à la sagesse toujours conséquente de sa conduite & de ses écrits, il a joint des traits qui ne sont pas d'une bonne ame. J'ignore si vous savez qu'il a écrit des *Lettres de la Montagne*. Il se rend dans la cinquième Lettre formellement délateur contre moi ; cela n'est pas bien. Un homme qui a communiqué sous les deux especes, un Sage à qui on doit élever des statues, semble dégrader un peu son caractère par une telle manœuvre ; il hasarde son salut & sa réputation.

Aussi la première chose qu'ont faite Messieurs les Médiateurs de France, de Zurich & de Berne, a été de déclarer solennellement les *Lettres de la Montagne* un Libelle calomnieux. Il n'y a plus moyen que j'offre une maison à Jean Jacques, depuis qu'il a été affiché calomnieux au coin des rues.

Mais en faifant le métier de délateur & d'homme un peu brouillé avec la vérité , il faut avouer qu'il a toujours confervé fon caractère de modestie.

Il me fit l'honneur de m'écrire , avant que la Médiation arrivât à Genève , ces propres mots :

M O N S I E U R ,

„ Si vous avez dit que je n'ai pas
 „ été Secrétaire d'Ambaffade à Ve-
 „ nife , vous avez menti ; & fi je n'ai
 „ pas été Secrétaire d'Ambaffade , &
 „ fi je n'en ai pas eu les honneurs ,
 „ c'est moi qui ai menti „.

J'ignorais que M. Jean Jacques eût été Secrétaire d'Ambaffade ; je n'en avais jamais dit un feul mot , parceque je n'en avais jamais entendu parler.

Je montrai cette agréable Lettre

à un homme véridique , fort au fait des affaires étrangères , curieux & exact. Ces gens-là sont dangereux pour ceux qui citent au hafard. Il déterra les lettres originales écrites de la main de Jean Jacques , du 9 & du 13 Août 1743 à M. du Theil , premier Commis des affaires étrangères , alors fon protecteur. On y voit ces propres paroles :

» J'ai été deux ans le domestique
 » de M. le Comte de Montaigu (Am-
 » bassadeur à Venise) . . . J'ai mangé
 » fon pain . . . Il m'a chassé honteu-
 » sement de sa maison . . . Il m'a me-
 » nacé de me faire jetter par la fenê-
 » tre . . . & de pis , si je restais plus
 » long-tems dans Venise . . . &c. &c. ».

Voilà un Secrétaire d'Ambassade assez peu respecté , & la fierté d'une grande ame peu ménagée. Je lui conseille de faire graver au bas de sa sta-

tue les paroles de l'Ambassadeur au Secrétaire d'Ambassade.

Vous voyez , Monsieur , que ce pauvre homme n'a jamais pu ni se maintenir sous aucun Maître , ni se conserver aucun ami , attendu qu'il est contre la dignité de son être d'avoir un Maître , & que l'amitié est une foiblesse dont un Sage doit repousser les atteintes.

Vous dites qu'il fait l'Histoire de sa vie. Elle a été trop utile au monde , & remplie de trop grands événemens , pour qu'il ne rende pas à la postérité le service de la publier. Son goût pour la vérité ne lui permettra pas de déguiser la moindre de ces anecdotes , pour servir à l'éducation des Princes qui voudront être Mennisiers comme Emile.

A dire vrai , Monsieur , toutes ces petites miseres ne méritent pas

qu'on s'en occupe deux minutes ; tout cela tombe bientôt dans un éternel oubli. On ne s'en foucie pas plus que des baisers âpres de la nouvelle Héloïse , & de son faux germe , & de son doux ami , & des Lettres de Vernet à un Lord qu'il n'a jamais vu. Les folies de Jean Jacques & son ridicule orgueil ne feront nul tort à la véritable Philosophie ; & les hommes respectables qui la cultivent en France , en Angleterre & en Allemagne , n'en feront pas moins estimés.

Il y a des fortises & des querelles dans toutes les conditions de la vie. Cela s'oublie au bout de quinze jours. Tout passe rapidement comme les figures grotesques de la Lanterne Magique.

L'Archevêque de Novogorod à la tête d'un Synode , a condamné l'E-

vêque de Rostou à être dégradé & enfermé le reste de sa vie dans un Couvent , pour avoir soutenu qu'il y a deux Puissances , la Sacerdotale & la Royale. L'Impératrice a fait grace du Couvent à l'Evêque de Rostou. A peine cet événement a-t-il été connu en Allemagne & dans le reste de l'Europe.

Les détails des guerres les plus sanglantes périssent avec les soldats qui en ont été les victimes. Les critiques mêmes des Pièces de Théâtre nouvelles , & sur-tout leurs éloges , sont ensevelis le lendemain dans le néant avec elles , & avec les feuilles périodiques qui en parlent. Il n'y a que les dragées du sieur Keyfer qui se soient un peu soutenues.

Dans ce torrent immense qui nous emporte , & qui nous engloutit tous , qu'y a-t-il à faire ? Tenons-nous-en

au conseil que M. Horace Walpole
donne à Jean Jacques , d'être sage
& heureux. Vous êtes l'un , Mon-
sieur , & vous méritez d'être l'aut-
re , &c. &c.

A Ferney , ce 24 Octobre 1766.



L E T T R E
D E
M. D E V O L T A I R E

Au Docteur Jean Jacques Panfophe.

Q UOI QUE vous en disiez, Docteur Panfophe , je ne suis certainement pas la cause de vos malheurs ; j'en suis affligé , & vos Livres ne méritent pas de faire tant de scandale & tant de bruit : mais cependant ne devenez pas Calomniateur ; ce seroit-là le plus grand mal. J'ai lu dans le dernier Ouvrage que vous avez mis en lumiere , une belle profopopée , où vous faites entendre , en plaissantant mal à propos , que je ne crois pas en Dieu. Le reproche est aussi étonnant que votre génie. Le Jésuite Garasse , le Jésuite Hardouin & d'autres Menteurs publics trouvaient

par-tout des Athées ; mais le Jésuite Garasse , le Jésuite Hardouin , ne sont pas bons à imiter. Docteur Panfophe , je ne suis Athée ni dans mon cœur , ni dans mes livres ; les honnêtes gens qui nous connaissent l'un & l'autre disent en voyant votre article : *Hélas ! le Docteur Panfophe est méchant comme les autres hommes ; c'est bien dommage.*

Judicieux admirateur de la bêtise & de la brutalité des Sauvages , vous avez crié contre les Sciences , & cultivé les Sciences. Vous avez traité les Auteurs & les Philosophes de Charlatans ; & pour prouver d'exemple , vous avez été Auteur. Vous avez écrit contre la Comédie , avec la dévotion d'un Capucin , & vous avez fait de méchantes Comédies. Vous avez regardé comme une chose abominable qu'un Satrape ou un Duc eût du superflu , & vous avez copié de la Musique , pour des Satrapes ou des

Ducs qui vous payaient avec ce superflu. Vous avez barbouillé un Roman ennuyeux, où un Pédagogue suborne honnêtement sa pupille en lui enseignant la vertu ; & la fille modeste couche honnêtement avec le Pédagogue ; & elle souhaite de tout son cœur qu'il lui fasse un enfant ; & elle parle toujours de sagesse avec son *doux Ami* ; & elle devient femme , mere & la plus tendre amie d'un époux qu'elle n'aime pourtant pas ; & elle vit & meurt en raisonnant , mais sans vouloir prier Dieu. Docteur Panfophe , vous vous êtes fait le Précepteur d'un certain Emile , que vous formez insensiblement par des moyens impraticables ; & pour faire un bon Chrétien , vous détruisez la Religion Chrétienne. Vous professez par-tout un sincere attachement à la révélation , en prêchant le Déisme , ce qui n'empêche pas que chez vous

Les Déistes & les Philosophes conséquens ne soient des Athées. J'admire, comme je le dois , tant de candeur & de justesse d'esprit , mais permettez-moi de grace de croire en Dieu. Vous pouvez être un sophiste ; un mauvais raisonneur, & par conséquent un Ecrivain pour le moins inutile , sans que je sois un Athée. L'Être Souverain nous jugera tous deux ; attendons humblement son Arrêt. Il me semble que j'ai fait de mon mieux pour soutenir la cause de Dieu & de la Vertu , mais avec moins de bile & d'empchement que vous. Ne craignez-vous pas que vos inutiles calomnies contre les Philosophes & contre moi , ne vous rendent désagréable aux yeux de l'Être Suprême , comme vous l'êtes déjà aux yeux des hommes ?

Vos Lettres de la Montagne sont pleines de fiel ; cela n'est pas bien , Jean Jacques. Si votre Patrie vous a

proscrit injustement , il ne faut pas la maudire ni la troubler. Vous avez certes raison de dire que vous n'êtes point Philosophe. Le sage Philosophe Socrate but la ciguë en silence : il ne fit pas de libelles contre l'Aréopage ni même contre le Prêtre Anitus , son ennemi déclaré ; sa bouche vertueuse ne se souilla pas par des imprecations : il mourut avec toute sa gloire & sa patience ; mais vous n'êtes pas un Socrate ni un Philosophe.

Docteur Panfophe , permettez qu'on vous donne ici trois leçons , que la Philosophie vous auroit apprises : une leçon de bonne foi , une leçon de bons sens , & une leçon de modestie.

Pourquoi dites - vous que le bon homme si mal nommé *Grégoire le Grand* , quoiqu'il soit un saint , était un *Pape illustre* , parcequ'il étoit bête & intrigant ? J'ai vu constamment

dans l'Histoire , que la bétise & l'ignorance n'ont jamais fait de bien , mais au contraire toujours beaucoup de mal. Grégoire même bénit & loua les crimes de Phocas , qui avait assassiné & détrôné son Maître , l'infortuné Maurice. Il bénit & loua les crimes de Brunehaut , qui est la honte de l'Histoire de France. Si les Arts & les Sciences n'ont pas absolument rendu les hommes meilleurs ; du moins ils font méchans avec plus de discrétion ; & quand ils font le mal , ils cherchent des prétextes , ils temporisent , ils se contiennent ; on peut les prévenir , & les grands crimes sont rares. Il y a dix siècles que vous auriez été non-seulement excommunié avec les chenilles , les fauterelles & les forciers , mais brûlé ou pendu , ainsi que quantité d'honnêtes gens qui cultivent aujourd'hui les Lettres en paix , & avouez que le tems présent

sent vaut mieux. C'est à la Philosophie que vous devez votre salut , & vous l'assassinez : mettez-vous à genoux , ingrat ; & pleurez sur votre folie. Nous ne sommes plus esclaves de ces tyrans spirituels & temporels qui désolaient toute l'Europe ; la vie est plus douce , les mœurs plus humaines , & les Etats plus tranquilles.

Vous parlez , Docteur Panfophe , de la vertu des sauvages : il me semble pourtant qu'ils sont *magis extra vitia quàm cum virtutibus*. Leur vertu est négative ; elle consiste à n'avoir ni bons Cuisiniers , ni bons Musiciens , ni beaux meubles , ni luxe , &c. La vertu , voyez-vous , suppose des lumières , des réflexions , de la philosophie , quoique , selon vous , *tout homme qui réfléchit soit un animal dépravé* ; d'où il s'ensuivrait en bonne logique que la vertu est impossible. Un ignorant , un sot complet , n'est pas plus

susceptible de vertu qu'un cheval ou qu'un singe ; vous n'avez certes jamais vu cheval vertueux , ni singe vertueux. Quoique maître Aliboron tienne que votre prose est une prose *brûlante* , le public se plaint que vous n'avez jamais fait un bon sillogisme. Ecoutez Docteur Panfophe ; la bonne Xantippe grondait sans cesse , & vigoureusement contre la philosophie & la raison de Socrate ; mais la bonne Xantippe était une folle , comme tout le monde fait. Corrigez-vous.

Illustre Panfophe ! La rage de blâmer vos contemporains vous fait louer à leurs dépens des sauvages anciens & modernes sur des choses qui ne sont point du tout louables.

Pourquoi , s'il vous plaît , faites-vous dire à Fabricius , que *le seul talent digne de Rome est de conquérir la terre* , puisque les conquêtes des Romains , & les conquêtes en général

sont des crimes , & que vous blâmez si fortement ces crimes dans votre plan ridicule d'une paix perpétuelle. Il n'y a certainement pas de vertu à *conquérir la terre*. Pourquoi , s'il vous plaît ; faites-vous dire à Curius , comme une maxime respectable , *qu'il aimait mieux commander à ceux qui avaient de l'or , que d'avoir de l'or* ? C'est une chose en elle-même indifférente d'avoir de l'or ; mais c'est un crime de vouloir , comme Curius , commander injustement à ceux qui en ont. Vous n'avez pas senti tout cela , Docteur Panso-
phe , parceque vous aimez mieux faire de bonne prose que de bons raisonnemens. Repentez-vous de cette mauvaise morale , & apprenez la logique.

Mon ami Jean Jacques , ayez de la bonne foi. Vous qui attaquez ma religion , dites-moi , je vous prie , quelle

est la vôtre. Vous vous donnez avec votre modestie ordinaire pour le restaurateur du Christianisme en Europe; vous dites que *la religion décréditée en tout lieu avait perdu son ascendant jusques sur le peuple &c.* Vous avez en effet décrié les miracles de Jesus, comme l'Abbé de Prades, pour relever le crédit de la religion. Vous avez dit que l'on ne pouvait s'empêcher de croire l'Evangile de Jesus, parcequ'il était incroyable : ainsi Tertulien disait hardiment, qu'il était sûr que le fils de Dieu était mort, parceque cela était impossible : *Mortuus est Dei Filius ; hoc certum est quia impossibile.* Ainsi par un raisonnement similaire, un géomètre pourrait dire, qu'il est évident que les trois angles d'un triangle ne sont pas égaux à deux droits, parcequ'il est évident qu'ils le sont. Mon ami Jean Jacques apprenez

la logique , & ne prenez pas , comme Alcibiade , les hommes pour autant de têtes de choux.

C'est fans contredit un fort grand malheur de ne pas croire à la religion Chrétienne , qui est la seule vraie entre mille autres qui prétendent aussi l'être : toutefois celui qui a ce malheur peut & doit croire en Dieu. Les fanatiques , les bonnes femmes , les enfans & le Docteur Panfophe ne mettent point de distinction entre l'Athée & le Déiste. O Jean Jacques ! vous avez tant promis à Dieu & à la vérité de ne pas mentir ; pourquoi mentez-vous contre votre conscience ? Vous êtes , à ce que vous dites , *le seul auteur de votre siècle & de plusieurs autres , qui ait écrit de bonne foi.* Vous avez écrit fans doute de bonne foi que *la loi Chrétienne est , au fond , plus nuisible qu'utile à la forte constitution d'un Etat ; que les vrais Chré-*

*niens sont faits pour être esclaves & sont lâches ; qu'il ne faut pas apprendre le Catéchisme aux enfants, parcequ'ils n'ont pas l'esprit de croire en Dieu, &c. Demandez à tout le monde si ce n'est pas le Déisme tout-pur ; donc vous êtes Athée ou Chrétien comme les Déistes, ainsi qu'il vous plaira ; car vous êtes un homme inexplicable. Mais encore une fois apprenez la Logique, & ne vous faites plus brûler mal-à-propos. Respectez, comme vous le devez, des honnêtes-gens, qui n'ont pas du tout envie d'être Athées, ni mauvais Raisonneurs, ni Calomniateurs. Si tout Citoyen oisif est un fripon, voyez quel titre mérite un Citoyen faussaire, qui est arrogant avec tout le monde, & qui veut être possesseur exclusif de toute la Religion, la vertu & la raison qu'il y a en Europe. *Væ misero ! lilia nigra videntur, pallentesque rosa.* Soyez Chré-*

rien , Jean Jacques , puisque vous vous vantez de l'être à toute force ; mais , au nom du bon sens & de la vérité , ne vous croyez pas le seul *Maître en Israël*.

Docteur Panfophe , foyez modeste , s'il vous plaît ; autre leçon importante. Pourquoi dire à l'Archevêque de Paris que vous êtes *né avec quelques talents* ? Vous n'êtes sûrement pas né avec le talent de l'humilité ni de la justesse d'esprit. Pourquoi dire au Public que vous avez refusé l'éducation d'un Prince , & avertir fièrement qu'il appartiendra , de ne pas vous faire dorénavant de pareilles propositions ? Je crois que cet avis au Public est plus vain qu'utile : quand même Diogène , une fois connu , dirait aux passans , *achetez votre Maître* , ou le laisserait dans son tonneau avec tout son orgueil & toute sa folie. Pourquoi dire que la mau-

vaïse profession de Foi du Vicaire Ailobroge *est le meilleur écrit qui ait paru dans ce siècle ?* Vous mentez fièrement , Jean Jacques : un bon Ecrit est celui qui éclaire les hommes & les confirme dans le bien ; & un mauvais écrit est celui qui épaisfit le nuage qui leur cache la vérité , qui les plonge dans de nouveaux doutes , & les laisse fans principes. Pourquoi répéter continuellement avec une arrogance fans exemple , que vous bravez vos *sots Lecteurs* & le *sot Public* ? Le Public n'est pas sot : il brave à son tour la démençe qui vit & médit à ses dépens. Pourquoi , ô Docteur Panfophé ! dites - vous bonnement ? *Qu'un Etat sensé aurait élevé des Statues, à l'Auteur d'Emile ?* C'est que l'Auteur d'Emile est comme un enfant , qui , après avoir soufflé des boules de savon , ou fait des ronds en crachant dans un puits , se regarde comme un Etre très

important. Au reste, Docteur, si on ne vous a pas élevé de statues on vous a gravé ; tout le monde peut contempler votre visage & votre gloire au coin des rues. Il me semble que c'en est bien assez pour un homme qui ne veut pas être philosophe , & qui en effet ne l'est pas. *Quàm pulchrum est digito monstrari , & dicier , hic est !* Pourquoi mon ami Jean Jacques vante-t-il à tout propos sa vertu , son mérite & ses talents ? C'est que l'orgueil de l'homme peut devenir aussi fort que la bosse des chameaux de l'Idumée , ou que la peau des Onagres du désert. Jesus disoit qu'il étoit *doux & humble de cœur* : Jean Jacques , qui prétend être son écolier , mais un écolier mutin qui chicane souvent avec son maître , n'est ni doux ni humble de cœur. Mais ce ne sont pas-là mes affaires. Il pourrait cependant apprendre que le vrai mérite ne consiste pas à être singulier ,

B y

mais à être raisonnable. L'Allemand Corneille Agrippa a abboyé long-tems avant lui contre les sciences & les savans ; malgré cela il n'était point du tout un grand homme.

Docteur Panfophe , on m'a dit que vous vouliez aller en Angleterre. C'est le pays des belles Femmes & des bons Philosophes. Ces belles Femmes & ces bons Philosophes feront peut-être curieux de vous voir , & vous vous ferez voir. Les Gazetiers tiendront un registre exact de tous vos faits & gestes , & parleront du grand Jean Jacques , comme de l'éléphant du Roi & du zébre de la Reine ; car les Anglais s'amusent des productions rares de toutes especes , quoiqu'il soit rare qu'ils estiment. On vous montrera au doigt à la Comédie , si vous y allez ; & on dira , le voilà cet éminent génie , qui nous reproche de n'avoir pas un *bon naturel* , & qui dit

que les fujets de Sa Majesté ne sont pas libres ! C'est-là ce Prophete du lac de Geneve , qui a prédit au verset 45^e. de son Apocalypse nos malheurs & notre ruine, parceque nous sommes riches. On vous examinera avec surprise depuis les pieds jusqu'à la tête , en réfléchissant sur la folie humaine. Les Anglaïses , qui sont , vous dis-jé , très belles , riront lorsqu'on leur dira que vous voulez que les femmes ne soient que des femmes , des femelles d'animaux , qu'elles s'occupent uniquement du soin de faire la cuisine pour leurs maris, de raccommoder leurs chemises , & de leur donner , dans le sein d'une vertueuse ignorance , du plaisir & des enfans. La belle & spirituelle Duchesse d'A r , Mylady de . . . de . . . de . . . leveront les épaules , & les hommes vous oublieront en admirant leur visage & leur esprit. L'ingénieux Lord W . . . e , le

savant Lord L . . . n , les Philosophes
 Mylord C . . . d , le Duc de G . . . n ,
 Sir F-x , Sir C . . . d , & tant d'autres ,
 jetteront peut-être un coup d'œil sur
 vous , & iront de-là travailler au bien
 public ou cultiver les belles-lettres ,
 loin du bruit & du peuple , sans
 être pour cela des animaux dépravés.
 Voilà , mon ami Jean Jacques , ce
 que j'ai lu dans le grand livre du des-
 tin ; mais vous en ferez quitte pour
 mépriser souverainement les An-
 glais , comme vous avez méprisé les
 Français , & votre mauvaise humeur
 les fera rire. Il y aurait cependant un
 parti à prendre pour soutenir votre
 crédit , & vous faire , peut-être , à la
 longue élever des statues : ce serait
 de fonder une Eglise de votre reli-
 gion , que personne ne comprend ;
 mais ce n'est pas-là une affaire. Au
 lieu de prouver votre mission par des
 miracles , qui vous déplaisent , ou par

la raison que vous ne connaissez pas ; vous en appellerez au sentiment intérieur , à cette voix divine qui parle si haut dans le cœur des illuminés , & que personne n'entend. Vous deviendrez puissant en œuvres & en paroles comme George Fox , le Révérend Whitfield , &c. sans avoir à craindre l'animadversion de la Police , car les Anglais ne punissent point ces folies-là. Après avoir prêché & exhorté vos disciples , dans votre style apocalyptique , vous les menerez brouter l'herbe dans Hyde Park , ou manger du gland dans la forêt de Windsor , en leur recommandant toutefois de ne pas se battre comme les autres Sauvages , pour une pomme ou une racine , parcequ'à la Police *corrompue* des Européens ne vous permet pas de suivre votre système dans toute son étendue. Enfin lorsque vous aurez consommé ce grand ouvrage , & que

vous sentirez les approches de la mort , vous vous traînerez à quatre pattes dans l'assemblée des bêtes , & vous leur tiendrez , ô Jean Jacques ! le langage suivant.

» Au nom de la sainte vertu.
 » *Amen.* Comme ainsi soit , mes
 » Freres , que j'ai travaillé sans re-
 » lâche à vous rendre fots & igno-
 » rans , je meurs avec la consola-
 » tion d'avoir réussi , & de n'avoir
 » point jetté mes paroles en l'air.
 » Vous savez que j'ai établi des ca-
 » barets pour y noyer votre raison ,
 » mais point d'Académie pour la cul-
 » tiver ; car encore une fois , un
 » ivrogne vaut mieux que tous les
 » Philosophes de l'Europe. N'oubliez
 » jamais mon histoire du régiment de
 » St. Gervais dont tous les Officiers
 » & les soldats ivres dansoient avec
 » édification dans la place publique
 » de Geneve , comme un saint Roi

„ juif dans autrefois devant l'Ar-
 „ che. Voilà les honnêtes gens. Le
 „ vin & l'ignorance sont le sommaire
 „ de toute la sagesse. *Les hommes so-*
 „ *bres sont foux* : les ivrognes sont
 „ francs & vertueux. Mais je crains
 „ ce qui peut arriver ; c'est-à-dire ,
 „ que la science , cette mere de tous
 „ les crimes & de tous les vices , ne
 „ se glisse parmi vous. L'ennemi rôde
 „ autour de vous ; il a la subtilité du
 „ serpent & la force du lion ; il vous
 „ menace. Peut-être , hélas ! bientôt
 „ le luxe , les arts , la philosophie , la
 „ bonne chere , les auteurs , les per-
 „ ruquiers , les prêtres & les mar-
 „ chandes de mode vous empoison-
 „ neront & ruineront mon ouvrage.
 „ O sainte vertu ! détourne tous ces
 „ maux. Mes petits enfans , obstinez-
 „ vous dans votre ignorance & votre
 „ simplicité ; c'est-à-dire , foyez tou-
 „ jours vertueux , car c'est la même

„ chose. Soyez attentifs à mes paro-
 „ les : que ceux qui ont des oreilles
 „ entendent. Les mondains vous ont
 „ dit : *Nos institutions sont bonnes ;*
 „ *elles nous rendent heureux : & moi*
 „ je vous dis que leurs institutions
 „ sont abominables & les rendent
 „ malheureux. Le vrai bonheur de
 „ l'homme est de vivre seul , de
 „ manger des fruits sauvages , de
 „ dormir sur la terre nue ou dans
 „ le creux d'un arbre , & de ne ja-
 „ mais penser. Les mondains vous
 „ ont dit : *Nous ne sommes pas des*
 „ *bêtes féroces , nous faisons du bien*
 „ *à nos semblables ; nous punissons les*
 „ *vices, & nous nous aimons les uns &*
 „ *les autres : & moi je vous dis que*
 „ tous les Européens sont des bêtes
 „ féroces ou des fripons ; que toute
 „ l'Europe ne fera bientôt qu'un af-
 „ freux désert ; que les mondains ne
 „ font du bien que pour faire du mal ;

„ qu'ils se haïssent tous & qu'ils ré-
 „ compensent le vice. *O sainte vertu!*
 „ Les mondains vous ont dit : *Vous*
 „ *êtes des foux ; l'homme est fait pour*
 „ *vivre en société, & non pour man-*
 „ *ger du gland dans les bois : & moi je*
 „ vous dis que vous êtes les seuls sa-
 „ ges, & qu'ils sont fous & méchans :
 „ l'homme n'est pas plus fait pour la
 „ société, qui est nécessairement l'é-
 „ cole du crime, que pour aller vo-
 „ ler sur les grands chemins. O mes
 „ petits enfans, restez dans les bois,
 „ c'est la place de l'homme : *ô sainte*
 „ *vertu !* Emile, mon premier disci-
 „ ple, est selon mon cœur ; il me
 „ succédera. Je lui ai appris à lire, &
 „ à écrire, & à parler beaucoup ; c'en
 „ est assez pour vous gouverner. Il
 „ vous lira quelquefois la Bible,
 „ l'excellente histoire de Robinson
 „ Crusoé, & mes ouvrages ; il n'y
 „ a que cela de bon. La religion que

„ je vous ai donnée est fort simple ;
 „ Adorez un Dieu ; mais ne parlez
 „ pas de lui à vos enfans ; attendez
 „ qu'ils devinent d'eux-mêmes qu'il
 „ y en a un. Fuyez les médecins des
 „ ames comme ceux des corps ; ce
 „ sont des charlatans : quand l'amè
 „ est malade , il n'y a point de gué-
 „ rison à espérer , parceque j'ai dit
 „ clairement que le retour à la vertu
 „ est impossible : cependant les Homé-
 „ lies éloquentes ne sont pas inuti-
 „ les ; il est bon de désespérer les
 „ méchans , & de les faire sécher de
 „ honte ou de douleur en leur mon-
 „ trant la beauté de la vertu , qu'ils
 „ ne peuvent plus aimer. J'ai cepen-
 „ dant dit le contraire dans d'autres
 „ endroits ; mais cela n'est rien. Mes
 „ petits enfans , je vous répète en-
 „ core ma grande leçon : bannissez
 „ d'entre vous la raison & la Philoso-
 „ phie , comme elles sont bannies de

„ mes livres. Soyez machinalement
 „ vertueux ; ne pensez jamais , ou
 „ que très rarement ; rapprochez-vous
 „ sans cesse de l'état des bêtes qui est
 „ votre état naturel. A ces causes ,
 „ je vous recommande la *sainte vertu*.
 „ A dieu , mes petits enfans ; je
 „ meurs. Que Dieu vous soit en ai-
 „ de ! *Amen* „.

Docteur Panfophe , écoutez à pré-
 sent ma profession de foi ; vous l'avez
 rendu nécessaire : la voici telle que je
 l'offrirais hardiment au public , qui
 est mon juge & le vôtre.

J'adore un Dieu créateur , intelli-
 gent , vengeur & rémunérateur ; Je
 l'aime , & le fers le mieux que je puis
 dans les hommes mes semblables &
 ses enfans : O Dieu ! qui vois mon
 cœur & ma raison , pardonne-moi mes
 offenses , comme je pardonne celles
 de Jean Jacques Panfophe , & fais

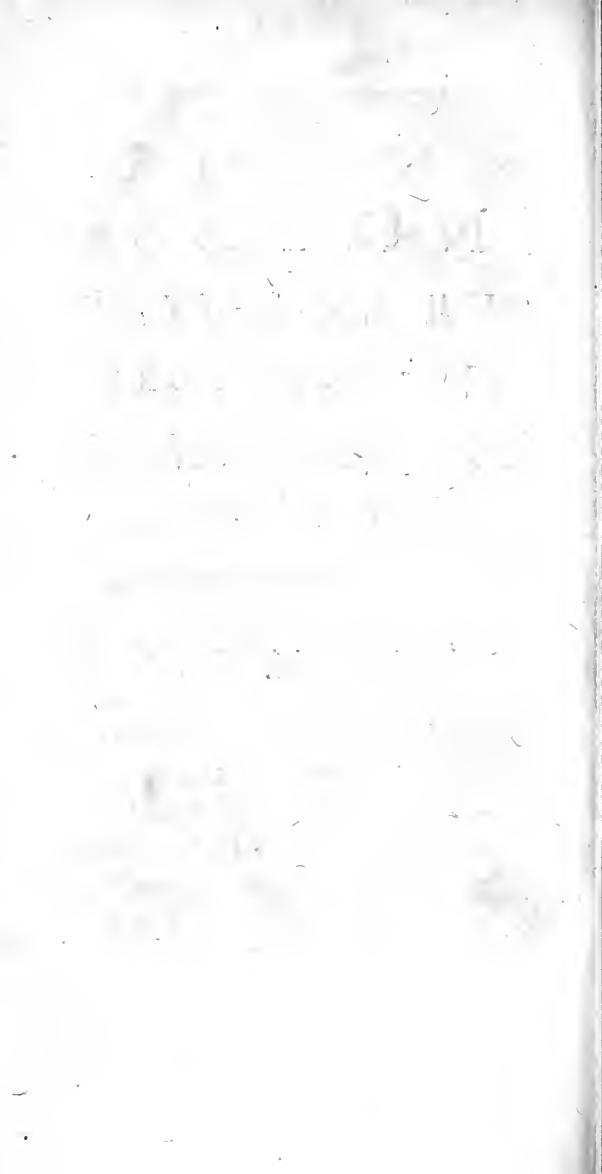
que je t'honore toujours dans mes semblables.

Pour le reste , je crois qu'il fait jour en plein midi , & que les aveugles ne s'en apperçoivent point. Sur ce , grand Docteur Panfophe , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde , & suis philosophiquement votre ami & serviteur.

V***.

F I N.

NOTES
SUR LA LETTRE
DE MONSIEUR
DE VOLTAIRE
A MONSIEUR
HUME.
PAR M. L....



NOTES
 SUR LA LETTRE
 DE MONSIEUR
 DE VOLTAIRE
 A MONSIEUR
 H U M E.

Page 4. *Intimement persuadé qu'on doit
 lui élever une statue.*

MONSIEUR de Voltaire aurait dû
 citer le passage où Jean - Jacques dit
 qu'il lui faut une statue. C'est à la page
 127. de sa lettre à M. l'Archevêque
 de Paris, imprimée à Amsterdam chez

a ij

Marc Michel Rey en 1763. Voici les propres paroles.

» Oui , je ne crains point de le
 » dire , s'il existait en Europe un seul
 » gouvernement vraiment éclairé , un
 » gouvernement dont les vûes fussent
 » vraiment utiles & saines , il m'eût
 » rendu des honneurs publics, il m'eût
 » élevé des statues.

Ainsi M. de Voltaire se trompe en disant que Jean-Jacques croit que la moitié de l'univers est occupée à lui dresser des statues. M. Jean-Jacques semble dire positivement le contraire ; car il prétend qu'il n'y a qu'un gouvernement éclairé qui doive le faire sculpter en marbre ou en bronze ; & comme il dit du mal de tous les gouvernemens à tort & à travers , on voit bien que s'il est sculpté , ce doit être dans la posture où l'on ne voit que la tête & les mains d'un homme dans la machine de bois élevée au milieu du
 de Londres.

Page 5. *Aux protecteurs qu'il avoit alors à Paris.*

Jean-Jacques Rousseau fut accueilli à Paris avec quelque bonté, mais il se brouilla bien-tôt avec presque tous ceux auxquels il avoit obligation. On sçait comment il sortit de la maison qu'un Fermier Général & Madame sa femme lui avaient accordée au Village de Montmorency, maison dans laquelle il étoit nourri, chauffé, éclairé à leurs dépens ; & où l'on avoit la délicatesse de lui laisser ignorer tant de bienfaits, ou du moins on lui fournissait le prétexte de feindre de l'ignorer.

Il s'attira tellement la haine de tous les honnêtes gens, qu'il est obligé de l'avouer dans sa Lettre à M. l'Archevêque de Paris (page 3.) « Je me suis
 » vû, dit-il, dans la même année,
 » recherché, fêté même à la Cour,
 » puis insulté, menacé, détesté, mau-

» dit. Les soirs on m'attendait pour
 » m'assassiner dans les rues , les ma-
 » tins on m'annonçait une Lettre de
 » cacher.

On demande comment il se pour-
 rait faire qu'il fût généralement mau-
 dit , détesté , sans avoir fait du moins
 quelque chose de détestable ?

Page 6. *Qui venait de donner à Paris
 un grave Opéra & une Comédie.*

Cette Comédie dont on parle est
 intitulée *l'Amant de soi-même*. Elle fut
 sifflée. Il eut le courage & la modestie
 de la faire imprimer. Voici comme il
 parle dans sa préface : *Il est vrai qu'on
 pourra dire un jour ; cet ennemi si déclaré
 des sciences & des arts fit pourtant & pu-
 blia des pièces de Théâtre ; & ce discours
 sera , je l'avoue , une satire très-amère ,
 non de moi , mais de mon siècle.* L'O-
 péra fut mieux reçu. On a dit à Lyon

que le Musicien Gautier était l'auteur de la musique qu'on avait trouvée dans ses papiers , & qui fut ajustée ensuite par Jean - Jacques aux paroles. Cet Opéra était dans le goût des Opéra comiques. Au reste , c'est aux amis & aux parents du feu sieur Gautier à dire si cette musique est de lui , ce qui importe fort peu.

Page 9. *Le Prédicant de Moutiers-Travers , homme d'un esprit fin & délicat.*

On a très-mal instruit M. de Voltaire , si on lui a dit que M. de Montmolin se piquait de finesse & de délicatesse ; c'est un homme très-simple & très-uni , à qui l'on n'a reproché que de s'être laissé séduire trop long-temps par Rousseau.

Non seulement la déclaration de Jean-Jacques Rousseau contre le Livre

de l'Esprit , & contre ses amis , est entre les mains de M. de Montmolin , mais elle est imprimée dans un écrit de M. de Montmolin , intitulé , *Réfutation d'un Libelle* , page 90. Ce trait de Jean - Jacques n'est pas seulement d'un hypocrite qui se moque de ce qu'il y a de plus sacré , ce n'est pas seulement le délire d'un extravagant qui a changé trois fois de secte & qui avait fait abjuration de la Religion Catholique à Genève , pour aller vivre en France ; c'est une basse ingratitude mêlée d'une envie secrète contre M. Helvetius , l'un de ses bienfaiteurs ; c'est une calomnie infâme ; car jamais M. Helvetius n'enseigna le matérialisme ; il se déclara hautement contre cette opinion ; il désavoua comme le grand Fénelon Archevêque de Cambray , tout ce qu'on avait trouvé de reprehensible dans son ouvrage. Il se rétracta avec la simplicité d'une ame

respectable , il força ses persécuteurs à l'estimer. C'était une atrocité abominable au sieur Jean-Jacques de rouvrir des playes qui saignaient encore , & de se rendre l'accusateur d'un homme qui avait eu pour lui les plus grandes bontés. Peut-il s'étonner après cela d'avoir été *détesté & maudit* ?

Page 8. *Les petits garçons & les petites filles lui jetterent des pierres.*

Il est vrai qu'on jeta quelques pierres à Jean-Jacques Rousseau & à la nommée le Vasseur qu'il traîne partout avec lui , & qui était apparemment la confidente de Madame de Volmar. Cela pouvait avoir causé du scandale à Moutiers-Travers , & avoir été l'occasion de cette grêle de pierres , qui n'a pourtant pas été considérable , & dont aucune n'atteignit le sieur Jean-Jacques ni la le Vasseur.

Il est naturel que l'extrême laideur de cette créature, & la figure grotesque de Jean Jacques déguisé en Arménien, ayent induit ces petits garçons à faire des huées & à jeter quelques cailloux : mais il est faux que Jean-Jacques ait couru le moindre danger.

La Requête que le sieur Jean-Jacques Rousseau présenta pour être enfermé, ne fut point adressée précisément à Leurs Excellences du Conseil de Berne, mais à M. le Baillif, Gouverneur de l'Isle de S. Pierre, où Jean-Jacques était alors caché ; il prie ce Magistrat d'obtenir pour lui cette grace. Il aurait été en effet très à plaindre d'être réduit à cette extrémité, si ses fureurs orgueilleuses & extravagantes ne l'avaient pas rendu indigne de toute pitié.

La condamnation des Lettres de la

Montagne , qualifiées de *calomnies atroces* , par les Seigneurs Plénipotentiaires , est du 25 Juillet 1766.

Ces Lettres de la Montagne sont un ouvrage encore plus insensé , s'il est possible , que la profession de foi qu'il signa entre les mains de M. de Montmolin. L'objet de ces lettres est d'animer une partie des Citoyens de sa patrie contre l'autre. Mais dans les cinq premières Lettres il ne parle que d'un Roman qu'il a fait , intitulé *Emile*. Il n'est occupé qu'à justifier son Roman ; il ne parle que de lui-même , & après avoir dit à l'Archevêque de Paris qu'il est le seul auteur qui ait jamais dit la vérité , & qu'on lui doit des statues , il dit aux bourgeois de Genève , page 136. *qu'il a fait des miracles tout comme notre Seigneur , qu'il n'a tenu qu'à lui d'être prophète.*

Il appelle Cicéron un *Rhétteur* , page

108. Ainsi le bon-homme se croyant plus grand Orateur que Cicéron , & plus puissant en œuvres que Jesus-Christ , il n'est pas étonnant qu'on lui ait proposé de bon bouillon & des herbes rafraîchissantes.

Ces Lettres de la Montagne sont d'ailleurs d'un mortel ennui pour quiconque n'est pas au fait des discussions de Genève. Elles sont assez mal écrites.

Le petit nombre de gens qui se sont intéressés quelque temps à ces querelles passagères, fait que le sieur Jean-Jacques Rousseau a fait un Roman sur l'éducation. L'auteur de ce Roman d'*Emile* a oublié que pour bien élever un jeune homme , il faudrait avoir été soi-même honnêtement élevé.

Ce livre est une compilation indigeste de passages tirés de Plutarque , de Montagne , de S. Evremont , du Dictionnaire Encyclopédique & de trente

autres auteurs. Il s'est trouvé un pé-
 dant qui s'est donné la peine de faire
 un gros recueil, non-seulement de tous
 les passages que Rousseau a copiés ,
 mais encore de ceux qui n'ont qu'une
 très-légère ressemblance avec les siens.
 Il a intitulé ce livre, *Les Plagiats de*
Jean-Jacques Rousseau ; il est imprimé
 à Paris chez Durand. On convient
 que ce livre est fait avec beaucoup de
 mauvaise foi & de grossièreté , com-
 me la plûpart des livres de pure criti-
 que. L'auteur s'acharne sans goût &
 sans esprit contre des choses très-inno-
 centes , & on l'a comparé à un chien
 affamé qui aboie aux passants en ron-
 geant les os de Rousseau : aussi cet
 ouvrage a-t-il eu le sort de tous ceux
 de son espèce , d'être anéanti à sa nais-
 sance. Il est d'un homme assez méprisé
 dans la Littérature. Mais quoique cette
 critique soit mauvaise , le livre de
 Rousseau n'en est pas meilleur.

La chose dont il est le moins parlé dans l'ouvrage de Rousseau sur l'éducation , c'est l'éducation même. Il y fait l'éloge des Sauvages , il y fait la satire de tous ceux qui servent la société. Il suppose qu'il est chargé de former un jeune Seigneur ; & au lieu de s'y prendre comme on fait dans l'Ecole Militaire , qui est le plus beau monument du regne de Louis XV , il fait apprendre le métier de menuisier à son pupille , & voici comme il justifie cette belle institution.

« Que des coquins , dit-il , mènent
 » les grandes affaires , peu vous im-
 » porte ; vous entrez dans la première
 » boutique du métier que vous avez
 » appris : Maître , j'ai besoin d'ouvra-
 » ge ; Compagnon , mettez-vous-là ,
 » travaillez ; avant que l'heure du
 « dîner soit venue , vous aurez gagné
 » votre diné.

Ce n'est point ainsi , ce me semble ;

que s'exprimait le grand Fénelon , & ce n'est point ainsi que Mentor élevait son Télémaque. M. Jean-Jacques veut que son élève soit ignorant jusqu'à l'âge de quinze ans , & qu'il sçache raboter au lieu d'apprendre la Géométrie , l'Histoire , la Tactique & les belles-Lettres.

Son élève demande à sa mère *comment on fait les enfans* ? la mère répond que *c'est en pissant douloureusement* ; & Jean-Jacques trouve cette réponse sublime.

L'Auteur sentit dans le fond de son cœur que cet ouvrage pourrait ennuyer. Que fit-il pour le rendre un peu piquant ? Il feignit d'avoir un gentil-homme Chrétien à élever ; il ajoute à son livre un volume entier contre le Christianisme , volume rempli de contradictions selon l'usage de l'auteur. Il raconte à son jeune homme , que lui Jean-Jacques s'enfuit autrefois de la

boutique de ses parents , qu'il alla en Savoye se faire Catholique pour avoir du pain ; qu'il eut le bonheur d'être reçu dans un hôpital ; qu'il contracta dès-lors la noble habitude de se brouiller avec ses bienfaiteurs ; qu'il s'enfuit de cet hospice , qu'il alla demander l'aumône à un Vicaire de Village , & que ce Vicaire lui apprit que le Christianisme est ridicule. Voici comme il fait parler ce Prêtre.

.. » L'idée de création confond. Qu'un
 » être que je ne conçois pas donne l'ex-
 » istence à d'autres êtres , cela n'est
 » qu'obscur & incompréhensible ; mais
 » que l'être & le néant se convertis-
 » sent l'un dans l'autre , c'est une claire
 » absurdité.

Après un tel galimatias il compile tout ce qu'on a dit contre notre Religion. Il pille les Herbert , les Bolingbroke , les Shaftsburi , les Baylé , les Boulainvilliers , les D'Argens , les

Frerets, les Boulangers, les Colins, les Volston, les Mailler, les Messiers, les Tillader, les La Métrie; les Dumarfais & même Spinosa.

Voilà ce qui a donné quelque vogue à ce livre, & quelques protecteurs à l'Auteur. Il s'est trouvé même des personnes assez simples, pour croire que ce livre est bien écrit. Si cela est, le Télémaque l'est donc bien mal. Il n'y a guères de page dans le roman d'Emile où l'on ne trouve des fautes contre la langue : le style est tantôt bas & tantôt violent. Les injures qu'il prodigue aux Rois, aux Ministres, aux grands, aux riches, ont pu séduire des lecteurs Cyniques qui ont pris de l'audace pour de l'éloquence, & une basse envie pour de l'esprit philosophique.

Il est vrai qu'il y a dans le discours du Vicaire Savoyard une douzaine de pages éloquentes ; mais en général, si

ce style déconfu , inégal , confus & fans harmonie prenait le dessus , ç'en serait fait de la littérature Française.

Mr. De Voltaire se trompe sur la date des lettres de Rousseau écrites de Venise à Mr. Du Theil. Il y en a trois du 8 , du 15 Août & du 24 Octobre 1744, & non pas 1743. Elles sont encore plus humiliantes que M. De Voltaire ne le dit , & la troisième finit par une délation ménagée artificieusement contre Mr. le Comte de Montaigu son maître ; cela n'est pas Philosophe.

Mr. du Theil n'honora point Rousseau d'une réponse ; plusieurs personnes parmi nous ont vu l'original de ces lettres écrites & signées de la main de Rousseau.



E X T R A I T

Des Lettres du Sr. Jean-Jacques Rousseau , employé dans la maison de Mr. le Comte de Montaigu , écrites en l'an 1744 à Mr. du Theil , premier Commis des affaires étrangères. Ces Lettres ont été conservées par hasard chez les héritiers de Mr. du Theil.

Premiere Lettre , du 8 Août , reçue le 23.

» J'ose porter jusqu'à vous mes justes & très respectueuses plaintes contre un Ambassadeur du Roi & contre un maître dont j'ai mangé le pain. . . . Il y a quatorze mois que je suis entré chez M. le Comte de Montaigu en qualité de Secrétaire (*) Mr. l'Ambassadeur. . . . voulut avant-hier me faire mon compte. . . . Son Excellence ne pou-

(*) Il n'étoit que sous-Secrétaire.

» vant m'obliger à consentir à passer
 » ce compte comme elle le voulait ,
 » me proposa en termes très-nets d'y
 » souscrire ou de sauter par la fenê-
 » tre, &c. . . . il m'ordonna , en me
 » voyant sortir , de vuidér son Palais ,
 » & de n'y jamais remettre les pieds....
 » Pardonnez, Monsieur , la liberté que
 » je prends d'implorer votre protec-
 » tion contre les traitements que Mr.
 » l'Ambassadeur exerce sur le plus zélé
 » & le plus fidèle domestique qu'il
 » aura jamais. . . . Je sçais , Monsieur ,
 » combien de préjugés sont contre
 » moi ; je sçais que dans les démê-
 » lés entre le maître & le domesti-
 » que , c'est toujours ce dernier qui a
 » tort.... Votre générosité & mon bon
 » droit sont mes seuls protecteurs. . . .
 » J'ai l'honneur d'être avec un pro-
 » fond respect, Monsieur , votre très-
 » humble & très-obéissant serviteur.

A Venise le 8 Août 1744.

Autre Lettre du 15 Août, reçue le 29.

Monsieur ,

» Depuis la Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le 8 de ce mois, Mr. l'Ambassadeur m'a menacé de me faire périr sous le bâton : il m'a envoyé sept ou huit fois son gentilhomme avec la folde du compte, m'intimant l'ordre de partir sur le champ de Venise, sous peine d'être assommé de coups de bâton matin & soir.

La troisième Lettre est du 11 Octobre 1744, reçue au vieux Brisac le 16, & datée de Paris à l'hôtel d'Orléans, rue du Chantre, près le Palais Royal.

Elle dit à peu-près les mêmes choses ; il ajoute seulement, *J'implore votre protection & quelques marques de*

voire bonté, qui me réhabilite aux yeux du public.

Il s'imaginait dès-lors que le public avait les yeux fixés sur lui. Toutes ces lettres sont signées *Rousseau* avec paraphrase. Il ne paraît pas qu'on trouvât ses plaintes bien fondées ; & Jean-Jacques Rousseau , pour se réhabiliter , alla chercher ailleurs des maîtres qui lui donnassent des gages. Il faut avouer que voilà un plaisant Secrétaire d'Ambassade ; il a reçu de grands honneurs , & sa vanité est tout-à-fait bien placée !

La nouvelle Julie, ou *la nouvelle Héloïse*, est un roman en six volumes imprimé à Amsterdam chez Marc Michel Rey en 1761.

Ce roman est un recueil de lettres que s'écrivent deux amants Suisses , l'imitation des Romans Anglais de *Pamela* & de *Clarice*. Mais l'imitation

est si mauvaise , que ce roman est aujourd'hui entièrement oublié. Il n'y a ni exposition, ni nœud, ni dénouement, ni aventures intéressantes, ni raison, ni esprit. C'est un précepteur lâche & insolent qui fait un enfant à sa pupille, & qui en reçoit de l'argent; qui veut se battre contre un Pair d'Angleterre, & qui en reçoit l'aumône. La pupille, grosse du précepteur, épouse un Russe dans un village de Suisse, & pour se tirer d'affaire elle accouche d'un faux germe.

Comme les Auteurs se peignent assez dans leurs ouvrages, le précepteur va fréquenter à Paris les mauvais lieux. C'est de ces honnêtes retraites qu'il insulte les Dames de la cour, c'est de-là qu'il écrit à sa Julie des invectives contre la musique de Rameau, & qu'il dit que ses airs *ressembent à la course d'une oye grasse, ou à une vache qui galoppe.*

Le héros de ce Roman moral prononce devant sa chaste Suissesse de ces mots trop usités par la canaille ; & sa maîtresse lui dit qu'elle a entendu quelquefois ces paroles dans la bouche des portefaix. Il peint noblement des valets qui *polissonnent dans une cour*. Il dit que *les ames humaines veulent être accouplées ; qu'on mesure à Paris ses maximes à la toise , que les dîners de Paris ne diffèrent pas beaucoup des tables d'auberge*. Ce n'était pas sur ce ton que Madame de la Fayette écrivait la *Princesse de Cleves & Zaïde*.

Jean-Jacques conseille ailleurs au Dauphin de France , au Prince de Galles & à l'Archiduc d'épouser la fille du bourreau si elle est belle & honnête , car c'est toujours l'honnêteté qui dirige Jean-Jacques.

Ce qu'on peut remarquer dans ce Roman , c'est le commencement de la préface. » Il faut, dit l'Auteur, des
» spectacles

n spectacles dans les grandes Villes,
 n & des Romains aux peuples corrom-
 pus. J'ai vu les mœurs de mon temps,
 n & j'ai publié ces Lettres.

Il est assez étrange qu'un homme
 qui s'avoue publiquement un corrup-
 teur ait voulu faire ensuite de législa-
 teur ; mais il instruit les hommes
 comme il dirige les filles.

Ce maître fou quitta en 1762 les
 lieux honnêtes où il alloit penser à
 Julie avec des Officiers Suisses, pour
 enseigner à l'Europe les principes du
 droit politique, ou Contract Social,
 qu'on a nommé *le Contract infocial*.
 C'est un ouvrage obscur, mal digéré,
 plein de contradictions & d'erreurs.
 Les satyres mêmes, dont il fourmille,
 n'ont pu lui donner de la vogue. Il a
 beau dire (page 163) que ceux qui
 parviennent dans les Monarchies ne
 sont le plus souvent que de petits brouil-
 lons, de petits fripons, de petits intri-

guants, à qui les petits talens qui font parvenir aux grandes places, ne servent qu'à montrer leur ineptie aussi tôt qu'ils y sont parvenus.

On est si paccoutumé à ces lieux communs d'impertinences, qu'ils n'ont pas fait la plus légère sensation. Ce style insolent & violent qu'on a voulu mettre à la mode, n'est plus de mode; on commence à revenir à la raison; on sent enfin que la sagesse & la décence doivent conduire la plume de tout écrivain qui veut mériter l'approbation des honnêtes gens. *Sapere est & principium & fons.*

Il est dit dans cet Ouvrage qu'il n'y a qu'un Pays dans l'Europe capable de Législation, & que ce Pays est l'Isle de Corse (page 110.) C'est là qu'il est dit que des Tartares subjuguèrent bientôt infailliblement la Russie, l'Allemagne & la France (page 96.) C'est là qu'il est dit que le Peuple Anglais

pénse être libre , mais qu'il est esclave & qu'il le mérite bien (page 214.)

Il n'a pas apparemment envie d'aller chercher un asile à Venise. Il dit (page 248.) que la Noblesse y est Peuple , que c'est une multitude de Barnabotes ; que la Bourgeoisie de Genève représente exactement le Patriciat Vénitien , & que les Payfans de Genève représentent les sujets de terre ferme. Il ignore que parmi les sujets de terre ferme , à Padouë , à Vicence , à Vérone , à Brescia , à Bergame , à Crème , &c. il y a mille familles de la plus ancienne noblesse.

Ainsi , en insultant toutes les nations , toutes les conditions de la vie , tous les arts qu'il a voulu lui-même cultiver , & tous les hommes avec lesquels il a vécu , cet écrivain s'est flatté d'usurper , par une insolence cynique , une réputation qu'on n'acquiert jamais que par le génie. Il a calomnié

les Philosophes qui l'avaient reçu , protégé & instruit ; ingrat envers ses maîtres , envers ses amis , envers ses bienfaiteurs , recevant l'aumône d'un bourgeois inconnu , parce qu'il croit qu'on n'en saura rien , & la refusant de la main d'un Prince , parce qu'il croit qu'on le saura. Il s'est imaginé que ses bisarreries lui feraient un nom.

Il appelle M. Tronchin *Jongleur* , dans sa Lettre à M. Hume , tandis que lui-même pousse le charlatanisme jusqu'à s'habiller à l'orientale à Paris & en Angleterre , pour attirer sur lui les regards de la populace qui le dédaigne.

Il parle de mœurs & de décence , & de la sainte vertu. Cela s'accorde mal avec les suites des récréations philosophiques qu'il prenait dans ces lieux honnêtes où il oubliait la Suisse russe , Madame de Volmar. Celui qu'il

traite de *Jongleur* lui a fourni le chirurgien , dont la main , tout habile qu'elle est , n'a pas plus guéri son corps par ses opérations gratuites , que les remontrances de ses amis n'ont pu guérir son cœur.

Il a mis le trouble dans sa Patrie avant d'en sortir , comme un incendiaire qui s'enfuit après avoir allumé la méche. Celui-là certes a eu raison , qui a dit que Jean-Jacques descendait en droite ligne du barbet de Diogène accouplé avec une des couplevres de la discorde.

On n'aurait pas reproché à d'autres sans doute ces opprobres ou connus ou secrets , dont on est forcé de montrer ici la turpitude. Il y a des faiblesses & des humiliations qu'on doit laisser dans les ténèbres , quand les affligés restent dans une obscurité modeste , quand ils ne lèvent point une tête audacieuse , quand ils ne distillent point

le fiel & l'outrage. Mais c'est ici un procès personnel qui exclut tous les égards ; & puis qu'il est permis à un Diogène subalterne & manqué, d'appeller Jongleur le premier Médecin de Monseigneur le Duc d'Orléans, un Médecin qui a été son ami , qui l'a visité , traité , qui a été au rang de ses bienfaiteurs ; il est permis à un ami de M. Tronchin de faire voir ce que c'est que le personnage qui ose l'insulter. On peut sur le fumier où il est couché & où il grince les dents contre le genre humain , lui jeter du pain s'il en a besoin ; mais il a fallu le faire connaître , & mettre ceux qui peuvent le nourrir à l'abri de ses morsures.

Finissons par faire sentir qu'un charlatan qui a lassé la pitié de ses bienfaiteurs & l'indignation publique , n'a pu deshonorer que lui-même , & non pas la Littérature.

DE CLARATION DE L'EDITEUR.

Ces remarques sont d'un Magistrat.

La Lettre au Docteur Panfophe n'est point de M. de Voltaire. Voici son désaveu.

JE n'ai jamais écrit la Lettre au Docteur Panfophe. Je m'en ferais honneur si elle était de moi. J'ai dû écrire celle que j'ai adressée à M. Hume, comme M. Walpole & M. d'Alembert ont dû écrire de leur côté. Je méprise comme eux Rousseau. Les faits que j'ai cités sont vrais, & j'ai fait mon devoir en les citant. Je me suis trompé sur les dates. L'Auteur des remarques a raison en tout. Il n'y a jamais que l'agresseur & que l'imposteur qui ait tort; & dans

des affaires qui intéressent la société ;
ceux qui confondent les offenseurs avec
les offensés n'ont pas raison. Fait au
Château de Ferney en Bourgogne le
1^{er} Décembre 1766.

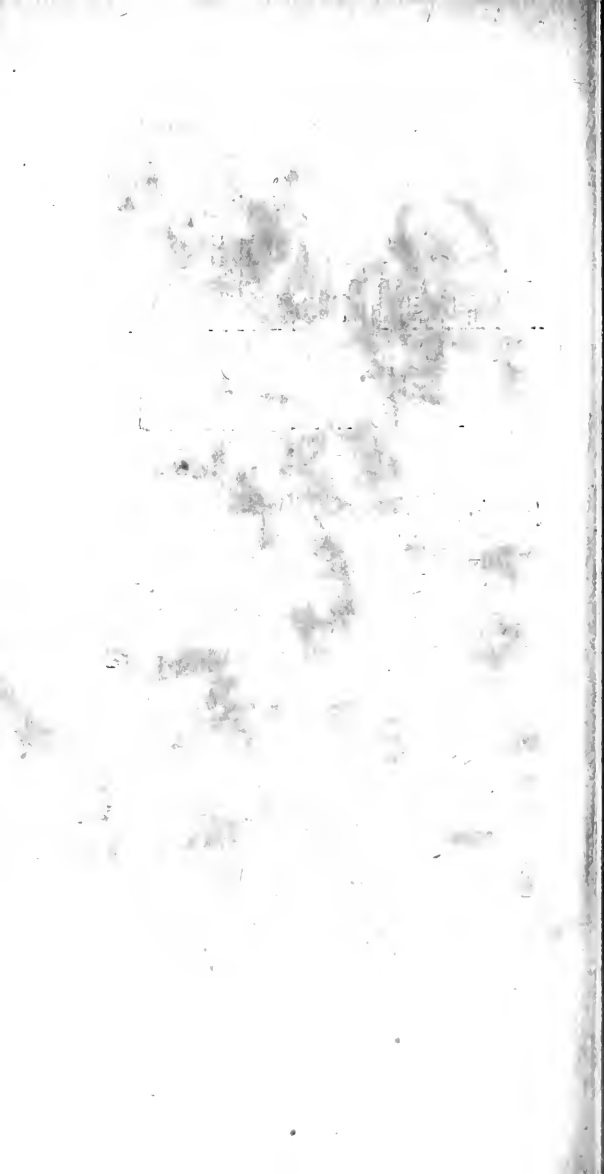
VOLTAIRE.

F I N.

RÉFLEXIONS

POSTHUMES

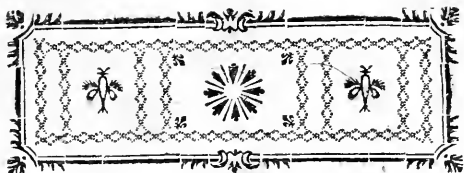
*SUR le grand Procès de JEAN-
JACQUES', avec DAVID.*



AVERTISSEMENT
DE L'EDITEUR.

C'EST par hazard que cette Lettre nous est tombée entre les mains. Nous l'avons trouvée très-propre à éclaircir le point le plus essentiel , & peut-être le moins connu de la querelle de M. Rousseau avec M. Hume ; & dès-là nous nous sommes persuadés que tous ceux qui prennent quelque intérêt à cette affaire , la verroient avec plaisir tenir son rang parmi les pièces de ce singulier Procès.

RÉFLEXIONS



RÉFLEXIONS POSTHUMES

*Sur le grand Procès de JEAN-
JACQUES , avec DAVID.*



LETTRE A MADAME DE....

Vous me demandez mon avis
sur le *Factum* de David Hume,
contre Jean-Jacques Rousseau. Je
vous dirai naïvement, Madame, ce
que je pense de cette ridicule avan-
ture. Je trouve que cette facétie
littéraire en vaut bien une autre :
le bruit qu'elle fait, l'importance

A iij

qu'on y a mis , tout me semble curieux dans cette affaire ; je crois même que le vrai moyen de connoître un peu les hommes avec qui nous vivons , est d'approfondir quelquefois les miseres qui les occupent si sérieusement. Permettez-moi seulement de prendre les choses d'un peu loin ; c'est souvent une maniere d'abrégé.

Vous sçavez , Madame , que vers le milieu du siècle on vit éclore des Philosophes , c'est-à-dire , une société d'écrivains qui avoient coutume de s'appeller ainsi. Vous sçavez encore qu'on les admira parce qu'ils s'admiroient réciproquement.

Las de leur obscurité , ils tenterent tout pour en sortir. Ils s'en prirent à la raison , aux loix & aux mœurs. Ils furent promptement célébrés , mais leurs succès ne furent

pas de longue durée. Cet instinct irrésistible qui nous montre encore la vérité, quand nous ne sommes plus capables de la suivre, parloit à tous les cœurs; par-tout on plaida la cause de l'humanité. Heureusement ses tristes détracteurs n'étoient ni amufans, ni raisonnables. Systématiques sans invention, Philosophes sans logique, ils vouloient encore être éloquens en écrivant contre la vertu. Ils eurent cependant des disciples qui embrassèrent leurs opinions sans les comprendre. On les crut ingénieux, parce qu'ils parurent extraordinaires; on leur trouva de la chaleur, parce qu'ils déclamoient continuellement. Enivrés de ces petits succès, ils firent des Poétiques dont on se moqua, des Romans qu'on ne lut point, des Comédies qui tomberent; on en fit une sur eux qui réussit. Le

Parlement leur imposa silence ; la Sorbonne les flétrit ; la Police les menaça. Cependant, comme ils se vantoient toujours d'être persécutés, ils auroient pu vivre encore assez honorablement, s'il ne se fût trouvé un homme tout prêt à se revêtir de l'admiration publique ; elle cherchoit un objet : Rousseau parut. Nourri dans cette secte qui s'en faisoit honneur, son esprit trop ardent en avoit reçu l'amour des paradoxes, & un orgueil effréné ; mais il avoit du sentiment, du génie, une ame élevée, une éloquence vive & sublime. Il vit que le moment lui étoit favorable ; il osa mettre au jour ses propres pensées. Il avoit trop d'esprit pour ne pas sentir que dès que l'on a corrompu jusqu'à un certain point ses lecteurs, comme il n'y a plus rien de beau ni de bon à leur dire, ce n'est

guères la peine de leur parler.

Jean-Jacques s'appliqua d'abord à faire aimer la vertu & son maître. Il proscrivit le Fanatique & l'Athée; il joignit quelquefois la profondeur du raisonnement à la hauteur des idées, au charme du style. Les cœurs qui s'étoient flétris & refermés, se rouvrirent à sa voix. En lisant ses écrits, celui qui n'étoit que sensible, devint souvent plus juste & plus éclairé : celui qui n'étoit que juste acquéroit des lumières & de la sensibilité. Il y a même quelque apparence que cet homme singulier croit une partie de ce qu'il écrit ; car on prétend qu'il ne peut tout croire, parce qu'il se contrarie à chaque instant. Il est vrai, Madame, qu'il dit tout-à-la-fois du bien & du mal de la Religion qu'il professe ; mais peut-être aussi que n'ayant pas assez de courage

pour braver toute la corruption de son siècle , il n'auroit jamais osé défendre la Religion naturelle, sans insulter un peu la Religion révélée. Pour moi je croirois volontiers qu'il ne s'est fait bannir que par respect humain.

Ici commence l'histoire de ce qu'il appelle ses malheurs. Il fit imprimer son *Emile*.... le Parlement plein de respect pour la Religion, & d'admiration pour les talens de celui qui l'avoit si peu ménagée, le poursuivit en gémissant. Jean-Jacques eut le tems de gagner la Suisse. Les Fanatiques & les Philosophes qu'il avoit décriés , profiterent de l'occasion: la haine mortelle qu'ils lui avoient jurée, ne tarda pas à éclater. Dans des libelles , dans quelques journaux , dans les lieux publics , dans les sociétés particulières , les Cuisines & les

Athées le déchirèrent impitoyablement. Il n'est rien, Madame, que l'on n'ait tenté pour le faire proscrire par tous les Gouvernemens, & lapider par tous les peuples. Vous sçavez que le malheureux Jean-Jacques est vain, emporté, inconséquent ; les injures l'irritent ; il se roidit contre le malheur ; il se dépite contre la raison & l'autorité. Il a fait tant de sottises, que ses affaires ne pouvant plus se raccommoder, il lui a fallu quitter la Suisse, pour l'Angleterre : de-là sa liaison & sa querelle avec M. Hume.

Je vais tâcher à présent de vous peindre en peu de mots ce célèbre Anglois, ses succès en France, ses admirateurs, ses bonnes fortunes, & sa conduite avec son extravagant protégé.

Vous n'ignorez vraisemblable-

ment pas que nos Philosophes étoient tombés dans un grand décri , lorsqu'ils jugerent que David Hume étoit propre à entrer dans leur secte , & à la relever. Il étoit étranger , flegmatique , hardi dans ses systêmes , & assez sage dans ses actions. Il avoit fait l'Histoire de son pays pour l'Angleterre , & quatre volumes de Philosophie pour la France. Son Histoire qui n'avoit pas eu beaucoup de succès à Londres , réussit très-bien à Paris , parmi nos Philosophes & leurs sectateurs , à cause des quatre volumes de Philosophie qui étayoient leurs principes. Ils en parlerent avec enthousiasme : on l'acheta , on ne la lut guères , on la loua beaucoup.

M. Hume , qui vint alors en France , eut encore plus de succès que ses livres ; on lui trouvoit la sublimité d'un grand homme , parce

qu'il ne disoit que des choses assez communes , de l'aveu même de ses meilleurs amis. Les femmes aimoient sa conversation , parce qu'il avoit fait des livres : elles lisoient ses livres , parce qu'il daignoit causer avec elles. On le trouvoit le meilleur & le plus simple des hommes , parce qu'il étoit quelquefois un peu brusque , & un peu lourd , quand il commençoit à s'égayer.

David accorda ses faveurs à quelques jolies femmes , & sa confiance à quelques Philosophes. Dans ces entrefaites , Jean-Jacques , qui venoit d'être lapidé en Suisse , craignant d'être pendu en passant par Paris , y resta très-peu de tems. Il y fût accueilli par des personnes d'une haute considération & d'un rare mérite , qui plaignant de bonne foi ses folies & ses malheurs , prièrent M. Hume

de l'emmener à Londres , & de l'y protéger.

Nous voici enfin, Madame, au fort de la querelle de Jean Jacques avec David ; mais je pense qu'après les réflexions que nous venons de faire nous aurions pu la deviner sans voir les pièces du Procès. Je crois même que peu de gens auroient eu envie de les examiner , si les lettres du Citoyen de Geneve n'avoient donné un peu de cours aux injures que l'on lui dit ; c'est peut-être lui , Madame , qui fait relire à présent ceux qu'il a empêchés de l'être pendant plusieurs années. Au reste , on me mande de Londres qu'il parle comme il écrit , ainsi que vous le verrez par ce fragment d'une lettre que je viens de recevoir.

» *Monsieur Hume* , dit le pauvre

Jean-Jacques (à qui la tête a un peu tourné) est ami intime de mes ennemis les plus mortels. Pendant le séjour qu'il a fait à Paris, il ne les a presque pas quittés Cet homme doit mépriser mes principes & même les haïr ; son esprit froid & dur ne peut aimer ni ma Julie ni mon Emile Ma personne lui aura paru singulière & mon orgueil peu commun Il m'en veut de plus loin En décrivant le livre de l'Esprit & tous les ouvrages de cette nature, je n'ai pas fait de bien à ses Essais Philosophiques, je lui ai été recommandé publiquement par des personnes qu'il considère, & secrètement par mes ennemis « (a).

(a) Rousseau dit encore journellement comme dans sa Lettre, qu'en arrivant à Londres avec David, il avoit lieu de croire qu'on l'y traiteroit du moins avec humanité ; qu'on l'a caressé dans sa route, & qu'il s'est trouvé déshonoré en mettant pied à terre. Il demande

Voilà, Madame, comme Jean Jacques raisonne en Angleterre , & l'on commence à raisonner à peu près de même à Paris. Je vous fais grace d'une foule de probabilités plus détaillées & plus précises. Il tire aussi quelques inductions si étranges , qu'il ne m'en faudroit pas davantage pour croire à sa douleur & à sa bonne foi. Il se plaint ; par exemple , très-sérieusement comme dans son Mémoire , de ce que

comment il peut avoir perdu si promptement la considération qu'il ne devoit sans doute qu'à ses ouvrages ; il observe qu'il n'a point écrit depuis qu'il est sous la sauve-garde de M. Hume ; il dit qu'il avoit avant de partir du pain & de la gloire , qu'il vouloit être honoré sans être riche , qu'il n'a reçu en Angleterre que des aumônes & des libelles ; que les amis de M. Hume sont les auteurs de toutes ces méchancetés , & s'en vantent journellement.

La Lettre en question est beaucoup plus longue ; mais vous y trouverez des détails qui sont dans le Mémoire , & d'autres qui pourroient vous ennuyer.

M. Hume le menaçoit quelquefois dans ses rêves , & ne le regardoit pas le jour assez tendrement.

Quoiqu'il en soit , vous sçavez que ses ennemis l'accusent ici hautement de la plus noire ingratitude , & que ses amis accusent M. Hume de perfidie & de fausseté. Les autres ne prononcent point encore sur les prétendus crimes de David , de peur de se compromettre. Quant à moi qui les crois un peu exagérés , je pense seulement que nos deux Philosophes ne se sont jamais beaucoup estimés : mais de quoi je suis bien plus sûr encore , c'est que les reproches que l'on fait à Jean-Jacques sont atroces & stupides. Eh ! Comment ose-t-on accuser d'ingratitude & de noirceur un malheureux qui écrit à son Protecteur qui le protège malgré lui , une Lettre de quarante

pages , pour lui prouver qu'il est un monstre ? Peut-on rien imaginer de plus ridicule que cette charmante Lettre, & toutefois de plus touchant & de plus naturel ? N'est-il pas visible que l'ame du pauvre Rousseau étoit alors remplie d'affliction ; de folie & de fureur ? N'est-il pas clair qu'il n'est point ingrat , s'il a bien jugé le Philosophe ? S'il se trompe , c'est tout-au-plus un fou & non pas un méchant. Mais je voudrois bien sçavoir quel mal cette Lettre tant reprochée pouvoit faire à M. Hume. Coupable ou innocent , ne devoit-il pas en rire & la brûler. S'il craignoit que son désastreux protégé fît quelque jour un Livre contre lui , pourquoi n'avoir pas attendu que ce Livre fût imprimé ? Un Philosophe est , ce semble , plus tranquille ; un bon homme est plus indulgent.

P. SC. J'oubliois de vous dire, que l'on a fans doute poussé M. Hume à cette ridicule plaidoirie ; je suis persuadé qu'il n'auroit point pris les choses aussi gravement que les illustres amis qui ont fait imprimer son Mémoire. En effet , qu'importoit à l'Historien de la Maison de Tudor, que l'on crût à Paris pendant quelques jours , qu'il s'étoit moqué d'un Suisse en Angleterre ? Un homme si sage , si bon & si considérable (a) devoit-il s'acharner après un malheureux , pauvre, infirme & pros crit , qui n'a que son orgueil & sa renommée ? C'étoit bien la peine de faire un Mémoire si sérieux , d'y joindre une préface si triste , & de couronner l'œuvre par la Lettre d'un Mathé-

(a) Je parle ici d'après les Editeurs.

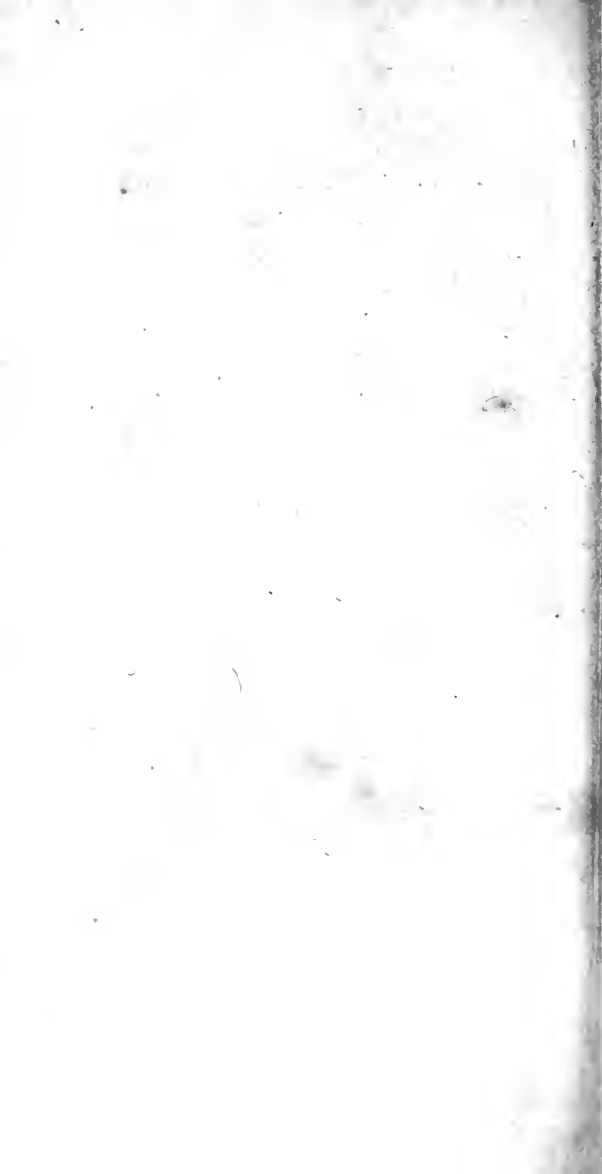
maticien qui *plaint Jean-Jacques de ne point croire à la vertu de M. Hume.*

Je suis encore un peu étonné que ce Mathématicien, dont les vertus ont au moins l'éclat de celles qu'il vient de célébrer, se soit permis cet ingénieux sarcasme. Car enfin pourquoi se justifier de la plaisante Lettre de M. de Walpole, qu'on ne lui eut jamais imputée?

Vous voyez, Madame, que l'on a été un peu vite : ceux qui vous ont parlé de notre ami Jean-Jacques étoient, selon toute apparence, prévenus par les clameurs de quelques sociétés. Mais ne trouvez-vous pas cet acharnement incompréhensible ? On diroit, en vérité, qu'on ne cherche à faire passer ce pauvre homme pour un monstre, qu'afin qu'on ne le croie plus quand il nous parlera d'honneur & de probité... Je m'arrête, de peur d'en

trop dire. Je vous demande même pardon de cette réflexion mélancolique..... Je me trompe peut-être , & je le fouhaite ; car il feroit fâcheux que j'eusse bien rencontré. Adieu , **Madame** , je vous enverrai , fans y joindre mes remarques , tous les **Mémoires** qui pourront survenir. Je ne crois point cette affaire finie : elle est , ce me semble , trop ridicule & trop puérile pour ne pas durer.

J'ai l'honneur d'être , &c.





JUSTIFICATION

D E

J. J. ROUSSEAU,

DANS LA CONTESTATION

QUILUI EST SURVENUE

AVEC M. HUME,



A LONDRES.

M. DCC. LXVI.

1775



JUSTIFICATION

DE

J. J. ROUSSEAU,

DANS LA CONTESTATION

QUI LUI EST SURVENUE

AVEC M. HUME.

RIEN ne m'a plus surpris que l'abattement singulier des amis de Rousseau, & le triomphe étonnant de ses ennemis, occasionné par l'exposé de sa contestation avec M. Hume, qui vient de paroître. Les premiers gardent le silence & n'osent

A ij

sent prendre le parti d'un homme
 que les derniers accusent ;
 gratuitement & sur de fausses
 apparences , de toutes les noir-
 ceurs les plus révoltantes ; pour
 moi après avoir lû avec toute
 l'attention possible cet exposé ,
 je n'y ai trouvé que les traits
 d'une belle ame , généreuse ,
 délicate & trop sensible , telle
 que Rousseau nous l'a si bien
 fait connoître dans ses Ecrits ,
 & encore plus par sa conduite.
 J'espère que le Public pensera
 comme moi après avoir lû les
 observations que je remets sous
 ses yeux. Avant d'aller plus
 loin , je dois dire que J. J. Rouf-
 seau ne me connoit pas , qu'il

ne m'a jamais vû , & que je ne le connois que par ses Ecrits dignes de l'estime de tous les honnêtes gens. Mes observations ne feront point embellies par les charmes de l'éloquence , mais j'ose me flatter qu'elles auront ceux de la vérité.

Pour apprécier ce qui s'est passé de la part de J. J. Rousseau , il faut examiner quelle étoit sa situation lors de son différend avec M. Hume. Il arrive en Angleterre avec lui , ce dernier l'annonce & le présente par-tout comme son ami intime ; Rousseau qui aime la vie champêtre , quitte bientôt Londres, pour aller demeurer

rer à la campagne , il s'ôte par-là tous moyens de faire des connoissances , de se faire un parti , des amis , & des protecteurs. M. Hume reste à Londres, il est l'ami de Rousseau & devient par-là le seul homme qui puisse le servir & de qui Rousseau puisse recevoir des services. Voilà je crois le véritable état où se trouvoit J. J. Rousseau lors de son différend avec M. Hume : ne falloit-il pas des raisons biens fortes , pour obliger Rousseau de rompre avec lui dans ces circonstances !

Après quelque séjour à la campagne , Rousseau apprend que l'on a fait imprimer dans

les papiers publics, une lettre sous le nom du Roi de Prusse pleine de malignité contre lui, bien-tôt on voit paroître dans les mêmes feuilles d'autres écrits plus méchants encore que le premier; Rousseau sçait que les Auteurs de ces violentes satires sont des hommes, non-seulement de la connoissance de M. Hume, mais encore ses amis. Il sçait que M. Hume ne leur a fait aucune représentation la-dessus, & qu'il n'a pas même daigné détromper personne sur des écrits si méchants, contre un homme dont il se dit l'ami. Rousseau connoissoit peu M. Hume; leur amitié avoit été

précipitée, & souvent l'on est trompé par les gens qui nous marquent le plus d'empressement ; Rousseau pendant le tems qu'il avoit vécu avec M. Hume, avoit vu bien des choses qui lui donnoient de l'inquiétude. Quel Ange, je le demande, auroit pû se défendre dans cette position, de soupçonner M. Hume d'avoir part à toutes ces méchancetés ! J. J. Rousseau devient donc la proie des plus violens soupçons ! il cherche une explication qui est éludée par M. Hume ; une nouvelle satire paroît dans les Ecrits publics, elle contient des particularités qu'il croit ne pou-

tion : si Rousseau eût été capable d'ingratitude , il eût dissimulé , il eût accepté sans délais une grace qui lui étoit accordée par les sollicitations de M. Hume , après quoi il eût éclaté. Telle est la marche de l'ingratitude , elle commence par remplir sa bourse , ensuite elle persécute celui qui la lui a remplie.

Jusqu'au moment de la pension , qu'avoit fait M. Hume pour Rousseau ? étoit-ce par sa protection qu'il avoit obtenu un azile en Angleterre ? étoit-ce à ses frais qu'il en avoit fait le voyage & qu'il y subsistoit ? non ; Rousseau étoit connu ,

estimé , je puis même dire en vénération chez les Anglois autant par ses ouvrages que par sa manière de vivre ; Rousseau arrivant seul en Angleterre, eût donc été bien venu de tous les honnêtes gens de cette Nation , & on se feroit également empressé à lui offrir la retraite qu'il désiroit, quand il n'auroit pas été accompagné de M. Hume. La preuve de ce que je dis, est que M. Davenport en accordant sa maison de campagne à Rousseau , l'a fait autant par considération pour lui que par égard pour M. Hume, qu'il ne connoissoit presque pas.

Cependant M. Hume prend

voir être connues que de M. Hume. Alors les soupçons se changent en certitude & en conviction. Que doit faire Rousseau dans cette circonstance, attendra-t'il ? & laissera-t'il M. Hume continuer de le servir auprès des Ministres pour la pension qu'il sollicite ? mais de deux choses l'une , ou M. Hume dédaignant Rousseau, le sert par pitié en voulant lui procurer de quoi subsister : ah ! quelle bassesse ne faudroit-il pas pour recevoir de pareils bienfaits ! ou M. Hume sert publiquement Rousseau , même avec succès , pour couvrir plus sûrement ses manœuvres contre

lui: eh! quel est l'homme qui ne repoussera pas avec horreur de pareils services! que reste-t'il donc à faire à Rousseau? de refuser ce qui lui est accordé par la médiation de M. Hume, & de rompre avec lui comme il a fait dans sa lettre du 10 Juillet 1766.

Cette lettre qui fait la confirmation de ses amis & le triomphe de ses ennemis, cette lettre qui attire à Rousseau le reproche du plus lâche de tous les vices, celui de l'ingratitude, est précisément ce qui doit l'en justifier sans réplique; J. J. Rousseau ingrat est un problème qui restera toujours sans solu-

plus amers , parce qu'il s'en
eroit trahi : quoi de plus tou-
chant , quoi de plus attendrif-
fant que la fin de cette lettre !

Je suis, dit-il, le plus malheu-
reux des hommes si vous en
êtes le plus coupable , je suis
le plus vil , si vous êtes inno-
cent , vous me faites désirer
d'être cet objet méprisable ;
oui , l'état où je me verrois
prosterné , foulé sous vos
pieds , criant miséricorde , &
faisant tout pour l'obtenir ,
publiant à haute voix mon
indignité , & rendant à vos
vertus le plus éclatant hom-
mage , feroit pour mon cœur
un état d'épanouissement &

» de joie après l'état d'é-
 » touffement & de mort où
 » vous l'avez réduit.
 » si vous êtes innocent, daignez
 » vous justifier ; je connois
 » mon devoir , je l'aime , &
 » l'aimerai toujours quelque
 » rude qu'il puisse être ; il n'y a
 » pas d'abjection dont un cœur
 » qui n'est pas né pour elle , ne
 » puisse revenir : encore un
 » coup, si vous êtes innocent
 » daignez vous justifier. » Peut-
 on faire un plus bel éloge de l'a-
 mitié de M. Hume ! J. J. Rouf-
 feau malgré la violence de ses
 soupçons , malgré même ses
 convictions, craint cependant
 d'être dans l'erreur, il désire

le titre de bienfaiteur de Rousseau dans une lettre qu'il lui écrit, en date du 16 Juin 1766 : Rousseau ayant refusé la pension qu'il sollicitoit pour lui , je ne vois rien qui puisse autoriser M. Hume à prendre un titre si haut & si supérieur vis-à-vis de Rousseau , que le petit manège qu'il a employé pour lui procurer des secours clandestins. Rousseau étoit trop clairvoyant , pour ne pas s'en appercevoir bien-tôt , & s'il ne s'en fût pas indigné , n'auroit-il pas été le plus chétif & le plus méprisable de tous les hommes ! Quoi de plus honteux que de vouloir paroître aux yeux du

Public un homme désintéressé ,
 un homme méprisant la fortune ,
 tandis que l'on accepte tout ce
 qui nous est offert, pourvu seu-
 lement qu'on vueille nous per-
 mettre de paroître ne pas nous
 en appercevoir. M. Hume pou-
 voit-il soupçonner J. J. Rouf-
 seau d'une pareille hypocrisie !

Je le repete , qu'on lise sans
 partialité la lettre de Rousseau
 à M. Hume ; & on y reconnoî-
 tra un honnête homme, déchiré
 par les inquiétudes les plus
 cruelles , faisant continuelle-
 ment l'éloge d'un homme qu'il
 a crû digne de son estime & de
 son amitié , dans le tems même
 qu'il l'accable des reproches les

l'y être , il désire qu'on la lui
 fasse connoître , & alors rien
 ne lui coûte ; l'état le plus vil
 devient pour son cœur un état
 d'épanouissement & de joie , il
 se trouve heureux de pouvoir
 publier à haute voix son indi-
 gnité , & de rendre l'hommage
 le plus éclatant aux vertus de
 M. Hume. Est-il possible d'an-
 noncer une plus belle ame ! &
 quel homme généreux peut
 n'en être pas touché jusqu'aux
 larmes ? M. Hume devoit-il ,
 après avoir lû cette lettre s'a-
 bandonner à son ressentiment ?
 & publier sa contestation avec
 Rousseau en y joignant les notes
 satiriques & indécentes de ceux

qu'il avoit consultés dans cette affaire ?

M. Hume, en réfléchissant sur sa conduite, ne pouvoit se déguiser qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau. La douceur de son caractère lui avoit fait écouter & voir patiemment ses anciens amis déchirer cruellement son nouvel ami. Il étoit tout naturel à un homme d'un caractère aussi honnête que Rousseau, de soupçonner M. Hume d'être leur complice. Pouvoit-il imaginer qu'on pût être l'ami de ses ennemis qui le traitoient avec tant de noirceur & d'indignité, sans qu'on fût capable de penser comme eux ? Rouf-

feau pouvoit-il se persuader que
 M. Hume pût souffrir patiem-
 ment d'être couvert de ridicule
 par ses anciens amis qui tâ-
 choient d'avilir un homme qu'il
 avoit annoncé avec tant d'em-
 pressement comme son ami in-
 time, & digne de la plus grande
 considération ? Cependant j'ai
 peine à croire M. Hume coupa-
 ble de trahison, & il paroît qu'il
 restoit encore des doutes à Rouf-
 seau là-dessus, malgré ses certi-
 tudes & ses convictions ; la fin
 de sa Lettre en est une preuve.
 Mais M. Hume auroit au moins
 à se reprocher trop de foiblesse,
 il sentoît bien que son refroidis-
 sement avoit autorisé les soup-

çons de Rousseau, & l'avoit obligé à une rupture ouverte. Il sentoit bien aussi qu'on pouvoit lui en faire un reproche sensible. Sans quoi, pourquoi eût-il différé si long-tems à mettre au jour son différend avec Rousseau ? Pourquoi eût-il attendu d'en être pressé aussi vivement qu'il l'a été par ce dernier ? Tant de modération n'est pas naturelle ! Mais il est humiliant de passer pour un homme qui est indifféremment l'ami de tout le monde.

Si j'avois été à la place de M. Hume, & que j'eusse été réellement innocent de toute trahison, je lui aurois écrit, » quoique » je sois innocent, & que par con-

30 fréquent je doive ressentir plus
30 vivement la dureté de votre Let-
30 tre , cependant je ne puis m'em-
30 pêcher d'estimer les principes
30 qui vous l'ont dicté; vous au-
30 riez pû me soupçonner d'un peu
30 de foiblesse , mais jamais de
30 trahison. N'attendez pas que
30 je me justifie; un homme qui
30 est parvenu à mon âge sans
30 qu'on puisse lui reprocher la
30 moindre perfidie, doit trouver
30 sa justification dans sa vie passée.
30 Je cesserai de vous servir, de-
30 peur de vous paroître encore
30 plus suspect, & je ne me char-
30 gerai de vos intérêts, que quand
30 vous serez convaincu que je
30 mérite toute votre confiance.

Si le Public étonné de mon différend avec Rousseau, m'eût mis dans la nécessité d'en mettre au jour les motifs, je me ferois contenté de lui donner les Lettres de Rousseau & la mienne: une conduite aussi remplie de modération, m'eût attiré l'éloge d'une Nation aussi généreuse que la Nation Angloise, & l'estime de tous les gens qui pensent avec noblesse.

Examinons à présent la conduite de M. Hume; M. Hume sçavoit qu'il ne pouvoit se dire le bienfaiteur de Rousseau, sitôt que ce dernier refusoit la pension qu'il sollicitoit pour lui, M. Hume ne pouvoit se déguiser

qu'il avoit donné lieu aux soupçons de Rousseau, par sa complaisance pour ses anciens amis qui déchiroient sous ses yeux impitoyablement son nouvel ami, sans qu'il parut y prendre la moindre part; M. Hume sentoit que sans y penser, & par sottise de cœur il auroit offensé & auroit avili Rousseau en lui procurant des secours clandestins, si ce dernier s'appercevant bientôt de ce petit manége, ne les eût rejeté avec indignation; M. Hume avoit entre ses mains la Lettre de Rousseau, qui, malgré sa violence, devoit attirer l'ame la moins sensible, surtout en réfléchissant qu'on y

avoit donné lieu quoiqu'inno-
 cemment: malgré tant de rai-
 sons qui devoient modérer son
 emportement, M. Hume écrit
 à Rousseau la Lettre la plus
 dure, il la rend publique ainsi
 que les Lettres de J. J. Rouf-
 feau, il les fait précéder par un
 exorde trop préparé pour un
 homme qui n'a rien à se repro-
 cher, & il les accompagne de
 l'avis de ceux qu'il a consultés.
 Ces braves gens, ces têtes sages
 solides & sensées, décident le
 uns que Rousseau est ingrat &
 orgueilleux, les autres qu'il a
 tête baissée, qu'il flotte entre
 folie & la raison.

Rousseau ingrat ! Il est pro

vé qu'il ne l'est pas. Rousseau a de l'orgueil, cela peut être. Mais un orgueil qui nous met au-dessus de la fortune, qui nous porte à vivre du fruit de nos travaux, qui nous préserve de toutes lâches complaisances, est un orgueil bien estimable, & malheureusement trop rare parmi les Gens de Lettres !

Rousseau a une tête baissée, il flotte entre la folie & la raison ! La belle & l'heureuse folie, que celle qui nous porte à sacrifier nos jours pour le bonheur du genre humain, & à découvrir constamment aux hommes les moyens de se rendre généreux, estimables, & heu-

reux ! Qu'il est triste pour notre siècle , qu'il y ait des têtes à qui une tête si respectable paroisse affectée de folie ! Et qu'il est digne d'un grand Roi d'empêcher que l'âge & les infirmités ne réduisent à une misère extrême un homme qui a si bien mérité de l'humanité. Ses bienfaits feront entre les mains d'un pareil homme un dépôt sacré , dont il est bien sûr qu'il ne privera pas les malheureux tant que ses forces lui permettront de travailler à sa propre subsistance.

En un mot, J. J. Rousseau arrivant en Angleterre , y étoit étranger ; il n'y étoit connu que

par la beauté de ses Ouvrages ; mais il n'arrive que trop souvent que les Auteurs les plus sublimes dans leurs Ecrits , se conduisent d'une maniere très-méprisable. Il lui importoit donc infiniment de faire connoître à cette fiere Nation , que sa conduite étoit d'accord avec les sentimens qu'il annonce dans ses Ouvrages , & qu'il n'y a aucune vue d'intérêt qui puisse l'engager à compromettre son honneur & sa réputation. Après cela , qui peut ne pas convenir que Rousseau a été obligé de se conduire comme il l'a fait à l'égard de M. Hume , & qu'il a montré dans cette occasion une

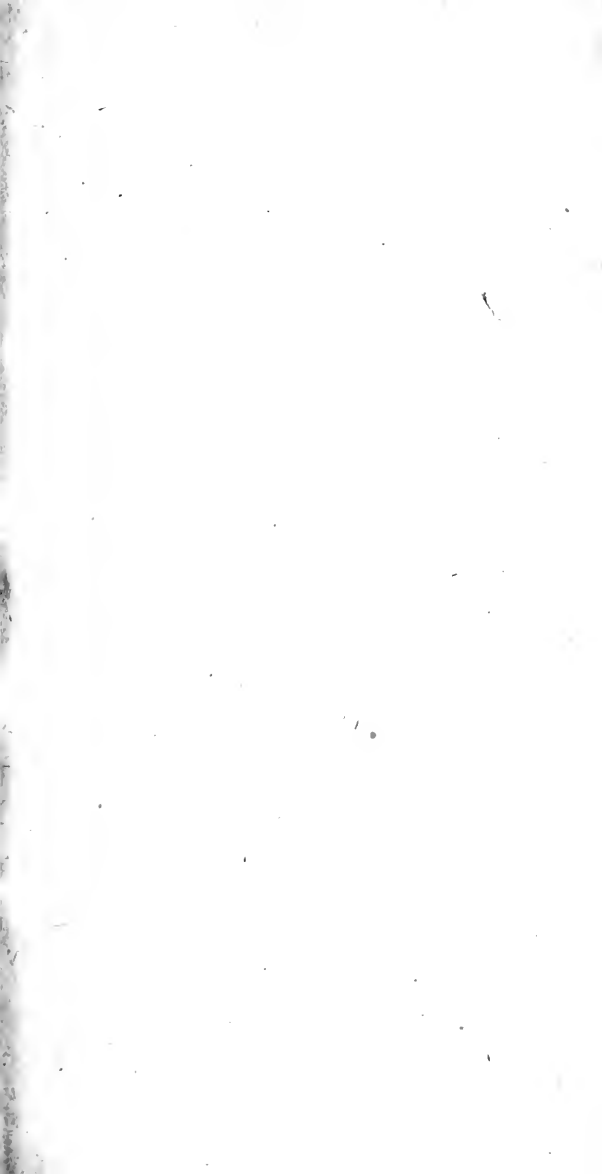
belle ame, une ame délicate & sensible, une ame intrépide & élevée au-dessus de l'adversité? Eh ! quel est l'honnête homme que cet événement pourroit éloigner de la société de Rousseau? Quel est celui au contraire qui ne désireroit pas de devenir l'ami d'un homme si plein de candeur & si digne d'estime?

Quant aux faussetés qu'on impute à Rousseau, je ne prétends pas l'en justifier, parce que je ne suis pas assez instruit; & je sens qu'il ne suffiroit pas dans cette occasion de dire qu'on ne l'en a jamais accusé, & que son caractère plein de franchise & de candeur, ne lui a jamais permis de recourir au

mensonge. Tout ce qu'il y a de certain, c'est que les remarques trop recherchées de M. Hume sur la Lettre de Rousseau, ne sont pas capables de le convaincre d'imposture, & que la Scène attendrissante qu'il rapporte dans sa réponse à Rousseau, doit avoir été précédée d'une Scène beaucoup plus vive que celle dont parle M. Hume. Ainsi le récit de Rousseau paroît bien plus naturel & bien plus vraisemblable; d'ailleurs ce récit semble très-confirmé par la première Lettre que Rousseau écrivit à M. Hume en arrivant à Voorton, & qu'il termine par ces mots; « je vous aime d'un

» cœur tel que j'espere & que je
 » désire de trouver en vous. L'on
 n'écrit pas ainsi à quelqu'un
 dont on ne soupçonneroit pas
 les sentimens.

N. B. Je me suis dispensé de
 faire précéder le nom de J. J.
 Rousseau du titre de Monsieur,
 par deux raisons : la première,
 c'est qu'il m'a paru le dédaigner :
 la seconde, c'est que je vois faire
 mention des grands hommes an-
 ciens & même de plusieurs mo-
 dernes , sans user de ce cérémo-
 nial avec eux ; parce qu'ils sont
 trop au-dessus ; & je vois peu
 d'hommes dans ce siècle , plus
 dignes du nom de grand hom-
 me , que J. J. Rousseau.





LETTRES
D'UN HONNÊTE HOMME
QUI ÉTUDIE
SA RELIGION;
POUR servir de Réponse à la 3^{me}
des Lettres écrites de la Montagne,
par J. J. ROUSSEAU.

Vide ne lumen quod in te est, tenebræ sint.
(Saint-Luc, Chap. 11, Vers. 35).



A BORDEAUX;
Chez les FRÈRES LABOTTIERE,
Imprimeur - Libraires, Place du Palais.

M. DCC. LXV.



AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

JE n'ai pu faire entrer dans le corps de cet Ouvrage quelques notes nécessaires pour répondre à bien des plaisanteries qui ont échappé à la gravité de l'Auteur des Lettres de la Montagne. Elles étoient trop longues ces notes , celle surtout qui est désignée par le n^o. (5), & qu'il sera essentiel de lire avec attention , pour être placées ad calcem ; je les ai rejettées à la fin de ma première lettre.

Je n'ai pas craint d'insérer , dans ces réponses , le texte latin

des citations de la Bible & du Nouveau Testament. Si des lecteurs qui ne courent qu'après les agrémens du stile en sont rebutés, j'aurai l'approbation de ceux qui voudront s'instruire de bonne foi ; Les altérations qu'on a osé y faire en deviendront plus sensibles pour eux , & les vérités que je défends en seront mieux établies.

Une vaine crainte , une raillerie , un rien engage à blasphémér ce qu'on ne connoît pas ; & l'ignorance de la Religion conduit souvent dans les travers du Scepticisme , avant même qu'ils soient devenus nécessaires contre les remords , suite ordinaire des passions & des crimes ~~qu'elles~~
qui les

produisent. Placée vis-à-vis de Chrétiens instruits & versés dans la lecture des livres Saints , l'impiété feroit bien moins de progrès ! ses productions seroient plus rares : elle craindroit que ses propres attaques ne servissent à la confondre elle-même.

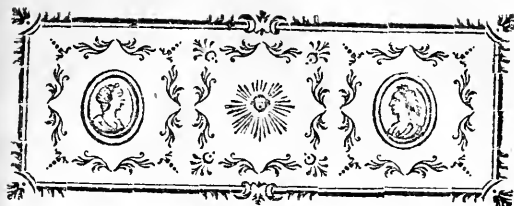
Mon principal objet a donc été de montrer , aux trop crédules partisans de l'incrédulité , que les nouveaux efforts de M. Rousseau , pour combattre le plus solide appui de la révélation , & pour saper les fondemens de la Religion chrétienne , sont confondus , par les faits même qu'il invoque à l'appui de ses paradoxes.

Puisse la vérité leur dessiller

les yeux ! puissai-je du moins ,
dérober quelqu'un d'eux aux sé-
ductions qui les aveuglent ! que
n'ai-je la brillante élocution de
celui qui les égare ! je serois as-
suré d'un succès qui fait l'objet
de tous mes vœux : on seroit
forcé de convenir , qu'il n'est rien
au monde d'aussi solidement dé-
montré que la Religion chrétien-
ne ; & c'est tout ce qu'il est permis
d'espérer des efforts humains. Le
reste dépend de la grace : elle
seule , en guérissant le cœur ,
peut détruire le germe des illu-
sions & des erreurs de l'esprit.



LETTRES



LETTRES

D'UN HONNÊTE HOMME

QUI ÉTUDIE

SA RELIGION.

P R E M I E R E L E T T R E .

NON, MONSIEUR, je n'ai point oublié les Lettres écrites de la Montagne. Je vous les renvoye, après les avoir lues, avec toute l'application & l'impartialité possibles. Vous m'ordonnez de vous écrire ce que j'en pense. Que ne puis-je taire la passion, l'aveuglement, l'enthous-

siasme & le délire de l'Auteur ! Que ne puis-je vous laisser ignorer l'impiété de ses principes , & l'inconséquence de ses raisonnemens ! Personne au monde ne voudroit plus que moi , qu'il fût possible de séparer entièrement cet ingénieux Ecrivain de ses opinions absurdes. Aucun de ses admirateurs ne desireroit , avec plus d'ardeur & de sincérité , sa conversion , son repos , son bonheur & sa gloire.

Ces Lettres sont au nombre de neuf ; mais toutes les matieres qu'on y traite n'étant pas également de mon ressort , je ne puis examiner avec vous , que celles où se trouvent renfermés les principes & les sentimens antichrétiens qui m'affligent. C'est dans les premières , & sur-tout dans la troisième de ces Lettres , MONSIEUR , que vous verrez tous les efforts de la plus subtile éloquence , consacrés par le plus grand Orateur de notre siècle , à la pénible

justification des paradoxes les plus étranges , de la Doctrine la plus révoltante. Vous y verrez cette énergie , cette noblesse d'expression , ce stile mâle & pressant qui caractérisent l'Auteur ; vous y verrez , enfin , les mêmes beautés & les mêmes défauts qu'on apperçoit dans les Ouvrages de l'unique , de l'inimitable J. J. Rousseau.

Moins Philosophe cependant qu'il n'affecte de vouloir le paroître , il oublie , dans ce dernier écrit , jusqu'aux égards qu'il se doit à lui-même. Ces belles maximes qu'il nous débite dans son avertissement , il les perd de vue dans son Livre. Il avoit promis de raisonner , il s'échauffe , il déchire , il outrage (*a*) ; au point , qu'il se dégrade & s'avilit à mon avis , aux yeux mêmes de ses plus zélés Partisans. C'est un esprit

(*a*) Voyez la seconde Lettre écrite de la Montagne , partie première , pages 55 , 56 , 57 , 58 & 59. de l'édition in-12.

qui s'égare , que le cri général d'une Nation qui l'admire & le condamne ne peut déconcerter ; que le jugement de Dieu même n'effraye point (*a*) ; & qui n'est jamais plus énergique , plus éloquent , plus sublime , plus au-dessus de lui-même , que lorsqu'il établit les principes les plus dangereux , où qu'il raisonne contre l'évidence.

Trop peu versé dans la connoissance des principes de Législation , adoptés par la République de Genève , ignorant même les effets de la fermentation que les écrits de M. Rousseau , y avoient excité , ce n'auroit été que pour vous obliger , MONSIEUR , que j'aurois lu ses Lettres

(*a*) Qui l'eût imaginé , que plein de confiance , l'Auteur d'Emile esperât un jour dire au Juge Suprême : » Daigne juger dans » ta clémence un homme foible ; j'ai fait le » mal sur la terre , mais j'ai publié cet écrit ! C'est pourtant le langage indécent de M. Rousseau , Lettre premiere , page 21.

écrites de la Montagne , s'il ne s'y
 fût agi que du » fort d'un petit par-
 » ticulier , de l'exposé de quelques
 » injustices , de la Réfutation de
 » quelques Sophismes ; mais la Re-
 » ligion , s'écrie M. Rousseau , la
 » liberté , la justice ! Voilà , qui que
 » vous foyez , ce qui n'est pas au-
 » dessous de vous.

Eh ! non sans doute , ce qui inté-
 resse la Religion ne sauroit être au-
 dessous de nous ; rien au contraire
 ne doit nous intéresser davantage.
 Mais si l'indifférence pour elle est
 un crime , comment devons-nous
 qualifier les nouveaux combats que
 lui livre cet Idole de notre siècle !

Son dangereux système contre les
 Miracles , qu'il ne laissoit d'abord
 entrevoir qu'avec une certaine rete-
 nue , il l'établit hardiment ici , & ne
 craint plus de le soutenir par les So-
 phismes les plus séduisans. Pourquoi
 cet homme ne défend-il pas la vérité ?
 Pourquoi du moins n'est-il pas de

meilleure foi , dans les faits Evan-
géliques qu'il invoque à l'appui de ses
paradoxes ?

La réfutation de ses nouvelles im-
piétés , je le sens , demanderoit un
loisir incompatible avec les occupa-
tions que vous me connoissez ; elle
demanderoit sur-tout des talens que
je n'ai pas la témérité de m'attribuer.
Mais en avouant la supériorité de ce
redoutable adverfaire & dans la ma-
niere d'écrire , & dans la subtilité
des raisonnemens , est-on obligé de
se taire sur la contradiction , sur le
faux & l'inconséquence de ses prin-
cipes ? seroit-il donc permis de sa-
crifier à une orgueilleuse timidité
Jésus - Christ , sa Doctrine & son
Évangile ? La vérité , n'exigeroit-
elle d'autre hommage que le silence ?
A Dieu ne plaise qu'elle soit réduite
jamais à cette impuissante ressource.
Qu'ils triomphent de nous , par les
lumières de l'esprit & les graces de
l'expression , ces déserteurs de la

foi , à la bonne heure ; pourvu que Dieu triomphe d'eux , & que nos Freres soient à l'abri des pièges qu'on ne cesse de tendre à leur indiscrete curiosité.

Prévenus par notre Divin Maître , qu'il viendrait de faux sages , dont les dangereux artifices détacheroient les foibles de son Evangile , quand il arrive de tels prétendus Sages , nos Pasteurs sont comme mis en sentinelle , sur la maison d'Israël , pour sonner de la trompette. Alors quelque foible que soit la voix du Fidele , il peut , il doit même la faire entendre ; en cette qualité , MONSIEUR , j'ose élever aussi la mienne.

Après l'indécence des éloges outrés qu'il se donne dans la premiere de ces Lettres , (1) après avoir supposé par condescendance la nécessité des Miracles dans la seconde , & avoir essayé , par cette supposition , de renverser tout l'édifice du protestantisme , M. Rousseau se dé-

chaîne contre toute espèce de Miracles , & semble n'avoir repris cette question , dans la lettre suivante , que pour y renverser encore toute l'économie de la Religion Chrétienne. Toujours dissemblable à lui-même , également incapable de constance , & dans le parti de l'erreur , & dans celui de la vérité , il commence par convenir , que « si « Dieu donne aux hommes une révé-
 » lation que tous soient obligés de
 » croire , il faut qu'il l'établisse sur
 » des preuves bonnes pour tous (a).

Parmi les divers caractères que Dieu a donnés à la Mission de ses envoyés , afin de rendre cette Mission reconnoissable à tous les hommes , notre Philosophe en adopte trois principaux. Il place le 1^{er}. dans la nature de la Doctrine , le second dans la Sainteté des hommes choisis de Dieu

(a) Première Partie , troisième Lettre , pag. 76.

pour annoncer sa parole , & le troisième dans une émanation de la Puissance Divine , qui peut interrompre & changer le cours de la nature , à la volonté de ceux qui reçoivent cette émanation. (*a*) « Il est clair » ajoute cet homme inconcevable , „ que » quand tous ces signes se trouvent » réunis , c'en est assez pour persuader les hommes , les sages , les » bons & le peuple , tous , excepté » les fous incapables de raison , & » les méchans qui ne veulent être » convaincus de rien (*b*).

Jusques-là vous croiriez presque voir établir le Dogme Catholique ; venons à l'application.

» Je me déclare Chrétien , poursuit M. Rousseau ; mes persécuteurs disent que je ne le suis pas. Ils » prouvent que je ne suis pas Chrétien , parce que je rejette la révélé-

(*a*) Ibidem , Pag. 77 , 78 , & 79.

(*b*) Ibidem , Pag. 80.

» lation ; & ils prouvent que je re-
 » jette la révélation , parce que je
 » ne crois pas aux Miracles (*a*) ».

He ! vraiment oui , la preuve est
 complète ; & tout le raisonnement
 de M. Rousseau pour détruire cette
 conséquence , n'est qu'une petite
 ruse Sillogistique.

» Pour que cette conséquence fût
 « juste , dit M. Rousseau , il fau-
 » droit de deux choses l'une : ou
 » que les Miracles fussent l'unique
 » preuve de la révélation , ou que
 » je rejettasse également les autres
 » preuves qui l'attestent. Or, il n'est
 » pas vrai que les Miracles soient
 » l'unique preuve de la révélation ,
 » & il n'est pas vrai que je rejette les
 » autres preuves ; puisqu'au contraire
 » on les trouve établies , dans l'ou-
 » vrage même où l'on m'accuse de
 » détruire la révélation (*b*).

(*a*) Ibidem , Pag. 81.

(*b*) Ibidem.

Sentez - vous bien , MONSIEUR , toute l'adresse de ce dilème ; & les personnes qui rendent à la sagacité de M. Rousseau la justice qui lui est dûe , peuvent-elles le croire de bonne foi dans cette première assertion !

Pour que cette conséquence soit juste , lui dirai - je à mon tour , il n'est pas nécessaire que les Miracles soient l'unique preuve de la révélation ; il n'est pas nécessaire , non plus , que vous rejettiez également toutes les preuves qui l'attestent ; il suffit d'établir , que si les Miracles ne sont pas l'unique preuve de la révélation , les autres preuves , du moins , sont insuffisantes , tandis qu'elles sont isolées des Miracles. Or , il est certain que les deux autres caractères ne suffisent pas pour établir la certitude de la révélation. La nature de la Doctrine elle-même , prise dans le sens que lui donne M. Rousseau , c'est-à-dire , la beauté ,

l'utilité & la Saintété de la Morale ; n'en est pas toujours , quoiqu'il en dise , le caractère le plus sûr & le plus infallible. Dans les ténèbres du Paganisme nous trouverons des principes de Morale , que l'Evangile ne défavoueroit pas. Cependant les Philosophes qui nous les ont transmis , plus sinceres que M. Rousseau , quoique privés des lumieres de la révélation , convenoient que cette Morale étoit insuffisante , pour rendre les hommes tels qu'ils devoient être , par ce qu'elle n'étoit pas revêtue des caracteres de la Divinité ,. A moins , „ disoit Platon , qu'il ne plaise à la „ Divinité de nous envoyer quel- „ qu'un pour nous instruire de sa part , „ n'espérez pas de réussir jamais , „ dans le dessein de reformer les „ mœurs des hommes (2).

Or , sans les Miracles , comment justifier la Mission d'un envoyé de Dieu ? Considérés en eux-mêmes ,

les Miracles ne font-ils pas des signes certains de vérité? N'est-ce pas de tous les moyens extérieurs le moyen le plus efficace pour convaincre les hommes que Dieu parle, & pour les rendre attentifs & dociles à sa parole qui est la vérité? (3).

Tant que Dieu suit les loix générales, & ce qu'on appelle le cours ordinaire de la nature, la voix des merveilles qu'il opère, n'est pas assez forte pour reveiller l'homme de son assoupissement. Dieu parle, sans doute; mais comme il demeure caché, sous le voile des causes secondes, l'homme ne distingue pas au travers de ce voile, ni celui qui parle, ni la divinité de la parole. Il est donc nécessaire que de temps en temps, il sorte de son secret & qu'il se montre par quelque coup extraordinaire, qui force l'homme de lever la tête, de le voir & de l'entendre.

Aussi les Miracles, dont Dieu

seul peut-être l'auteur , furent-ils toujours regardés comme une démonstration qu'on nous parle de sa part. En voulez-vous des preuves , dirai-je encore à M. Rousseau , en voulez-vous des preuves que vous feignez de respecter ? ouvrez les livres Saints.

Dieu commande à Moyse d'aller trouver les Israélites , & de leur dire qu'il vient à eux de sa part. Mais , dit Moyse , *ils ne me croiront pas sur ma parole* , & je n'ai point de quoi leur prouver ma Mission. (a) La difficulté ne vous paroît-elle pas solide ? Que fera Dieu pour la lever ? Dira-t'il à Moyse : allez toujours ; » l'utilité , la beauté , la sincérité , la vérité , la profondeur des instructions de ma suprême sagesse ; » & les préceptes de ma suprême bonté formeront un caractère in-

(a) Exode , chap. 4^e. v. 1. *Moyse ait ; non credent mihi neque audient vocem meam.*

» faillible de la vérité de votre Mis-
 » sion. Ce caractère portera lui-
 » même une preuve qui doit vous
 » dispenser de toute autre » (a) ?
 Non ; ce n'est pas ainsi que Dieu
 parle à son envoyé. Lui dira-t'il
 donc obéissez à mes ordres , ne
 craignez pas qu'ils vous disent : *le*
Seigneur ne vous à point apparu.
 » Votre Sainteté, votre véracité ,
 » votre justice, vos mœurs pures &
 » sans tache, vos vertus inaccessi-
 » bles aux passions humaines, les
 » qualités de votre entendement ,
 » votre raison, votre esprit, votre
 » savoir, votre prudence , feront
 » autant d'indices respectables, dont
 » la réunion, si rien ne s'y dément,
 » formera une preuve complete en
 » votre faveur, & saura crier aux
 » Israélites que vous êtes plus qu'un
 » homme ! » Non ; ce langage n'est

(a) Lettres écrites de la Montagne pag.
 77. & 78. de la premiere partie.

point encore celui de la Divinité. Tous ces grands mots, loin de justifier la résistance de Moyse, l'auroient condamnée; mais l'excuse de ce Législateur étoit légitime, sa difficulté l'étoit aussi; encore une fois, que fera Dieu pour la lever?

Ce qu'il fait, MONSIEUR? Il lui met en main sa puissance, en lui communiquant le don des Miracles, dont il lui fait faire sur le champ une double expérience, puis il ajoute : *ceci est afin qu'ils croient que le Seigneur Dieu vous a apparu.... s'ils ne vous croient, & s'ils n'écoutent pas la voix du premier Miracle, ils écouteront celle du second.* (a).

Depuis ce moment, combien d'autres témoignages de sa Mission

(a) Exode, chap 4. vers. 5 & 8. « ut » credant, inquit, quod apparuerit tibi Dominus » Deus... si non crediderint, inquit, tibi, neque » audierint sermonem signi prioris, credent verbo » signi sequentis, &c. ».

Moyse ne donne-t-il pas aux Enfans d'Israël ? Sans rapporter ici la multitude des Merveilles qui la manifestoient si clairement , qu'il me fuffise , MONSIEUR , de vous rappeler ce qui met le comble à toutes ces preuves.

Il s'élève un jour une grande sédition contre Moyse & Aaron. Coré , Dathan & Abiron , à la tête de deux cens cinquante hommes des principaux du Peuple , sont les Chefs & les Auteurs de la révolte. Déjà ils y entraînent le Peuple : Coré prétend à la sacrificature , Dathan & Abiron disputent à Moyse ses droits & son autorité. Moyse se prosterne contre terre , & après avoir entendu les volontés du Seigneur , il se leve avec confiance , & parle en ces termes à toute l'assemblée : *retirez - vous , je vous en conjure , d'auprès des tentes de ces méchans hommes , & ne touchez à rien qui leur appartienne , de peur que vous ne soyez consumés en par-*

ticipant à leurs péchés. Voici à quoi vous connoîtrez que c'est le Seigneur qui m'a envoyé pour faire toutes ces choses que vous voyez, & que je ne les ai point faites de moi-même. Si ces gens-ci meurent comme tous les hommes, ou qu'ils soient châtiés comme le sont tous les autres, ce n'est point le Seigneur qui m'a envoyé. Mais si le Seigneur fait une chose toute nouvelle, si la terre s'entr'ouvre pour les engloutir avec tout ce qui est à eux, & qu'ils descendent tous vivans dans l'Enfer, vous saurez que ces hommes ont blasphémé contre le Seigneur. A peine Moïse a parlé que la terre se fend sous leurs pieds, & les engloutit, eux & leurs familles, les deux cens cinquante hommes qui s'étoient attachés à Coré, & tout ce qu'ils possédoient.

Quel exemple terrible de la juste indignation de Dieu contre les emportemens de ces mutins ! Ce signe de Moïse peut-il paroître équivoque ? Ne

l'annonce-t'il pas en preuve de sa Mission Divine ? Chercha-t'il jamais à l'autoriser autrement que par des Prodiges (a) ?

Il feroit en effet contre le bon sens ; d'écouter indifféremment tous ceux qui se diroient envoyés de Dieu. Les faux Prophetes & les imposteurs de tous les temps l'ont dit ; plusieurs hérétiques , & sur-tout ceux des derniers siècles, les Auteurs de la réformation s'en sont vantés ; il faut donc

(a) *Et ait Dominus ad Moysen : præcipe universo populo , ut separetur à Tabernaculis Core & Dathan & Abiron , &c.... Et ait Moyses : in hoc scietis , quod Dominus miserit me , ut facerem universa quæ cernitis , & non ex proprio ea corde protulerim ; si consuetâ hominum morte interierint , & visitaverit eos plaga , quâ & cæteri visitari solent , non misit me Dominus : si autem novam rem fecerit Dominus , ut aperiens terra os suum deglutiat eos & omnia quæ ad illos pertinent , descenderintque viventes in infernum , scietis quod blasphemaverint Dominum. Confestim igitur ut cessavit loqui , dirupta est terra sub pedibus eorum , & aperiens os suum devoravit illos cum Tabernaculis suis & universa substantia eorum. Descenderuntque vivi in infernum aperti Humo , & perierunt de medio multitudinis.) Nombres ch. 16. vers. 23 - 33.*

que celui qui se donne pour tel , justifie , par des preuves certaines , la vérité de sa Mission , & comme le dit fort agréablement M. Rousseau ,
 » qu'il commence par nous mon-
 » trer ses Lettres de créance » (*a*) ,
 autrement il mérite d'être rejeté comme un imposteur.

Combien de faits rapportés dans la Bible , qui viennent à l'appui de cette vérité ! Jéroboam est à peine possesseur du Trône , qu'il oublie celui dont la main l'y a élevé , & qui lui a promis d'y établir sa Maison , s'il lui demeurait fidele. Par une politique mal entendue , l'ingratitude & l'impiété de ce Prince , vont jusqu'à prétendre changer la Religion de son Peuple ; & il y reussit.

(*a*) A la fin de la 69^e. page des Lettres écrites de la Montagne. Cette réflexion est aussi de Saint - Thomas d'Aquin. Voyez sa Somme , 3^e. partie , question 43^e. article 1^{er}. Dans la preuve de sa conclusion , page 101 du tome 3^e. de l'Edition de Nicolai , Paris 1663.

Il fait faire d'eux Veaux d'or , devient idolâtre , & entraîne par son exemple & par ses ordres , tout son Royaume dans l'apostasie. Il monte lui-même à l'Autel pour offrir de l'encens ; mais dans le moment qu'il le fait brûler , il arrive du Pays de Juda un homme de Dieu qui s'écrie : *Autel , Autel , voici ce que dit le Seigneur ; il naîtra un Fils dans la Maison de David qui s'appellera Josias ; & il immolera , sur toi , les Prêtres des hauts lieux , qui t'encensent maintenant , & qui brûlera sur toi des os de corps humain (a).*

Quelle foi pouvoient ajouter à cette prophétie d'un homme inconnu , ceux qui assistoient à cette cérémonie ? Rien ne paroît plus arbi-

(a) Rois , Livre 3 , chap. 13 , v. 22.
Altare , Altare , hæc dicit Dominus , ecce filius nascetur Domini David , Josias nomine , & immolabit super te Sacerdotes excelsorum , qui nunc in te Thura succendunt , & ossa hominum super te incendet.

traire que le choix du nom que les parens peuvent donner à un enfant ; cependant le Prophete parle avec autant de clarté que de précision de ce Fils de David qu'il nomme Josias , trois cens cinquante ans avant sa naissance. Se flatte-t'il d'en être cru sur sa parole ? Non , voici ce qu'il ajoute : *& pour preuve que c'est le Seigneur qui a parlé par ma bouche , l'Autel va s'entr'ouvrir dans le moment : & la cendre qui est dessus se répandra par terre , ce qui arriva sur le champ , comme il l'avoit prédit (a).*

C'est par la même voie des Miracles que Jesus-Christ prétend se faire reconnoître des Juifs & des Gentils , pour le véritable Messie. *Les œuvres que je fais au Nom de mon Pere , leur disoit-il , rendent témoi-*

(a) Ibidem vers. 3. *Hoc erit signum quod locutus est Dominus : ecce altare scindetur , & effundetur cinis qui in eo est.*

gnage de moi (a).... Si je ne fais pas les œuvres de mon Pere, ne me croyez point, Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire, croyez à mes œuvres, afin que vous connoissiez, & que vous croyiez que le pere est en moi & moi dans le Pere.

Les œuvres que mon pere m'a donné pouvoir de faire, dit encore Jesus-Christ (b), ces œuvres-là mêmes que je fais, rendent ce témoignage de moi, que c'est le Pere qui m'a envoyé.

Mais voici un événement, rapporté presque dans les mêmes ter-

(a) Jean, chap. 10. vers. 25, 37 & 38... *Opera quæ ego facio in Nomine Patris mei, hæc testimonium peribent de me... si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi. Si autem facio, & si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis, & credatis, quia Pater in me est & ego in Patre.*

(b) Jean, chap. 5. vers. 36... *Opera enim quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea, ipsa opera, quæ ego facio, testimonium perhibent de me, quia Pater misit me.*

mes , par trois différens Evangélistes , qui donne seul un démenti formel à l'affertion téméraire de M. R.

Jesus paroît à Capharnaüm , entouré de Scribes & de Pharisiens , qui ne le quittoient plus dans l'orgueilleux espoir de le convaincre d'imposture. On n'est pas plutôt informé de la Maison qu'il a choisie pour instruire le Peuple , qu'une multitude de malades & de l'épreux , courent en foule vers lui , & assiégent si exactement les portes de cette Maison , qu'il n'étoit plus possible d'en approcher.

Cependant quatre hommes qui portoient un paralitique , étendu sur son grabat , font d'inutiles efforts pour percer la foule ; ils ne peuvent parvenir jusqu'à Jesus de qui ils esperoient la guérison de ce pauvre infirme. D'esespérant de se faire jour , ils s'avisent enfin de porter le malade sur le toit qu'ils découvrent ; & après y avoir ménagé une ou-

verture suffisante , ils descendent ce paralitique jusqu'aux pieds du Sauveur , & au milieu de l'assemblée.

Touché de la foi du malade , Jesus le console d'abord , & lui déclare que ses péchés lui sont pardonnés. Mais à ces mots , le zèle intéressé des Docteurs de la Loi se soulève. Cet homme - ci vient de proférer un blasphême , se disent-ils les uns aux autres ; il s'arroe un pouvoir qui ne convient qu'à Dieu seul.

Jesus - Christ savoit tout ce qui se passoit au fond de leurs cœurs , & vouloit confondre publiquement leur incrédulité , en autorisant sa Mission par un prodige dont-ils seroient eux-mêmes , & les témoins & les juges.

Quelles pensées vous occupent , leur dit-il ? Quels soupçons formez-vous contre moi ? Vous êtes surpris de ce que j'ai dit à cet homme que ses péchés lui sont pardonnés ? Mais avez-vous donc oublié ce que je vous

ai déjà répété plusieurs fois ? Le Pere Celeste ne m'a-t'il pas envoyé pour opérer ses œuvres au milieu de vous ? Apprenez donc qu'il n'est pas plus difficile au Fils de l'Homme de remettre les péchés, que de dire à ce paralytique levez-vous & marchez. Et afin que vous ne doutiez plus que je suis ce Fils de l'Homme qui a le pouvoir de remettre les péchés, écoutez ce que je vais dire, & voyez quelle sera l'efficacité de mes paroles.

Levez-vous, dit alors Jesus au paralytique, *levez-vous, c'est moi qui vous l'ordonne, emportez votre lit, & retournez chez vous (a).*

(a) Mathieu, chap. 9, depuis le vers. 1, jusqu'au verset 8.

St. Marc, chap. 5.

St. Luc, chap. 8.

Ut autem sciatis quia Filius hominis habet potestatem in terra dimittendi peccata, ait paralitico: tibi dico: surge, tolle grabatum tuum & vade in domum tuam. Apud Marcum, cap. 2, vers. 10 & 11.

M. Rousseau fait trop bien l'histoire de l'Evangile pour avoir besoin qu'on lui rappelle avec quelle facilité cet homme se reléva , chargea son grabat sur les épaules & se retira chez lui en publiant par-tout les miséricordes de Dieu , opérées par Jesus-Christ ; mais qu'il nous permette de lui demander ce qu'il appelle Miracles ou signes en preuve d'une Mission divine , si le prodige que je viens de rapporter ne lui paroïssoit point opéré dans cet objet ?

Dans une occasion aussi éclatante, les Disciples du Saint Précurseur ne demandèrent-ils pas à Jesus-Christ de la part de leur Maître , s'il étoit celui qui devoit venir, ou si l'on devoit en attendre un autre ? Que fait Jesus pour mieux satisfaire à cette question ? Le voici : il commence par *délivrer plusieurs personnes des maladies & des playes , dont-elles étoient affligées ; & des malins esprits qui les possédoient ; & il ren-*

dit la vue à plusieurs aveugles. Jesus répond ensuite à ses envoyés : allez dire à Jean ce que vous venez de voir & d'entendre : que les Aveugles voient , que les boiteux marchent , que les lepreux sont guéris , que les sourds entendent , que les morts ressuscitent , que l'Evangile est annoncé aux pauvres (a).

Observez , Monsieur , que c'est Jesus-Christ lui-même qui rend ce témoignage de sa Mission divine. Il ne donne pour première & principale preuve de cette Mission , que les œuvres miraculeuses qu'il opère ; & ces preuves sont d'autant plus

(a) St. Mathieu chap. 11 , vers. 3 - 5.
St. Luc , chap. 7 , vers. 20 , 21 & 22.

Tu es qui venturus es , an alium expectamus ? (in ipsa autem hora multos curavit à languoribus , & plagis , & spiritibus malis , & cæcis multis donavit visum ,) & respondens dixit illis : euntes annuntiate Joanni quæ audistis & vidistis , quia cæci vident Claudii ambulant , leprosi mundantur , surdi audiunt , mortui resurgunt , pauperes Evangelisantur. Apud Lucam , cap. 7 , vers. 20 & sequentibus.

convaincantes, que le divin Maître les regarde comme nécessaires, comme essentiellement indispensables, puisqu'il dit parlant des Juifs : *Si je n'avois point fait parmi eux des œuvres que nul autre n'a faites, ils ne seroient pas coupables* (a). Le Sénateur des Juifs, dont Saint-Jean rapporte le colloque avec Jésus, raisonnoit donc très-juste, MONSIEUR, lorsqu'il disoit au Sauveur : *Maître, nous savons que vous êtes un Docteur envoyé de Dieu, car personne autre ne peut faire les Miracles que vous faites, si Dieu n'est avec lui* (b).

C'est également par les Miracles que les Apôtres & les hommes Apôtoliques, ont confirmé l'Evangile,

(a) St. Jean chap. 15 vers. 24. . . . *Si opera non fecissem in eis, quæ nemo alius fecit, peccatum non haberent.*

(b) St. Jean chap. 3e. vers. 2. . . . *Rabbi scimus, quia à Deo venisti magister : nemo enim, potest hæc signa facere, quæ tu facis, nisi fuerit Deus cum eo.*

qu'ils prêchoient aux Nations (*a*). Ils ont reçu le don des Miracles, pour persuader aux hommes les vérités qu'ils devoient leur annoncer ; & c'est par ces merveilles sans nombre , que Dieu opéroit par eux & par leurs Disciples , qu'ils ont confondu l'ingratitude & l'aveugle impiété des Juifs, qu'ils ont déconcerté la sagesse des Philosophes, fait triompher la folie de la croix, & converti l'Univers. Ils n'empruntoient pour se faire écouter, ni le charme de l'expression, ni le secours de l'éloquence humaine, ni celui des sciences prophanes ; ils faisoient voir tout simplement, à ceux à qui ils parloient, des effets de la vertu divine.

(*a*) *Actes des Apôtres*. Chap. 5, depuis le verset 15 - 17.

Chap. 9, depuis le verset 3 - 42.

Chap. 14, verset 3, & depuis le 7 - 11.

Chap. 19 verset 11 & 12.

Chap. 20, depuis le vers. 9 - 12.

Chap. 28, verset 8 & 9.

Je n'ai point employé en vous parlant & en vous prêchant , dit Saint - Paul aux Corinthiens (a) , les discours persuasifs de la Sagesse humaine , mais les effets sensibles de l'esprit & de la Puissance de Dieu ; afin que votre Foi ne soit pas établie sur la Sagesse des hommes , mais sur la Puissance de Dieu.

Voilà des preuves , ce me semble , qui sont précises , sans réplique. Elle ne disent pas uniquement , que les envoyés de Dieu ont fait des Miracles ; elles disent encore , que ces Miracles ont été faits en preuve de la vérité de leur Mission. Elles sont prises du même livre d'où M. Rousseau prétend tirer les siennes ; elles ne sauroient , par conséquent , lui être suspectes.

(a) 1^{re}. aux Corinthiens , chap. 2 , vers. 4 , & 5. *Sermo meus & prædicatio mea non , in persuasionibus humanæ sapientiæ verbis , sed in ostensione spiritus & virtutis. Ut fides vestra non sit in sapientiâ hominum , sed in virtute Dei.*

C'est donc par les Miracles que Moïse & les Prophètes, Jésus-Christ & ses Apôtres ont prouvé qu'ils étoient réellement des envoyés de Dieu, qu'ils parloient de sa part & qu'ils devoient être écoutés ? C'est donc sur les Miracles que sont fondées la Religion Judaïque & la Chrétienne ? C'est conséquemment sur les Miracles qu'est fondée la révélation. Ne pas croire aux Miracles, c'est donc aussi refuser de croire à la révélation ? « Non, répondra » peut-être M. Rousseau, tout ce » qu'on pourroit conclure des au- » torités que l'on vient de citer, » c'est que les preuves que j'admets » ne paroissent pas suffisantes pour » tous, si on les sépare des Miracles. » He ! que m'importe, ajoutez- » ra-t'il, que ces preuves paroissent » insuffisantes à d'autres, ou qu'el- » les ne le paroissent pas, pourvu » qu'elles puissent me convaincre ? » Ne feroit-il pas ridicule de sou-

„ tenir qu'un homme ne croit pas
 „ ce qu'il dit croire, parce qu'il ne
 „ le croit pas précisément, par les
 „ mêmes raisons que nous disons
 „ avoir de le croire aussi ?
 Mais répliquerons-nous, l'on vous
 a prouvé qu'il s'est fait des miracles :
 que Moïse & les Prophetes, Jesus-
 Christ, ses Apôtres & ses Disciples
 en ont produit en preuve de la ré-
 vèlation... „ Cela se peut, reprend
 „ M. Rousseau, je ne les rejette ni
 „ ne les admets. Vous auriez beau
 „ me prouver qu'il s'est fait des Mi-
 „ racles, qu'il étoit même nécessaire
 „ que l'envoyé de Dieu en fît pour
 „ constater sa Mission & l'autoriser
 „ dans le monde ; tout cela peut
 „ être de convenance, parce que
 „ la façon de penser des hommes est
 „ si diverse, que ce qui affecte un cer-
 „ veau, n'affecte pas l'autre : les carac-
 „ tères & les esprits sont si difficiles
 „ qu'il faut user de tout moyen pour
 „ les réduire. Mon argument reste

„ donc dans toute sa force contre
 „ l'odieuse imputation dont on me
 „ charge : *je ne crois pas aux Mi-*
 „ *racles , donc je ne crois pas à la*
 „ *révélation*. Cette conséquence est
 „ fausse. Encore une fois , pour
 „ qu'elle fût juste, il faudroit de deux
 „ choses l'une , ou que les Mira-
 „ cles fussent l'unique preuve de la
 „ révélation , ou que je rejettasse
 „ également les autres preuves ,
 „ qui l'attestent. Or , il n'est pas
 „ vrai que les Miracles soient l'uni-
 „ que preuve de la révélation , &
 „ il n'est pas vrai que je rejette les
 „ autres preuves , puisqu'au con-
 „ traire on les trouve établies dans
 „ l'ouvrage même où l'on m'accu-
 „ se de détruire la révélation ,.....

Monsieur Rousseau auroit-il
 quelque sophisme plus séduisant
 pour la défense de ses paradoxes ?
 Je ne lui en connois pas de plus
 subtil. J'emprunte ses propres rai-
 sonnemens & la force de ses expres-

sions, je ne saurois être accusé d'avoir affoibli ses difficultés ; peut-être ai-je fait le contraire, qu'on en juge par ses lettres.

Mais pourquoi s'obstine-t-il à toujours regarder les Miracles comme s'ils pouvoient être entièrement séparés de la révélation ? Ignore-t'il donc qu'ils entrent dans le plan de la révélation, qu'ils en font partie, qu'ils sont nécessaires, non d'une nécessité de convenance uniquement, „ pour se „ prêter aux foiblesses du vulgaire, & lui donner des preuves qui „ fassent pour lui „ (a), mais comme une suite des desseins de Dieu pour soumettre tout esprit aux vérités de dogme & de morale qu'il lui plaît de nous manifester ; auxquelles il nous ordonne de nous soumettre, & qu'après les témoignages évidens qu'il nous donne de ses volontés, nous ne pouvons plus rejeter sans renoncer.

(a) Lettres écrites de la Montagne, p. 80.

aux lumieres de la raison? S'il l'ignore, en effet, & qu'on réussisse à l'en convaincre, soit par la force du raisonnement, soit par la seule autorité qu'il dit respecter encore, ne fera-t'il pas forcé de convenir que ne pas admettre alors les Miracles, c'est les rejeter formellement, & qu'en les rejetant ainsi, c'est rejeter nécessairement la révélation dont ils sont l'unique appui?

Cette conséquence ne sauroit être contredite; elle est démontrée & par la règle des rapports, & par le témoignage de l'Esprit-Saint. La révélation forme un ensemble dont toutes les parties sont si essentiellement unies entr'elles, que ce seroit la détruire que de les séparer. Il n'est pas possible d'imaginer qu'il soit permis de prendre de la révélation ce qui pourroit plaire, d'en rejeter ce qui ne plairoit point, & de prétendre encore passer pour y croire. *Quiconque viole la Loi en un seul*

point, est coupable comme l'ayant violée toute entière (a).

Il ne s'agit donc plus que de savoir si le principe que j'établis est incontestable ; c'est-à-dire , s'il est vrai que les Miracles soient tellement liés à la révélation , qu'ils en fassent eux-mêmes partie. Or , rien de plus aisé que d'établir l'une & l'autre de ces deux propositions.

Dans la doctrine relevée , il y a des vérités purement morales & analogues aux lumières de la raison ; il y en a de dogmatiques , que l'esprit humain ne peut comprendre , qui paroissent même incompatibles avec les notions naturelles ; il y a enfin des faits & des mystères qu'elle nous propose & nous oblige de croire. :

On ne peut se refuser à l'évidence des premières , qui d'ailleurs , ont des attraitssuffisans pour s'attacher toute ame bien née. Mais pour croire celles d'un ordre supérieur

(a) Saint-Jacques dans son Epître Catholique , chap. 2 , vers. 10. .

à toutes nos idées , pour croire ce qu'il y a dans la doctrine d'Ulérieur à l'évidence & à la vérité connue , il est indispensable que la vérité suprême se fasse entendre d'une manière sensible , claire , éclatante , sans ombre & sans soupçon de prestige. Ces vérités obscures doivent être revêtues de l'appareil & du sceau authentique de la Divinité. Autrement , il nous seroit libre de les rejeter , & nous serions sans cesse exposés , ou à devenir le jouet de l'erreur & du mensonge , ou à contredire les volontés suprêmes du Seigneur. Or , les Miracles sont comme la signification des Ordres de Dieu , qui nous obligent à croire ce qu'il nous propose avec tout le poids & tout l'éclat de son autorité. C'est par les Miracles , je veux dire , par la suspension des loix , ou de quelque une des loix communes & connues qui gouvernent l'Univers , que l'action de Dieu se fait sentir de la manière la plus frappante.

Il y a plus , c'est que dans la constitution du Monde tel qu'il est , non-seulement il n'est pas de voie plus digne de Dieu pour parler aux hommes , mais encore , il n'est pas possible que Dieu leur annonce ses volontés , & les convainque sur-tout , de celles qui surpassent les lumières de la raison , autrement que par la voie des Miracles. Toujours Dieu , toujours infini , jamais il ne le paroît plus aux foibles mortels , que lorsqu'il agit en maître de la nature. Il est trop grand , & nous sommes trop petits pour pouvoir nous élever jusqu'à lui par nous mêmes. La nature est comme un milieu entre lui & nous ; milieu qui nous sépare de sa vision intuitive , de toute la distance qu'il y a du Ciel à la Terre ; mais milieu , qui , malgré cela , nous rapproche de lui en établissant un commerce de lumières , de rapports & de dépendence , entre le Créateur & la créature. Or,

ces rapports qui se font si bien sentir , lorsqu'il annonce son existence par le spectacle & les merveilles de la nature , ne se caractérisent-ils pas de plus en plus , quand par le canal de la même nature , & par l'interruption ou la suspension de ses loix connues , il excite notre attention pour nous faire entendre ses volontés particulières , pour nous convaincre des vérités obscures qu'il nous oblige de croire , & pour nous apprendre le culte naturel , & tout divin dont-il veut être honoré par les hommes ?

„ Non , on auroit beau se roidir
 „ contre soi - même , dit un illustre Auteur de ces derniers temps ,
 „ on ne peut s'empêcher de recon-
 „ noître dans l'ébranlement de la
 „ nature , la voix de son Auteur ;
 „ voix intelligible à tous ceux qui
 „ ne sont pas absolument destitués de
 „ raison , & qui parle en meme-tems
 „ aux yeux , à l'esprit & au cœur ;

„ voix éclatante qui se fait enten-
 „ dre jusqu'au fond des abîmes de
 „ la mer, de la terre & des enfers;
 „ voix puissante & efficace, qui
 „ porte la conviction dans les es-
 „ prits les plus grossiers, comme
 „ dans les esprits les plus cultivés;
 „ voix terrible, non pas précisé-
 „ ment parce qu'elle ébranle la na-
 „ ture, mais par le respect qu'elle
 „ imprime pour celui qui en est l'au-
 „ teur; par le saisissement, par le trem-
 „ blement dans lequel elle jette, à la
 „ vue du Maître obsolu de la nature;
 „ voix d'anathême pour les Pharaons
 „ qui s'endurcissent, mais voix de gra-
 „ ce & de salut pour les Constantins
 „ qui l'écoutent & qui la suivent „.

Les Miracles sont donc l'unique
 voie, digne de Dieu, pour se ma-
 nifester aux hommes, la seule qui
 puisse nous convaincre de sa présen-
 ce, & nous déterminer à croire ce
 qui surpasse les bornes de notre foi-
 ble raison? Ils sont donc essentielle-

ment iés à la révélation ? Ce n'est pas tout : eux-mêmes font encore partie de la révélation.

Je le démontre.

De tous les caractères prophétisés, auxquels l'Ecriture nous avertit formellement qu'on doit reconnoître le véritable Messie, il n'en est aucun qui n'appartienne essentiellement à la révélation, & qui ne fasse même partie de la révélation. Or, les Miracles sont un des caractères prophétisés, auquel l'Ecriture nous dit formellement qu'on doit reconnoître le véritable Messie : donc les Miracles appartiennent essentiellement à la révélation, & font même partie de la révélation.

Que peut-on objecter contre ce raisonnement ? La première proposition en est incontestable aux yeux de la foi (*a*) ; elle l'est même à ceux

(*a*) Jesus-Christ répète en mille endroits qu'il faut que tout ce qui a été écrit de lui, s'accomplisse nécessairement. Voyez dans Saint-Mathieu, chap. 21, vers. 13, chap. 26, vers. 24 & 31.

de la raison. Chacun de ces caractères fait tellement partie de la révélation , que s'ils ne s'étoient pas trouvés tous réunis dans la personne de celui qui s'est donné pour l'envoyé de Dieu , pour le Messie promis depuis l'origine du monde , & annoncé pendant plus de quatre mille ans par une longue suite d'hommes inspirés , non-seulement les Juifs n'auroient pas été coupables de le méconnoître , de ne pas le croire ce qu'il se disoit être , mais leur propre croyance les auroit forcés même , à ne le regarder que comme un imposteur , ou comme un insensé.

S'il est donc possible de prouver à M. Rousseau , que les Miracles sont

- Dans St. marc , chap. 1 vers. 2 , chap. 9 , vers. 11 , chap. 14 , vers. 21 & 27 , & chap. 22 , vers. 37.

- Dans St. Luc , chap. 4 , depuis le vers. 17-21 , chap. 18 , vers. 31. Ces derniers passages devroient nous dispenser d'en citer d'autres.

- Dans St. Jean , chap. 5 , vers. 46 . & chap. 12 , vers. 16.

un de ces caractères prophétisés , auquel l'écriture nous avertit formellement qu'on doit reconnoître le véritable Messie , on lui aura démontré que les Miracles font essentiellement partie de la révélation.

Or , les Miracles sont précisément un de ces caractères prophétisés dans les écritures. La puissance d'opérer des prodiges , ce don infé-
fable y est promis au Messie de la maniere la plus expresse.

Je pourrois citer ici le plus grand nombre des Prophètes , l'Ecclésiastique , & quelques autres livres Saints qui renferment des témoignages certains de la vérité que je défends. Je n'emprunterai cependant , que les expressions du seul Prophete Isaïe , parce qu'on affecte dans quelques ouvrages antichrétiens d'en abuser avec la plus infigne mauvaise foi.

Dans trois ou quatre endroits de ses prophéties , Isaïe marque la guérison des aveugles , des boiteux ,

des sourds & des muets , comme un des caractères auquel on devoit infailliblement reconnoître le véritable Messie. *Alors, s'écrie le Prophete, les yeux des aveugles verront le jour, & les oreilles des sourds seront ouvertes. Le boiteux bondira comme le cerf, & la langue des muets sera déliée (a).*

Que M. Rousseau n'imagine pas qu'il n'est ici question que de l'aveuglement spirituel , de l'endurcissement du cœur , de la corruption des Juifs , & de la captivité de tout le genre humain , que le Sauveur est venu délivrer , instruire & guérir par sa prédication ; Jesus - Christ lui-même , interprête littéralement ce passage , lorsqu'il nous avertit dans son Evangile que la guérison réelle & corporelle des sourds , des muets & des aveugles , étoit la preuve la plus complète & la moins suspecte

(a) Isaïe, chap. 35, vers. 5 & 6.

de sa venue. Il n'en donne point d'autre , comme on l'a déjà vu , quand les Disciples de Jean viennent lui demander s'il est le Messie qu'attendent les nations.

Le même Isaïe nous fournit encore une réponse victorieuse contre l'objection que nous prévoyons ici de la part de M. Rousseau. S'il veut parler de l'incrédulité des Juifs & de l'aveuglement des gentils , que le Messie devoit éclairer en dissipant les ténèbres de l'ignorance & des passions , il s'explique en termes si clairs qu'il n'est pas possible de prendre le change , ni même d'équivoquer. *En ce temp-là , nous dit-il ; les sourds entendront les paroles de ce livre , & les yeux des aveugles fortant de leur nuit , passeront des ténèbres à la lumière ... & les pauvres trouveront dans le Saint d'Israël un ravissement de joie (a)....*

(a) Isaïe, chap. 29, vers. 18 & 19.

Ailleurs , il nous dit : *Israël ne se réunira point (a)*. C'est peu , ajoute-t-il , en faisant parler le Seigneur au Messie qu'il devoit envoyer , *c'est peu que vous me serviez pour réparer les tribus de Jacob , & pour convertir les restes d'Israël ; je vous ai établi pour être la lumière des Nations & le Salut que j'envoie , jusqu'aux extrémités de la terre (b) ... je vous ai établi le libérateur d'Israël*, dit encore le Prophete , *pour être le réconciliateur du peuple & la lumière des Nations ; pour ouvrir les yeux aux aveugles , pour tirer des fers ceux qui étoient enchaînés , & pour faire sortir de prison ceux qui étoient assis dans les ténèbres (c)*.

M. Rousseau déteste les commentaires ; he bien , ne considérons que la Lettre. Isaïe pouvoit-il mar-

(a) Ibid , chap. 49 , vers. 5.

(b) Ibidem , vers. 6. Voyez le commentaire de D. aug. calmet sur cet endroit , pag. 523 de l'édition in 4^o Paris , 1714.

(c) Ibidem , chap. 42 , vers. 6 & 7.

quer d'une manière plus expresse la réprobation des Juifs incrédules, & la vocation des gentils ? Pouvoit-il nous instruire plus clairement de la puissance du Rédempteur d'Israël ? Pouvoit-il enfin, mieux distinguer les effets de sa puissance sur les infirmités extérieures & corporelles, d'avec les effets qu'il devoit opérer aussi, sur les vices de l'esprit & du cœur des Nations ? Le premier passage indique une guérison réelle & corporelle des aveugles, des boiteux, des sourds & des muets : Il marque donc la puissance de faire ces guérisons miraculeuses pour un des caractères auquel on doit infailliblement reconnoître le véritable Messie; & cette conséquence en entraîne deux autres, c'est que les Miracles font essentiellement partie de la révélation : c'est que, ne pas croire aux Miracles, c'est confesser ne pas croire à la révélation.

Pour que cette conséquence soit

juste ; dirai-je encore à M. Rouffeau , il n'est pas nécessaire que les Miracles soient l'unique preuve de la révélation ; non , M. mais il suffit qu'ils en soient la preuve la plus palpable , la plus indispensable ; il suffit que cette preuve soit essentiellement liée à la révélation ; il suffit que sans cet appui , la révélation ne puisse répondre aux desseins que Dieu se propose en se manifestant aux hommes. Il n'est pas nécessaire non plus que vous réjettiez également toutes les autres preuves qui attestent la révélation ; encore une fois , non. Mais , il suffit que vous rejettiez la preuve fondamentale sur laquelle porte , comme sur sa base , la vérité de la révélation : il suffit que vous brisiez le sceau qui l'atteste aux mortels , & qu'en le brisant vous abandonniez la révélation aux caprices des hommes , qui l'admettront ou la rejetteront au gré de leurs penchans. Or, c'est ce que vous faites, M.

Rousseau, par l'idée que vous vous êtes formée & que vous nous donnez de ces preuves extérieures de la révélation. En vous réservant de ne pas admettre les Miracles pour croire à la révélation, vous éludez les desseins du Seigneur, vous prenez de ses ordres ce qu'il vous plaît, & la révélation est pour vous, comme non avenue. On n'a donc pas eu tort de conclure que vous rejetez la révélation, s'il est vrai que vous rejettiez les Miracles.

Mais est-il vrai que M. Rousseau rejette les Miracles ?

Entendons le répondre lui-même.

« Tout ce qu'on peut dire d'un
 » homme qui se vante de faire des
 » Miracles, nous dit-il, est qu'il
 » fait des choses fort extraordinai-
 » res ; mais qui est-ce qui nie qu'il
 » se fasse des choses fort extraor-
 » dinaires ? J'en ai vu moi, de ces
 » choses là, & même j'en ai fait....
 » Si les Prêtres de Baal avoient

» eù M. Rouelle au milieu d'eux ;
 » leur bucher eût pris feu de lui-
 » même & Elies eût été pris pour
 » dupe (*a*). Quant à moi , ajou-
 » te , M. Rousseau , je vois des faits
 » attestés dans les Saintes Ecritures ,
 » cela suffit pour arrêter sur ce point
 » mon jugement. S'ils étoient ail-
 » leurs , je rejetterois ces faits , où
 » leur ôteroïis le nom de Miracles ;
 » mais parce qu'ils sont dans l'Ecri-
 » ture je ne les rejette point. JE
 » NE LES ADMETS PAS NON-PLUS ,
 » PARCE QUE MA RAISON S'Y REFU-
 » SE , ET QUE MA DÉCISION , SUR
 » CET ARTICLE , N'INTÉRESSE POINT
 » MON SALUT. (*b*).

On peut donc à la fois , ne pas
 admettre les Miracles & ne les pas
 rejeter ? M. Rousseau le prétend.
 Le croyez-vous aussi , MONSIEUR ?

(*a*) Lettres écrites de la Montagne , par-
 tie 1^{re}. lettre 3^e. page 97 & 99 de l'édition
 in 12.

(*b*) *ibidem* , page 220.

J'en appelle au jugement de toute personne instruite & convaincue de la Religion Chrétienne ; j'en appelle à celui de M. Rousseau lui-même : ses protestations sont-elles sinceres , sont - elles raisonnables ?

Quel aveuglement d'ailleurs , qu'elle inconséquence de prétendre croire à la révélation , & de s'imaginer en même-temps , qu'admettre ou ne pas admettre les Miracles soit une chose fort indifférente , & que sa décision sur cet article n'intéresse absolument point son salut. N'est-on pas dispensé de répondre à une proposition aussi absurde ? Mais il y a plus ; accordons , pour un instant , à M. Rousseau qu'il ne rejette point les Miracles : il n'en sera pas moins vrai de dire qu'il ne croit pas à la révélation.

Par la révélation , on entend , ce me semble , une manifestation extérieure & sensible , de la volonté de Dieu faite aux hommes , afin de

leur donner une connoissance ferme & distincte , de certaines vérités obscures , qu'ils doivent croire , & une règle certaine du culte qu'ils doivent lui rendre (a). Dans cet état , la question de savoir si M. Rousseau croit à la révélation , ne me paroît pas si difficile à décider.

Il ne s'agit seulement pas ici de reconnoître la beauté & la pureté de la Morale Chrétienne , il s'agit encore de soumettre son esprit à certaines vérités mystérieuses , que la raison ne sauroit atteindre ni comprendre ; il s'agit d'adopter un culte qu'on nous prescrit de la part & au nom de la Divinité ; de suivre enfin , certaines routes qu'on nous fixe pour arriver à elle.

Aveugles , foibles , inconstans , comme nous le sommes , la sagesse

(a) *Revelatio divina, est obscuræ veritatis manifestatio, à Deo facta creaturæ intellectuâli.*
Polman , n°. 680.

même nous auroit-elle permis de l'honorer à notre guise ? Elle ne l'auroit pu sans s'exposer à des hommages indignes d'elle. Nous a-t-elle donc révélé ces Myfteres, ce culte par lequel elle veut être honorée ? Nos freres reformés, eux-mêmes, le confessent avec nous, & c'est ce qu'on appelle : croire à la révélation.

M. Rousseau croit-il ainsi ? Il croit, sans difficulté, à l'Evangile, qu'il dit trouver » seul toujours sûr, « toujours vrai, toujours unique, » & toujours semblable à lui-même, „ *quant à la Morale* » (*a*).

Mais quant aux Dogmes de la Foi, il ne sauroit les admettre, sa raison s'y refuse & il n'admet que ce qu'elle peut comprendre (*b*).

He ! comment pourroit-il y croire ?

(*a*) Lettres écrites de la Montagne page 78 dans la note *ad calcem*.

(*b*) Ibidem page 121.

Il ne croit même pas aux faits de l'Écriture. Comment pourroit-il croire à la révélation, lui, qui ne croit pas à Jésus-Christ ?

Quelle atroce , quelle horrible calomnie , va s'écrier M. Rousseau ! Non , MONSIEUR , il n'est que trop vrai que M. Rousseau ne croit pas à Jésus-Christ. Prenez la peine de le suivre sans affectation , sans autre méthode que celle qu'il adopte lui-même dans sa troisième Lettre. C'est lui qui va parler.

« Voyez de grace si j'en dis trop ;
 » lorsqu'ils me font un crime de ne
 » pas admettre une preuve (celle
 » des Miracles) que non-seulement
 » Jésus n'a pas donnée , mais qu'il
 » à refusée expressément (a).

» Sa carrière (de Jésus) étoit
 » déjà fort avancée , quand les Doc-
 » teurs , le voyant faire tout de bon
 » le Prophète au milieu d'eux , s'a-

(a) Ibidem page 82.

» viferent de lui demander un signe;
 » A cela qu'auroit dû répondre Je-
 » fus, selon vos, MESSIEURS? Vous
 » demandez un signe? Vous en
 » avez eu cent? & & & &....
 » Au lieu de cette réponse, que
 » Jesus ne fit point; voici, MON-
 » SIEUR, celle qu'il fit.

» *La Nation méchante & adul-
 » tère demande un signe, & il ne
 » lui en sera point donné. Ailleurs
 » il ajoute : il ne lui sera point
 » donné d'autre signe que celui de
 » Jonas le Prophète; & leur tour-
 » nant le dos il s'en alla (a).*

» Ils demanderont ce que c'est
 » donc que le signe de Jonas le
 » Prophete? Je répondrai, (c'est
 » toujours M. Rousseau qui parle)
 » que c'est sa Prédication aux Ni-
 » nivites..... on ne peut donner
 » au second passage qu'un sens qui
 » se rapporte au premier; autre-

(a) Ibidem pages 83 & 84.

„ ment Jesus se feroit contredit.
 „ Or, dans le premier passage où
 „ l'on demande un Miracle en signe,
 „ Jesus dit positivement qu'il n'en
 „ fera donné aucun. Un troisième
 „ passage, insisteront-ils, explique
 „ ce signe par la Résurrection de
 „ Jesus. Je le nie : il l'explique tout
 „ au plus par sa mort. Or, la mort
 „ d'un homme n'est pas un Miracle ;
 „ ce n'en est pas même un , qu'après
 „ avoir resté trois jours dans la ter-
 „ re , un corps en soit retiré.
 „ Dans ce passage il n'est pas dit un
 „ mot de la Résurrection. Le sens
 „ du troisième passage ne doit donc
 „ pas attaquer le premier , & le pre-
 „ mier affirme qu'il ne fera point
 „ donné de signe , point du tout , au-
 „ cun „ (a).

Quels odieux sophismes , quel
 tissu d'infidélités réfléchies ! Où est
 donc la probité, la pudeur de M.
 Rousseau ! Peut-on faire quelque

(a) Ibidem pages 25 & 26.

fonds sur les raisonnemens d'un Auteur qui cite l'Écriture avec aussi peu de bonne foi !

Quoi ! MONSIEUR , Jésus n'auroit jamais donné des preuves Miraculeuses de sa Mission ; au contraire il les auroit toujours refusées ! S'il en est ainsi , ne balançons pas à le dire : Jésus n'est plus qu'un fourbe , qu'un mal habile séducteur. Mais quel blasphème ! C'est celui de M. Rousseau. Hatons-nous de l'en convaincre , & ne craignons pas de nous répéter pour confondre l'imposture.

Je n'ai besoin pour cela , que de traduire littéralement le Texte de l'Evangile. Ce détail , MONSIEUR , vous paroîtra peut être long ; mais il faut bien montrer à M. Rousseau que nous lisons aussi ce Divin Livre.

Jésus , dans un Sermon qu'il fait aux Juifs , leur rappelle qu'ils avoient envoyé vers Jean , & que le Saint Précurseur leur avoit rendu un té-

moignage conforme à la vérité , & dont par conséquent il pouvoit s'autoriser. Mais *pour moi* , s'écrie le Divin Maître , *ce n'est pas d'un homme que je reçois témoignage (a)*.

J'ai un témoignage plus grand que celui de Jean ; car les œuvres que le Pere Celeste m'a données à faire , ces œuvres miraculeuses que je fais par la souveraine puissance qu'il m'a communiquée , rendent ce témoignage de moi , que c'est le Pere Eternel qui m'a envoyé ; & le Pere qui m'a envoyé à déjà rendu lui-même témoignage de moi.

Mais quelles œuvres pouvoient rendre ce témoignage de Jesus , que c'étoit le Pere Eternel qui l'avoit

(a) Jean , chap. 5 , vers. 34 , 35 , 36 & 37. *Ego autem non ab homine testimonium accipio , habeo testimonium majus Joanne , opera enim quæ dedit mihi Pater ut perficiam ea , ipsa , opera quæ ego facio , testimonium perhibent de me , quia Pater misit me , & qui misit me Pater ipse testimonium perhibuit de me.*

envoyé , si ces œuvres n'étoient
 naturelles , si elles n'étoient de
 vrais Miracles ? Quel-est donc ce
 témoignage que le Pere a déjà rendu
 de Jesus ? N'est-il pas évident que
 le Sauveur parle ici du prodige qui
 s'opéra sur le bord du Jourdain ,
 lorsqu'il y reçut le Baptême de St.
 Jean ? L'Esprit de Dieu qui descend
 en forme de Colombe , & qui vient
 se reposer visiblement sur sa tête ;
 une voix du Ciel qui se fait entendre
 de tout le Peuple & qui dit : *celui-
 ci est mon fils bien-aimé , en qui je
 me plais uniquement* (a) ; ces
 événemens ne sont-ils pas assez ex-
 traordinaires , assez au - dessus de
 l'intelligence humaine , pour être
 regardés comme des exceptions à
 l'ordre de la nature , & par consé-
 quent comme des prodiges qui ne

(a) Mathieu , chap. 3 , vers. 16 & 17.
*Et ecce vox de cælis dicens : hic est Filius meus di-
 lectus , in quo mihi complacui.*

peuvent émaner que de la Puissance Divine ? Et si M. Rousseau est obligé de convenir de ce dernier principe, ne fera-t-il pas forcé d'avouer, ou qu'il y a eu des Miracles en preuve de la Mission de Jesus, ou (comme nous accusons cet écrivain de le dire implicitement) qu'il pense que Jesus & ses Apôtres sont des fourbes, des imposteurs ?

Quelque temps après, & pendant la Fête des Tabernacles, Jesus reprochant aux Juifs qu'ils cherchoient à le faire mourir, & le Peuple lui ayant répondu : *vous êtes possédé du Démon ; qui est-ce qui cherche à vous faire mourir ?* Jesus leur rep-
plique : *j'ai fait un Miracle, & vous en êtes tous surpris (a). Si un homme reçoit la Circoncision le jour*

(a) Jean, chap. 7, vers. 21 & 23. *Unum opus feci, & omnes Miramini. Si circumcisionem accipit Homo in sabbato, ut non solvatur lex Moyfi: mihi indignamini, quia totum hominem sanum feci in Sabbato ?*

du Sabat, sans que la Loi de Moïse soit violée, pourquoi vous mettez-vous en colère contre moi, parce que j'ai guéri un homme dans tout son corps, au jour du Sabat?

Une autrefois, Jesus se promenant dans la galerie de Salomon, & les Juifs s'étant rassemblés au tour de lui, quelques-uns lui dirent: jusqu'à quand nous tiendrez-vous l'esprit en suspens? Si vous êtes le Christ dites-nous-le clairement. Jesus leur répond: *je vous le dis depuis si long-temps, & vous ne me croyez point, quoique les œuvres que je fais au nom de mon Pere rendent témoignage de moi (a); Or, mon Pere & moi nous sommes une même*

(a) Jean, chap. 10, vers. 23, 24, & 25. & ambulabat Jesus in Templo, in porticu Salomonis. circumdederunt ergo eum Judæi, & dicebant ei: quousque animam nostram tollis? Si tu es Christus, dic nobis palàm. respondit Jesus: loquor vobis & non creditis; opera quæ ego facio in nomine Patris mei, hæc testimonium perhibent de me.

chose. Alors les Juifs prirent des pierres pour le lapider, & Jésus leur dit : j'ai fait devant vous plusieurs bonnes œuvres, par la Puissance de mon Père, pour laquelle est-ce que vous me lapidez (a) ? Si je ne fais pas des œuvres qui montrent clairement que je suis revêtu de la Puissance de mon Père, ne me croyez point. Mais si je les fais, quand vous ne voudriez pas me croire sur ma parole, croyez au moins à mes œuvres, à ces œuvres merveilleuses que je fais devant vous, afin que vous connoissiez & que vous croyiez que le Père est en moi, & moi dans le Père (b).

(a) Ibidem, vers. 30, 31 & 32 ego & Pater unum sumus sustulerunt ergo lapides Judæi, ut lapidarent eum, respondit eis Jesus: multa bona opera ostendi vobis, ex Patre meo; propter quod eorum opus me lapidatis?

(b) Ibidem, vers. 37 & 38 Si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi, si autem facio: & si mihi non vultis credere, operibus credite, ut cognoscatis & credatis, quia Pater in me est, & ego in Patre.

« Ils voulurent alors se faïfir de lui
 » mais il fortit d'entre leurs mains ; &
 » il se retira au-delà du Jourdain , lieu
 » où St. Jean Baptisoit ». Il n'y a rien
 de plus circonftancié que ce récit qui
 précède celui de la mort & de la ré-
 furrección du Lazare , & qui vient
 fort bien à notre fujet.

L'oríqu'il étoit donc au-delà du
 Jourdain , Marie & Marthe , fœurs
 de Lazare , envoyerent lui dire :
 » Seigneur , celui que vous aimez eft
 » malade ; ce que Jefus ayant en-
 » tendu , il dit : cette maladie n'a
 » point la mort pour fin & pour ter-
 » me , *mais elle eft pour la gloire de*
 » *Dieu , afin que le Fils de Dieu en*
 » *foit glorifié.*

Ce n'eft pas ici le lieu où nous
 puiffions faire toutes les réflexions
 que fuggèrent ces circonftances ,
 pour conftater d'une maniere cer-
 taine , & la mort & la réfurrección du
 Lazare. Notre objet eft de prouver
 à M. Rouffeau que J. Ch. a fait des

Miracles , & que loin d'en refuser quand on lui en a demandé en preuve de sa Mission , il a pris au contraire , toutes les précautions que la prudence la plus consommée peut imaginer , pour les faire regarder comme ayant été opérés pour cette fin.

Suivons simplement le Divin Maître , & ne perdons pas un mot de son discours à ses Disciples. » Jesus, » continue l'Historien Sacré , après » cette nouvelle , demeura deux » jours au lieu où il étoit ; & il dit » ensuite à ses Disciples : retournons » en Judée notre ami Lazare » dort , mais je vais le réveiller. Ses » Disciples lui répondirent : Seigneur , s'il dort il sera guéri. *Mais* » *Jesus entendoit parler de sa mort :* » au lieu qu'ils croyoient qu'il leur » parloit du sommeil ordinaire. Jesus » donc leur dit ouvertement : *Lazare* » *est mort , & je me réjouis pour* » *l'amour de vous , de ce que je n'étois*

pas-là, afin que vous croyiez,, (a).

Comme nous aurons occasion de parler ailleurs de cette résurrection, & que nous serons obligés d'en administrer les preuves les plus manifestes ; pour ne pas nous répéter inutilement, je passe aux dernières circonstances, qui attestent la publicité & la fin de ce Miracle.

» Jesus étant venu au Sépulchre,
 » ordonna d'en ôter la pierre qui le
 » couvroit. Marthe, qui étoit la
 » Sœur du mort lui dit : Seigneur,

(a) St. Jean, chap. 11, vers. 3, 4, 6, 7, 11-15. *miserunt ergo sorores ejus, (Lazari) ad eum dicentes : Domine ecce quem amas infirmatur. Audiens autem Jesus dixit eis : infirmitas hæc non est usque ad mortem, sed pro gloriâ Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus ; deinde post hæc dixit Discipulis suis : eamus in judæam iterum Lazarus amicus noster dormit : sed vadout à somno excitem eum. Dixerunt ergo Discipuli ejus, Domine si dormit, salvus erit. Dixerat autem Jesus de morte ejus : illi autem putaverunt quia de dormitione somni diceret. Tunc ergo Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est ; & gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi.*

„ il sent déjà mauvais , car il est là de-
 „ puis quatre jours. Jesus répondit à
 „ Marthe : *ne vous ai-je pas dit que*
 „ *si vous croyez , vous verrez la*
 „ *Gloire de Dieu ?* Ils ôterent donc
 „ la pierre , & Jesus levant les yeux
 „ en haut , dit ces paroles : Mon
 „ Pere , je vous rends graces de ce
 „ que vous m'avez exaucé. Pour moi
 „ je fai bien que vous m'exaucez tou-
 „ jours : *mais je dis ceci , pour ce*
 „ *Peuple qui m'environne , afin qu'ils*
 „ *croyent que c'est vous qui m'avez en-*
 „ *voyé.* Ayant dit ces mots , il
 „ cria d'une voix forte : *Lazare ,*
 „ *sortez dehors.* A l'heure même le
 „ mort sortit , ayant les pieds & les
 „ mains liés de bandes , &c. *Et*
 „ *Plusieurs d'entre les Juifs , qui*
 „ *avoient vu ce que Jesus avoit fait ,*
 „ *crurent en lui.* Mais quelques-uns
 „ d'eux s'en allerent trouver les Pha-
 „ risiens , & leur rapporterent ce que
 „ Jesus avoit fait. Les Princes des
 „ Prêtres & les Pharisiens assemble-

„rent donc le Conseil , & ils se di-
 „soient l'un à l'autre : que faisons-
 „nous ? *Cet Homme fait beaucoup de*
 „*Miracles. Si nous le laissons faire*
 „*de la sorte, tous croiront en lui* „ (a).

Si cette résurrection n'est pas certaine , si c'est un arrangement concerté entre Jesus , Lazare & ses Sœurs , que devons-nous penser de Jesus-Christ ? il faut pourtant que M. Rousseau prononce cet horrible blasphême , où qu'il convienne

(a) Ibidem , vers. 38-48 *Jesus ergo . . . venit ad monumentum . . . ait Jesus : tollite lapidem. Dicit ei Martha , soror ejus qui mortuus fuerat : Domine , jam fœtet , quatruiduanus est enim. Dicit ei Jesus : nonne dixi tibi , quoniam si credideris , videbis gloriam Dei ? Tulerunt ergo lapidem : Jesus autem elevatis sursum oculis , dixit : Pater , gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis , sed propter populum , qui circumstat dixi : ut credant quia tu me misisti. Hæc cum dixisset , voce magna clamavit : Lazare veni foras. Et statim prodiit qui fuerat mortuus , ligatus pedes , & manus institis , &c. multi ergo ex judæis qui venerant ad Mariam & Martham , & viderant quæ fecit Jesus , crediderunt in eum. Quidam autem ex ipsis abierunt ad Phari-*

de bonne foi que le Sauveur a fait des Miracles , plusieurs Miracles ; & de très-grand Miracles en preuve de sa Mission Divine.

Ailleurs parlant à ses Disciples & adressant la parole à Philippe , qui venoit de lui demander de vouloir leur montrer le Pere Céleste , Jesus répond : *ne croyez - vous pas que je suis en mon Pere & que mon Pere est en moi ? Si vous ne le croyez pas à cause de mes paroles , croyez-le au moins , à cause de mes œuvres. En vérité en vérité je vous le dis : celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais ; & il en fera encore de plus grandes (a)*.

Jæos, & dixerunt eis quæ fecit Jesus. Collegerunt ergo Pontifices & Pharisei concilium , & dicebant : quid facimus , quia hic Homo multa signa facit ? Si dimittimus eum sic , omnes credent in eum.

(a) Ibidem , ca. 14^o vers. 11 & 12.

non creditis quia ego in Patre , & Pater in me est ? Alioquin propter opera ipsa credite. Amen , Amen , dico vobis , qui credit in me , opera quæ ego facio , & ipse faciet , & majora horum faciet : quia ego ad patrem vado.

Ecoutons encore le Sauveur parler des Juifs à ses Disciples : *Si je n'avois pas fait parmi eux des œuvres Miraculeuses , que nul autre n'a faites , ils n'auroient point de péché , pour ne m'avoir pas reconnu pour le Fils de Dieu : mais maintenant ils les ont vues , ces œuvres Miraculeuses , que j'ai faites en leur faveur , & ils n'ont pas laissé de nous haïr Moi & mon Pere (a).*

Je m'arrête ici, pour mettre quelque borne aux citations (4) ; & je demande à M. Rousseau , s'il seroit nécessaire de croire à Jesus pour faire des œuvres semblables à celles qu'il a faites , si ces mêmes œuvres n'ont rien de surnaturel , si elles ne sont pas des Miracles ?

J'en atteste la saine raison de toute personne impartiale : si Jesus n'a

(a) Ibidem , chap. 15 , vers. 24 . . . *Si opera non fecissem in eis quæ nemo alius fecit , peccatum non haberent : nunc autem & viderunt , & oderunt & Me , & Patrem meum.*

jamais fait des Miracles en preuve de sa Mission ; s'il a toujours refusé d'en faire ; le l'engage qu'il tient ici aux Juifs & à ses Disciples qui l'interrogent , est-il un langage de vérité ? Jesus , qui se dit l'envoyé de Dieu , le Fils de Dieu , Dieu lui-même , égal à son P. céleste ; Jesus peut-il dire , sans crime , que les œuvres qu'il fait , rendent ce témoignage de lui , *que c'est le Pere qui l'a envoyé* , s'il n'a jamais fait de ces œuvres pour cette fin ?

D'après cette foule de passages , qui sont autant de démonstrations tirées du Texte même de l'Evangile , & qu'il ne seroit pas difficile de multiplier encore (5) ; d'après toutes ces preuves , il faut donc dire de deux choses l'une : ou que Jesus-Christ a réellement fait plusieurs Miracles en preuve de sa Mission , ou que Jesus-Christ est un fourbe , un imposteur. Or, M. Rousseau déclare formellement qu'on n'a jamais demandé des Miracles à Jesus ,

pour cette fin , qu'il ne les ait refusés : Les déclarations de Jesus lui paroissoient , sur-tout , si décisives , qu'il défie qu'on y trouve rien à répliquer : ai-je donc tort de l'avoir accusé de blasphême ? Qu'il devienne son propre juge ; & contentons-nous d'examiner cette prétendue déclaration négative de Jesus , rapportée par M. Rousseau , avec sa candeur ordinaire.

» Les Docteurs demandent un
 » signe. A cela qu'auroit dû répondre
 » Jesus ? *Vous demandez un signe ?*
 » *Vous en avez eu cent , &c....* Au
 » lieu de cette réponse que Jesus ne
 » fit point ; voici , continue M. R.
 » celle qu'il fit : *la Nation mé-*
 » *chante & adultere demande un*
 » *signe ; & il ne lui en sera pas*
 » *donné.* Ailleurs il (Jesus) ajou-
 » te : *il ne lui sera point donné d'au-*
 » *tre signe que celui de Jonas le*
 » *Prophete , & leur tournant le dos ;*
 » *il s'en alla ,*

Voilà le texte mot-à-mot, tel qu'il est rapporté par M. Rousseau (a), qui déclare, que pour abrégé, il a fondu ensemble ces passages, mais qu'il a conservé la distinction essentielle à la question.

Avant de réfuter M. Rousseau, observez de grace, MONSIEUR, toute l'attention qu'il donne ici à ces deux textes, sur l'autorité desquels il prétend établir son système. Il veut paroître à son lecteur, avoir vérifié l'un & l'autre, & les avoir conférés ensemble; il les lui indique, à sa manière, dans des notes *ad calcem*, & paroît vouloir s'excuser d'avance d'un reproche qu'il sent bien avoir mérité. Il n'y a donc pas de préoccupation de sa part; chacune des expressions a été pesée; & s'il y a quelque erreur de fait, elle est volontaire, elle est prémé-

(a) Troisième Lettre de la Montagne, p. 84.

ditée ; courons à la source, vérifions ces passages.

J'Ouvre d'abord l'Evangile selon Saint-Marc , comme l'exige M. Rousseau, & je ne trouve dans aucun endroit de cet Evangile , les propres paroles du premier passage. Nulle part, dans Saint-Marc, on ne lit : *la Nation méchante & adulateur demande un signe, & il ne lui en sera pas donné.*

Je reprends l'ordre qui me paroît le plus naturel. Je lis le premier Evangeliste , & je rencontre dans le 29^e. verset du 12^e. chapit. de Saint-Mathieu , ces termes : *la nation méchante & adulateur demande un signe, & il ne lui en sera pas donné.* Mais je découvre en même-temps la fraude & la petite ruse de M. Rousseau, qu'on ne sauroit soupçonner d'ignorance , ni même d'étourderie , sur-tout sur une matière aussi délicate que l'est une citation absolument littérale de l'E-

critute Sainte, où un iota de plus ou de moins, présente souvent deux sens très-différens, dans le même texte.

M. Rousseau ne craint pas d'avancer à plusieurs reprises, de soutenir avec chaleur, avec opiniâtreté, que ce premier passage affirme positivement, „ qu'il ne sera point „ donné de signe, point du tout, „ aucun „. Cependant, MONSIEUR, Prenez la peine d'ouvrir le nouveau Testament, à l'endroit que je viens de citer, & immédiatement après les paroles que rapporte M. Rousseau, vous trouverez celles-ci: *si ce n'est celui de Jonas le Prophete. Car comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poisson, ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre* (a). Je continue de lire St.

(a) Saint-Mathieu, chap. 12, vers. 39 & 40. generatio mala & adultera signum quæ-

Mathieu. Après le Miracle de la multiplication des pains, opéré en faveur & en présence de quatre mille-Hommes, sans compter les Femmes & les petits enfans, je vois les Phari-siens & les Saducéens, venir de nouveau à Jesus, pour le tenter & le prier de leur faire voir quelque prodige dans le Ciel. Mais Jesus leur fait exactement la même réponse qu'il avoit déjà faite aux Scribes: *la nation méchante & adulateur demande un prodige, & il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophete Jonas, & les laissant là, il s'en alla (a).*

rit : & signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ: sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus & tribus noctibus, sic erit Filius Hominis in corde terræ tribus diebus, & tribus noctibus.

(a) Ibidem, cap. 16, vers 4....generatio mala & adultera signum quærit : & signum non dabitur ei, nisi signum Jonæ Prophetæ & relictis illis, abiit.

On ne dira rien, de la traduction cavaliere & trop peu décente, que donne

Je parcours ensuite Saint-Luc ; & malgré les contrariétés apparentes que l'on remarque dans ces deux Historiens sacrés , je les trouve dans cet endroit , parfaitement concordans l'un avec l'autre. Voici les propres expressions de Jesus , selon ce dernier Evangeliste : *cette race est une race méchante. Elle demande un signe , & il ne lui en sera point donné d'autre que celui du Prophete Jonas. Car comme Jonas fut un signe pour ceux de Ninive , ainsi le Fils de l'Homme en sera un pour cette Nation (a).*

Enfin , comme je me pique de droiture , & que je n'aime point à dé-

M. Rosseau des dernières paroles de ce passage ; elle n'intéresse pas le fonds de la question. Mais on n'a jamais traduit ces mots : & *relictis illis , abiit* , par ceux-ci : & leur ayant tourné le dos , il s'en alla.

(a) Saint-Luc , chap. 11 , vers 29 & 30. *generatio hæc , generatio nequam est ; signum querit , & signum non dabitur ei , nisi signum Jonæ Prophetæ : nam sicut fuit Jonas signum Ninivitis : ita erit & filius hominis generationi isti.*

guiser les difficultés mêmes qui paroissent nous combattre davantage, je reviens à Saint-Marc, que l'on fait n'avoir presque fait que copier & abrégé Saint-Mathieu, sans se foucher beaucoup de garder l'ordre des temps, quoiqu'il ait toujours suivi les mouvemens du Saint-Esprit.

Veuillez - vous rappeler, Monsieur, que Saint-Marc conduit Jesus dans le pays de *Dalmanutha*, immédiatement après le miracle de la multiplication des pains. Là, plusieurs Pharisiens étant venus trouver le divin Maître, afin de disputer avec lui, & de lui demander pour le tenter, quelque prodige dans le Ciel, Jesus jettant un soupir du fond du cœur, leur répond : *pourquoi cette Nation demande-t'elle un prodige ? Je vous le dis en vérité, il ne lui en sera point donné : & les renvoyant, il remonta dans la barque, &c. (a).*

(a) St. Marc, chap. 8, vers. 11 & 12...
 & *ingemiscens spiritu*, ait : *quid generatio ista*

Les réflexions que doivent naturellement faire naître, & les allégations de M. Rousseau, démenties par les faits mêmes qu'il cite, & l'exposé de ces quatre derniers passages, me meneroient trop loin, MONSIEUR, épargnez-m'en de grace le détail, vous y suppléerez aisément.

Tout ce que j'ose me permettre encore, c'est de prouver à ce dangereux Sophiste, par les mêmes principes qu'il adopte, qu'on ne peut donner à ce dernier passage de Saint-Marc, qu'un sens qui se rapporte à celui des deux autres de Saint-Mathieu qui le précèdent, & dans celui de Saint-Luc qui le suit immédiatement. Autrement, c'est alors qu'il seroit vrai de dire que Jésus se seroit contredit. Or, dans les deux premiers passages de Saint-Mathieu, & dans celui de Saint-

signum quærit? Amen dico vobis si dabitur generationi isti signum. Et dimittens eos ascendit iterum navim, &c.

Luc , où l'on demande un Miracle en signe , Jesus dit positivement qu'il donnera celui de Jonas le Prophete. Mais le signe de Jonas le Prophete , est un signe vraiment miraculeux ; donc le sens du passage de Saint-Marc , indique à son tour un prodige , un signe miraculeux ; donc M. Rousseau se trompe quand il soutient avec tant d'obstination , que Jesus affirme qu'il ne sera point donné de signe aux Scribes & Pharisiens , *point du tout , aucun.*

M. J. J. R. se trompe encore quand il imagine qu'on lui demandera ce que c'est donc que le signe de Jonas ; les Juifs ignoroient-ils l'histoire de ce Prophete ? D'ailleurs , Jesus prévient cette question dès le premier passage : *comme Jonas fut trois jours & trois nuits dans le ventre d'un poisson*, dit-il au Peuple , *ainsi le Fils de l'Homme sera trois jours & trois nuits dans le sein de la terre.* Saint - Luc le rapporte encore de

même , & en termes presque semblables. Dire ensuite , que ce signe doit s'entendre de la prédication de ce Prophete aux Ninivites , & non du séjour miraculeux qu'il fit dans le ventre de la baleine , ni de sa délivrance , qui doit être regardée comme une espece de résurrection , c'est non-seulement résister à la seule interprétation que présente le texte , mais encore dire une absurdité. Est-ce donc un prodige , un Miracle , que de voir un homme prêcher à un Peuple ?

„ Dans ces passages , insiste nôtre
 „ Philosophe , plus que sceptique ;
 „ il n'est pas dit un mot de la Ré-
 „ surrection „. Hé non , sans doute , le mot de résurrection ne s'y trouve pas ; mais est-il possible d'en donner une plus vive image , qu'en parlant du séjour de Jonas dans le ventre du poisson , & de la prédication qu'il fit ensuite aux Ninivites ?

La mauvaise plaisanterie que fait

M. Rousseau pour étayer un autre sophisme , est indigne , je ne dis seulement pas d'un philosophe , mais de tout homme qui pense , d'un honnête homme. „ La mort d'un homme „ me n'est pas un Miracle „ ; qui lui soutient que c'est un Miracle ? „ Ce „ n'en est pas même un , qu'après „ avoir resté trois jours dans la terre „ , un corps en soit retiré „ . Quel plaisir trouve-t'il encore à combattre une chimere ? Je suis presque tenté de croire , que M. Rousseau cherche à se consoler de ses malheurs , par le mépris dont il honnore les humains , & même ses propres adorateurs. Car enfin que prétendrait-il ici , si non faire autant de dupes qu'il auroit de lecteurs mal avisés ? Il fait bien que le Miracle de la résurrection de Jesus , n'a pas consisté à voir retirer son Corps du tombeau , où il avoit resté trois jours ; mais à l'en voir sortir de lui-même , plein de vie , après une mort ,

constatée par ceux même qui la lui avoient faite subir , & après trois jours de sépulture.

Ce qu'il objecte ensuite , paroît d'abord plus spécieux , mais n'en est pourtant ni moins foible , ni moins contraire à la vérité. „ S'autoriser „ durant sa vie sur un signe qui n'aura „ lieu qu'après sa mort , ce seroit „ (s'il falloit l'en croire) vouloir „ ne trouver que des incrédules ; „ ce seroit vouloir cacher la chandelle sous le boisseau : & comme „ cette conduite seroit injuste , cette „ interprétation seroit impie „.

Quel autre paradoxe ! il est sans doute cruel d'être continuellement forcé d'accuser M. Rousseau , ou d'avoir peu de bonne foi , ou de mal raisonner. Mais pourquoi nous y oblige-t'il sans cesse ?

La prédiction certaine d'un vrai Miracle & peu éloigné , n'est-elle pas un double prodige ? C'en est déjà un très-grand , de prédire &

de connoître sûrement l'avenir. M. Rousseau feroit-il plus sceptique que le sceptique Montaigne (*a*) ? D'ailleurs, est-ce uniquement sur un signe qui n'aura lieu qu'après sa mort, que Jesus prétend s'autoriser durant sa vie ? Par combien d'autres prodiges n'établissoit-il pas la vérité de ce qu'il annonçoit à ces cœurs de pierre ? Quand est-ce qu'il refuse ce prodige, & qu'il parle du signe de Jonas ? A qui le refuse-t'il ?

C'est après avoir étonné, dès l'âge de douze ans tous les Docteurs assemblés dans le Temple, & par la force des questions qu'il leur faisoit, & par la sagesse des réponses qu'il donnoit à son tour (*b*) ; c'est après avoir reçu de Saint-Jean-Baptiste,

(*a*) C'est don de Dieu que la divination, dit Michel de Montaigne, livre premier, chapitre 30, page 267, de l'édition in 12, Lyon, 1659.

(*b*) St. Luc . chap. 2, depuis le vers. 40, jusqu'au vers. 48.

plusieurs témoignages authentiques de sa divinité (*a*) ; c'est après qu'une voix du Ciel s'est fait entendre de tout le Peuple , pour déclarer que Jésus est le Fils du Très-Haut , le Fils bien-aimé , ce Fils , en qui l'Eternel se plaît uniquement (*b*) ; c'est après avoir changé l'eau en vin aux noces de Cana en Galilée (*c*) ; c'est après qu'il a guéri publiquement , & dans la Synagogue même de Capharnaüm , un homme possédé d'un esprit impur (*d*) ; c'est après avoir guéri subitement la belle-mère de

(*a*) St. Mathieu , chap. 3 , vers. 11 , & 12.
St. Marc , chap. 1 , vers. 6 & 7.

St. Luc. chap. 3 , vers. 15 , 16 & 18.

St. Jean , chap. 1 , vers. 15 - 34 , & chap. 3 , vers. 22 - 36.

(*b*) St. Mathieu , chap. 3 , vers. 16.

St. Marc , chap. 1 , vers. 10.

St. Luc , chap. 3 , vers. 21 & 22.

(*c*) St. Jean , chap. 2 , vers. 1 , jusqu'au vers. 11 , inclusivement.

(*d*) St. Mathieu , chap. 4 , vers. 13 - 16.

St. Marc , chap. 1 , vers. 21 - 28.

St. Luc , chap. 4 , vers. 33 - 36.

Simon, qui étoit attaquée d'une grosse fièvre (*a*) ; c'est après qu'au milieu des Pharisiens & dans leur propre Synagogue , il a donné le mouvement & la vie à une main entièrement desséchée (*b*) ; c'est après avoir marché sur l'eau de la mer , comme sur une surface solide , & y avoir fait marcher Pierre en présence de ses autres Disciples (*c*) ; c'est après qu'une foule de malades & de paralytiques , d'aveugles , de sourds & de muets de naissance ont été guéris , ou par de simples attouchemens , ou par la vertu de sa parole (*d*) ; c'est après avoir nourri & rassasié à deux

(*a*) St. Mathieu , chap. 8 , vers. 14 - 17.

St. Marc , chap. 1 , vers. 29 - 36.

St. Luc , chap. 4 , vers. 38 - 41.

(*b*) St. Mathieu , chap. 12 , vers. 9 - 15.

St. Marc , chap. 3 , vers. 4 - 11.

St. Luc chap. 6 , vers. 6 - 11.

(*c*) St. Mathieu , chap. 14 , vers. 24 - 32.

St. Marc , chap. 6 , vers. 47 - 50.

St. Jean , chap. 6 , vers. 18 & 19.

(*d*) Les preuves en sont consignées à chaque page de l'Evangile.

différentes fois plus de cinq mille personnes avec cinq pains ordinaires & deux poissons (a); c'est après avoir ressuscité la fille de Jaïre, en présence du père & de la mère, & des trois Disciples qui avoient accompagné leur Maître dans la chambre de la défunte, déjà pleurée par les joueurs de flûtes (b), & par tous les domestiques de sa maison, qui la favoient réellement morte (c); c'est après avoir également ressuscité, en présence de quantité d'habitans de la Ville de Naim & de ses Disciples, un jeune homme, fils unique d'une veuve de cette Ville, que

(a) St. Mathieu, chap. 14, vers. 16 - 21.

St. Marc, chap. 6, vers. 35 - 41.

St. Luc, chap. 9, vers. 12 - 15.

St. Jean, chap. 6, vers. 5 - 14.

(b) Ces joueurs de flûtes étoient des gens qu'on payoit dans ce temps-là, pour pleurer les morts, dèsqu'ils étoient bien reconnus pour tels.

(c) En St. Mathieu, chap. 9, vers. 18 - 26.

En St. Marc, chap. 5, vers. 21 - 43.

Et en St. Luc, chap. 8, vers. 41 - 56.

l'on portoit en terre, enfermé dans un cercueil (a); c'est enfin, car on se lasse de toujours citer, c'est après une infinité de semblables merveilles, opérées à la face de toute la Judée; c'est après mille autres prodiges de cette nature, que Jesus refuse de donner, en preuve de sa Mission, d'autre signe que celui de Jonas le Prophete; signe, que le divin Maître a le soin d'expliquer lui-même, par sa propre & prochaine résurrection (b).

Or, la résurrection du Sauveur n'est-elle pas son grand Miracle, la confirmation de tous les autres, le sceau de sa Mission toute divine? Jesus daigne le promettre à des ingrats qui ont été les témoins d'une infinité d'autres prodiges; & ce feroit là, au jugement de M. Roussseau, vouloir ne trouver que des incrédules? Quel étrange maniere de raisonner!

(a) En St. Luc, chap. 7, vers. 11 - 17.

Les preuves de la Religion doivent-elles donc être du choix de l'homme ? Sait-il mieux que son Auteur, quelles sont les plus propres à l'établir ?

Mais, encore une fois, à qui Jésus refuse-t-il tout autre signe que celui de Jonas le Prophète ? C'est à des hommes décidés à ne rien croire ; c'est à des hypocrites, à des imposteurs, à des hommes, enfin, qui ne savent que suivre les mouvemens de leurs passions, satisfaire leurs penchans déréglés, *qui ne croiroient pas quand même ils verroient ressusciter un mort.*

„Jésus-Christ s'accommode à la
„foiblesse, jamais à la cupidité, dit
„un fameux moraliste dont M. Rouf-
„seau semble avoir voulu imiter la
„pensée dans l'éloge de son émile
„(a) ; c'est faire tort à la vérité que
„s'affujétir aux caprices de ses

(a) Lettres écrites de la Montagne ,
page 20.

„ennemis , pour la maniere de la
„prouver „.

Si Jesus refuse tel Miracle en particulier , il nous avertit que ce n'est qu'à une nation méchante & adulate. Il marque la corruption de ceux qui demandent ce Miracle , pour montrer , & la source de leur incrédulité , & la raison de son refus. Le propre des incrédules a toujours été de s'imaginer qu'un Miracle , fait exprès pour eux , changeroit leur cœur ; c'est un aveugle présomption , une illusion ridicule de s'attendre , pour se convertir , à des signes extraordinaires (7) ; he ! quel Miracle pourroit convaincre celui , à qui la résurrection de Jesus-Christ ne suffit pas !

Je ne fais , MONSIEUR , si je me préviens , mais en attendant qu'une main plus habile réponde aux Lettres écrites de la Montagne , je crois avoir suffisamment établi , par des preuves & des faits dont M. Rouf-

seau veut nous faire croire qu'il respecte la source :

1°. Que si les Miracles ne sont pas l'unique preuve de la révélation, ils sont, au moins, un signe nécessaire à la foi, qu'ils sont même essentiellement liés à la foi & qu'ils sont partie de la révélation. Que par conséquent ne pas admettre les Miracles, c'est refuser de croire à la révélation.

2°. Que Jesus - Christ, loin d'avoir refusé des Miracles en signe de sa Mission, ne l'a réellement confirmée que par les Miracles, comme avoient déjà fait avant lui, Moyse & les Prophetes, & comme firent également après lui, ses Apôtres & ses Disciples.

3°. Qu'il paroît moralement impossible que M. Rousseau, qui a tant de lumieres, & qui raisonne avec tant de force & de justesse, quand il le veut, soit de bonne foi, lorsqu'il soutient qu'il ne rejette pas les Miracles, ou quand il prétend nous donner, comme insolubles, les diffi-

cultés dont il connoît , mieux que personne , le faux , la contradiction & la foiblesse.

4°. Que quand même on accorderoit à M. Rousseau , qu'il ne rejette point les Miracles , il n'en seroit pas moins vrai que , d'après les principes établis dans son Livre , il seroit convaincu de ne croire pas à la révélation : de ne croire même pas aux faits les plus importants de l'Écriture ; & ce qui est le comble de l'impiété , de ne croire pas à Jesus-Christ.

5°. Enfin que M. Rousseau n'a pas été fidele dans ses citations , soit en supprimant des termes essentiels , soit en en substituant qui ne sont pas dans le texte ; & principalement lorsqu'à dessein d'induire plus sûrement en erreur , des lecteurs peu versés dans la lecture de l'Écriture-Sainte , il affecte de faire tenir le premier rang à certains passages , qui ne doivent & ne peuvent être interprétés

que par ceux qui les précèdent , & lorsqu'il renverse l'ordre des choses & des temps dans la plupart des faits qu'il rapporte , pour mieux étayer ses paradoxes.

J'aurois encore , MONSIEUR , bien des choses à vous dire sur la même matière. Il reste sur-tout une question importante à développer. *Les Miracles sont-ils un signe infaillible , & dont les hommes puissent juger ? Peut-on discerner un prestige d'un Miracle ?* M. Rousseau soutient la négative. Que d'efforts , d'une imagination enthousiaste , pour défendre ces nouvelles erreurs , ces impiétés révoltantes ! je ne refuse pas de vous promettre encore mes réflexions sur ce sujet , quoique je sente combien une pareille tâche est difficile à remplir. Mais quel courage la conviction & la vérité n'inspirent-elles pas à ceux qui voudroient les faire respecter ! vous recevrez donc une seconde Lettre , aussi-tôt que

les occupations de mon emploi me permettront le loisir de vous l'écrire ; & j'ose me flatter de vous faire convenir, « qu'il n'appartient qu'à M. » Rousseau de défendre des paradoxes , par des paradoxes plus » grands encore ,».

Mais que devons-nous conclure de cette foule d'infidélités volontaires , que j'ai relevées dans cette première Lettre ? Que devons-nous conclure de ces déguisemens réfléchis , de ces inconséquences frappantes , de ces faux raisonnemens ; de ces petites ruses , indignes de tout écrivain qui se pique de probité ; indignes , sur-tout , de la candeur & des talens qui avoient mérité tant de célébrité à M. Rousseau ; sinon , que l'impossibilité où il est de défendre ses assertions impies , perce à travers toute la force & la subtilité de ses sophismes ?

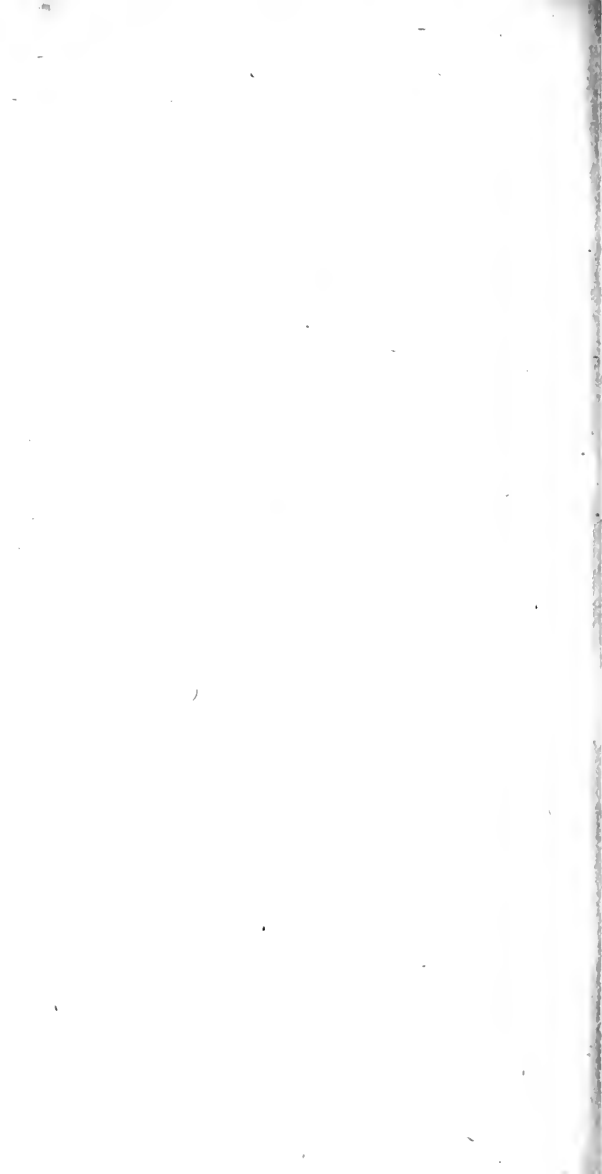
Ce ton décisif & tranchant , la majesté du stile , & la chaleur des expressions

pressions qu'il emploie , pourront peut-être en imposer aux esprits superficiels , qui ne voient que l'écorce des choses , & qui se laissent presque toujours frapper de certains grands noms que le monde canonise ; mais une éloquence plus sublime encore , une imagination plus vive , des talens plus rares , supérieurs à ceux que l'on admire , & , comme eux , consacrés à défendre l'erreur , viendront toujours se briser contre cet oracle : *il n'y a ni sagesse , ni prudence , ni habileté contre le Seigneur (a).*

J'ai l'honneur d'être , &c.

A Bordeaux , le 18 Mai 1765.

(a) Proverbes , chap. 21 , vers. 31.



N O T E S ,

*Dont la 5^e. paroîtra peut-être trop longue ;
& dont nous eussions fait une Lettre particulière
si nous eussions prévu les discussions dans les-
quelles elle nous jetteroit.*

Page 9 , Chiffre (1).

(1) **U**N ami , auquel j'avois communiqué ma Lettre , vient de m'envoyer le Journal Encyclopédique des quinze Mars & 1 Avril 1765 , où les auteurs ont inféré un extrait , fait de main de maître , des neuf Lettres écrites de la Montagne. Je ne puis résister au plaisir de transcrire ici les réflexions de cet excellent Journaliste , au sujet des éloges outrés que M. Rousseau se donne à lui-même.

» Il est quelque fois permis , quelque fois
» nécessaire de parler de soi-même ; mais nous
» ne concevons pas comment M. Rousseau ,
» estimable par tant de rares qualités , par des
» talens si distingués , a pu concilier avec le
» ton modeste de la Philosophie , les éloges
» outrés qu'il se donne dans ces lettres (dans
» celles écrites de la Montagne). Pour prou-
» ver , dit - il , que l'Auteur d'Emile &
» du Contrat Social n'a pas eu d'aussi mauvai-
» ses intentions que celles qu'on lui suppose ,
» il n'y a qu'un moyen ; c'est d'en appeller
» à ses ouvrages mêmes. J'y consens de bon
» cœur , ajoute-t-il ; mais ce n'est pas-là ma
» tâche : il n'y a , ni malheur assez effrayant ,

» ni punition assez sévère qui puisse me réduire
 » à un effort si bas. Je m'outragerois moi-
 » même ; ce seroit en même-temps insulter à
 » l'Editeur de mes écrits, & à ceux qui les
 » lisent, que d'entreprendre de me justifier :
 » justification qui d'ailleurs seroit d'autant
 » plus honteuse qu'elle est simple & facile.
 » Soutenir en effet que la vertu n'est pas cri-
 » minelle, c'est flétrir la vertu ; c'est obs-
 » curcir l'évidence de la vérité que de vou-
 » loir prouver que l'évidence est vraie. Qu'on
 » ne s'attende donc pas à me voir descendre
 » dans des justifications : non, lisez & jugez
 » vous même. Malheur à vous si durant cette lec-
 » ture, votre cœur ne bénit pas cent fois l'homme
 » vertueux & ferme qui ose ainsi instruire les hu-
 » mains ! Eh ! comment me résoudrois-je à justifier
 » cet ouvrage ? Moi, qui crois effacer par lui les
 » fautes de ma vie entière ; moi, qui mets les
 » maux qu'il m'attire en compensation de ceux
 » que j'ai faits ; moi, qui plein de confiance, es-
 » pere dire un jour au Juge Suprême : daigne juger
 » dans ta clémence un homme foible ; j'ai fait le mal
 » sur la terre ; mais j'ai publié cet écrit.

» Socrate reprend le Journaliste, Socrate ;
 » injustement condamné à boire de la ciguë ;
 » Socrate, le plus sage & le plus vertueux des
 » hommes ; Socrate, qui mourut, qu'on nous
 » passe le terme, le martyr d'une morale pure,
 » parla-t-il jamais ainsi de lui-même, de ses
 » mœurs, de sa Doctrine, des leçons qu'il
 » avoit données à ses Concitoyens ? Suppo-
 » sons pour un instant qu'aussi sage & plus
 » éclairé que Socrate, M. Rousseau ait reçu
 » de la nature le don d'infailibilité : supposons

» que jamais il ne se soit mépris dans le nom-
 » bre prodigieux de choses extraordinaires ,
 » d'assertions singulières , de propositions
 » contradictoires qu'il a hasardées , & si vi-
 » vement défendues ? Est-il bien assuré que
 » pour instruire & reformer le monde , il ait
 » choisi la meilleure méthode ? Accordons-
 » lui que ses opinions sont vraies , bonnes
 » en elles-mêmes , & qu'il a eu le droit de les
 » publier : il nous sera toujours permis de lui
 » demander , si c'est avec ce ton impérieux
 » & tranchant qu'on doit instruire les
 » hommes ?

» Personne ne rend plus de justice que nous
 » aux talens , à l'éloquence , au génie de cet
 » excellent écrivain ; mais nous ne conce-
 » vons pas comment un homme tel que lui ,
 » a pu penser & dire qu'il se flattoit de se faire
 » auprès de Dieu un mérite de la composition
 » d'Emile ; quelle idée , quelle singulière
 » idée ! mais qu'a-t-il donc appris aux hom-
 » mes ? Que leur a-t-il enseigné , que d'au-
 » tres , & beaucoup d'autres n'eussent écrit
 » avant lui ; mais avec moins de chaleur , de
 » force & d'énergie ? Nous le disons avec
 » cette confiance qu'inspire la conviction in-
 » time : qu'on dépouille les écrits de M. J. J.
 » R. de cette Majesté de style , de cette belle
 » & noble simplicité d'élocution qui l'élève
 » si fort au-dessus des écrivains ordinaires ;
 » que restera-t-il dans ses Ouvrages ? Quelles
 » nouvelles découvertes , quelle vérité in-
 » connue avant lui , ou plutôt quelle erreur ,
 » & quelle absurdité qui n'ayent été dites &
 » répétées mille fois ? Qui liroit alors ses

» écrits, qui les estimeroit, qui regarderoit
 » l'Auteur comme un grand Philosophe &
 » comme l'instructeur du genre humain? Nous
 » le disons avec autant d'ingénuité que nous
 » le pensons ; nous sommes plus affligés que
 » contens de ces Lettres ; parce que nous ne
 » pouvons entendre sans douleur un homme
 » estimable à tant d'égards, si distingué dans
 » la Littérature, parler ainsi de lui-même, &
 » prendre un ton qui ne sied, ni aux grands
 » hommes, ni aux célèbres écrivains. » Ce
 morceau m'a paru trop bien frappé pour en
 rien supprimer.

Page 14, Chiffre (2).

(2) Voyez l'Abbé de Pontbriand, dans
 son incrédule détrompé, page 40. Ce passa-
 ge de Platon est admirable, & prouve que
 ce Philosophe, payen, avec le secours des
 seules lumières de la raison, avoit reconnu
 que la nature de l'homme étoit viciée, &
 bien différente de ce qu'elle devoit être en
 sortant des mains du Créateur. Cicéron,
 Pline, Sénèque, & les plus sages du Paga-
 nisme n'ont pu s'empêcher de reconnoître
 dans l'homme une perversité naturelle, quoi-
 qu'ils ne sçussent, au milieu des ténèbres où
 ils étoient plongés, à quelle cause l'attri-
 buer. *Rem vidit*, remarque St. Augustin en
 parlant de Cicéron à ce sujet, *causam nesci-
 vit*. Consultez St. Augustin dans sa Lettre
 56. à Dioscore, page 54, depuis la lettre I.
 jusques à la lettre L. tome 2. de l'édition
 in fol. Paris 1555. Voyez encore le livre
 qui a pour titre : le libertinage combattu par
 les Auteurs prophanes, par un Bénédictin

de la Congrégation de St. Vanne. Charle' ville, Pierre Thefin, 1747. La savante compilation faite par ce Bénédictin, détruit seule le principe erroné de M. J. J. R.

Page 15, Chiffre (3).

(3) Quand est-ce que M. R. sera d'accord avec lui-même? Ne se contentera-t-il jamais d'avancer & de soutenir des paradoxes? Faudra-t-il sans cesse lui reprocher des contradictions? Il chérit si fort son Emile! Auroit-il si-tôt oublié ce qu'il y dit de la nature des Miracles & des effets qu'ils doivent nécessairement produire? Qu'il s'entende parler lui-même & qu'il s'admire, cet esprit incompréhensible.

» Qu'un homme, dit-il, vienne nous
 » tenir ce langage: mortels je vous annon-
 » ce la volonté du Très-Haut. Reconnoissez
 » à ma voix celui qui m'envoie: j'ordonne
 » au Soleil de changer sa course, aux Etoi-
 » les de former un autre arrangement, aux
 » Montagnes de s'applanir, aux Flots de
 » s'élever, à la Terre de prendre un autre
 » aspect. A ces merveilles qui ne reconnoi-
 » tra pas à l'instant le maître de la Nature? »
 Emile, pages 134. & 135.

Page 72, Chiffre (4).

(4) Jusqu'ici tous les témoignages que nous avons rapportés pour montrer que Jesus a fait des Miracles en preuve de sa Mission, c'est Jesus lui-même qui nous les donne de sa propre bouche. Mais que devons-nous penser du témoignage du Peuple, lorsque, voyant les prodiges que le Divin Maître opéroit dans une Fête aussi solennelle que l'étoit celle

des Tabernacles , plusieurs d'entre les Juifs crurent en lui & disoient : quand le Christ viendra fera-t-il plus de Miracles que n'en a fait celui-ci (a) ?

Si Jesus n'avoit réellement fait une infinité de Miracles en preuve de sa Mission , comment seroit-il possible que dans une autre occasion , où les Pharisiens , pour diminuer le nombre de ses Disciples , & pour arrêter le fruit de ses prédications , disoient au Peuple : pourquoi l'écoutez-vous ? Il est possédé du Démon ; comment , dis-je , seroit-il possible que ce même Peuple s'écriât d'une voix unanime : ce ne sont pas-là les paroles d'un homme possédé du Démon : le Démon : peut-il ouvrir les yeux des aveugles , comme a fait celui-ci (b) ?

Que faut-il , enfin , penser du témoignage des deux Disciples allant à Emmaus , & qui , parlant à Jesus-Christ même , sans le connoître , lui disoient : êtes-vous seul si étranger dans Jérusalem que vous ne sachiez pas ce qui s'y est passé touchant Jesus de Nazareth , qui a été un Prophete puissant en œuvres & en paroles devant Dieu , & devant tout le Peuple (c) ?

(a) Jean , chap. 7 , vers. 31 : *multi crediderunt in eum , & dicebant : Christus cum venerit , numquid plura signa faciet quam quæ hic facit ?*

(b) Jean , chap. 10. vers. 20 & 21 : *Dæmonium habet quid eum audiris ? Hæc verba non sunt Dæmonium habentis : numquid Dæmonium potest Cæcorum oculos aperire ?*

(c) Luc , chap. 24 , vers. 18 & 19 : *Tu solus peregrinus es in Jerusalem , & non cognovisti quæ facta sunt in illa diebus . . . de Jesu Nazareno , qui fuit vir Propheta , potens in opere & Sermone , coram Deo & omni Populo ?*

(5). Les jeunes gens , qui sans d'autres connoissances que celles qu'ils ont puisées dans quelques brochures antichrétiennes , affectent de jouer le personnage de sceptiques , dans l'inutile espoir de passer un jour pour ce qu'on appelle esprits forts , ne manqueroient pas de triompher s'il restoit quelque passage , cité par leur Idole , auquel on n'eût pas expressément répondu. Je vais donc mettre en notes pour eux , les solutions que je n'aurois pu faire entrer dans le corps de cette premiere Lettre , sans interrompre la suite du raisonnement.

» Toutes les fois , dit M. Rousseau , que
 » les Juifs ont insisté sur ce genre de preuves (celui des Miracles) , il les a toujours
 » renvoyés avec mépris , sans daigner jamais les satisfaire. *Si vous ne voyez des*
 » *prodiges & des Miracles , vous ne croyez point* ,
 » disoit-il , (Jesus) à celui qui le prioit de
 » guérir son fils. Parle-t'on sur ce ton-là
 » continue M. Rousseau , quand on veut donner des prodiges en preuve » (a) ?

Et choisiroit-on si mal ses preuves , pourrois-je repliquer à M. Rousseau , si l'on pouvoit en trouver de meilleures pour défendre l'erreur ? Je ne vois que deux choses , contraires à l'effet qu'on s'est promis de ce raisonnement : la premiere , c'est que *mentita est iniquitas sibi* (b). M. Rousseau met en These

(a) Troisième Lettre écrite de la Montagne , p. 86°

(b) Pseaume 26 , vers. 12.

que Jesus a toujours renvoyé avec mépris ; sans daigner les satisfaire , les Juifs qui venoient lui demander quelque signe en preuve de sa Mission ; & pour la confirmer cette These , il cite précisément un exemple du contraire.

Jesus ne répondit-il pas à cet Officier qui lui demandoit la guérison de son fils : *allez votre fils se porte bien (a)* ? ou M. Rousseau , diroit-il que cette guérison n'étoit point le Miracle demandé ? Il faut pourtant de deux choses l'une pour justifier M. Rousseau : il faut ou qu'il nie que Jesus ait guéri le fils de cet Officier , ou qu'il soutienne que cette guérison n'étoit pas le Miracle qu'attendoit le Centenier : qu'il choisisse ? Il n'oseroit nier la guérison de ce jeune homme. Elle se trouve constatée dans l'endroit même qu'on objecte. Et s'il nous répond que cette guérison subite n'est pas le signe miraculeux qu'on demande ; nous le prions de nous dire quel est donc l'autre signe que sollicite ce pere affligé ?

Ce que je trouve ensuite de contraire au raisonnement de M. Rousseau , c'est toujours trop peu de bonne foi , ou un aveuglement inconcevable de sa part. Ne fait-il pas que le reproche de Jesus s'adresse moins à cet Officier qu'à ceux qui avoient oui parler du premier Miracle de Cana & qui ne l'avoient pas cru sur la parole des Convives ? C'est à M. Rousseau lui-même que s'adresse

(a) St. Jean chap. 4. Lisez depuis le vers. 48 , jusqu'à la fin du chapitre.

ce reproche. Bien plus incrédule que l'Officier de Capharnaüm, non-seulement il ne croit pas, s'il ne voit des Miracles ; il ne croit même pas, malgré les Miracles qu'il voit & qui le frappent. Un Commentateur aussi éclairé, & moins partial que M. Rousseau, auroit bien plus naturellement interprété cette réponse de Jésus, s'il l'eût fait de la manière suivante : *vous me demandez encore un Miracle ; eh bien, puisque vous ne croyez point, si vous ne voyez des prodiges, je vais vous rendre innexcusables ; allez, votre fils se porte bien. N'est-ce pas le Miracle de sa guérison que vous desirez de voir ? Vous le verrez. Croyez - donc à ma parole lors même qu'elle pourroit n'être pas toujours accompagnée de prodiges. N'y a-t'il pas de l'aveuglement & de l'ingratitude en effet, à ne pas prendre pour foi, ce que Dieu fait de Merveilles dans un temps, ou dans un Pays éloigné, pour établir la foi de son Eglise, qui est par-tout, & en tout âge la même ?*

» Combien n'est-ils pas étonnant, reprend
 » M. Rousseau, que s'il (Jésus) en eût donné
 » de telles (preuves) on continuât sans cesse
 » à lui en demander ? *Quel Miracle fais-tu, lui*
 » *disoient les Juifs, afin que l'ayant vu nous*
 » *croyons à toi ? Moïse donna la Manne dans*
 » *le Désert à nos Pères ; mais toi quelle œu-*
 » *vre fais-tu ?*

Quoi toujours quelque petite infidélité à relever ! Sont-ce là les propres paroles du Texte ? Elles sont équivalentes, j'en conviens : Mais pourquoi si peu d'exactitude, quand on affecte d'être si littéral ?

» C'est à peu près, continue-t'il, comme
 » si quelqu'un venoit dire à Frédéric : on
 » te dit un grand Capitaine ; & pourquoi
 » donc ? Qu'as-tu fait qui te montre tel ?
 » &c. &c. &c. (a). L'impudence d'un pareil
 » discours est-elle concevable, & trouve-
 » roit-on sur la terre entière un homme
 » capable de le tenir » ?

L'étonnement de M. Rousseau ne sert-il
 pas de première réponse à sa difficulté ? Si
 l'à peu près qu'il ne rougit pas de nous
 donner ici, avoit le même objet & la
 même fin que les Miracles du Sauveur, il
 ne seroit pas si difficile qu'il le pense de
 trouver cet homme capable de tenir un
 discours, qu'il trouve aussi impudent qu'in-
 concevable. Nous le reconnoîtrions dans
 M. Rousseau lui-même, qui cherche encore
 des preuves de la Divinité de Jesus-Christ,
 quoiqu'il voie tous les jours des Miracles,
 & des Miracles qui pour durer depuis le
 commencement de l'Eglise Chrétienne, dans
 un ordre & avec une justesse que tous les
 efforts réunis de la prudence humaine ne peu-
 vent altérer, n'en sont que plus admirables
 & plus frappans que des Miracles passagers.

Mais afin de donner une réponse plus direc-
 te, & afin d'enlever à ces M^{rs}. tout prétexte
 d'équivoque, il faut vous rappeler, MON-
 SIEUR, que les Juifs qui demandent ici un
 nouveau prodige venoient d'être les témoins
 du Miracle de la multiplication des cinq

(a) Lettres écrites de la Montagne, troisième Lettre ;
 page 87.

pains , que Jesus avoit fait en leur faveur ; au-delà du Lac de Tibériade ; prodige (ceci est bien remarquable) qui les avoit tellement frappés , qu'ils s'écrierent en le voyant opérer : *c'est-là vraiment le Prophete qui doit venir dans le monde* (a). Ces Juifs , même , au nombre d'environ cinq mille qui dès-lors avoient conçu le dessein de le faire Roi (b) l'auroient infailliblement enlevé pour faciliter l'exécution de ce projet , si Jesus-Christ , qui vouloit nous apprendre par son exemple à mépriser le faste des grandeurs humaines , ne se fût dérobé à la poursuite de ces hommes charnels. Il les quitte donc ; & après avoir miraculeusement marché sur la Mer , pour rejoindre ses Disciples , qui étoient déjà dans leur Barque , il se rendit le même jour avec eux à Capharnaum.

Le jour suivant , ces Juifs , miraculeusement nourris la veille dans le Désert , vinrent le trouver , & ils s'aviserent en l'abordant de lui demander quand & comment il avoit pu se rendre à Capharnaum. Le divin Maître connoissoit les dispositions de leur cœur ; aussi , pour toute réponse , ne leur fit-il que ce reproche : *vous me cherchez non à cause des Miracles que vous avez vus , mais parce que je vous ai donné du pain à manger , & que vous avez été rassasiés. Croyez - m'en , travaillez pour avoir ,*

(a) St. Jean chap. 6 , vers. 14 *Illi ergo homines , cum vidissent quod Jesus fecerat signum , dicebant : quia hic est vere Propheta , qui venturus est in mundum.*

(b) Ibidem , vers. 15 *Jesus ergo cum cognovisset , quia venturi essent , ut raperent eum , & facerent eum Regem , fugit iterum.*

non la nourriture qui périt , mais la nourriture qui demeure pour la vie éternelle . . . & croyez en celui que Dieu a envoyé (a).

C'est ici, MONSIEUR, & dans ces circonstances que ces mêmes Juifs, choqués des reproches de Jesus, lui répondent en ces termes : quel Miracle donc faites-vous , afin que nous le voyions & que nous croyions en vous ? Que faites-vous ? Nos Peres ont mangé la Manne dans le Désert , selon qu'il est écrit : Il leur a donné à manger le pain du Ciel (b).

Ces questions téméraires prouvent , sans doute, l'inconstance, l'ingratitude, l'aveuglement & la dureté de cœur de ces Juifs, mais que prouvent davantage les réflexions de notre Philosophe ?

» Il devoit (Jesus) leur accorder un Miracle , nous dit il , ou les édifier , au moins ,
 » sur ceux qu'il avoit faits.

De nouveaux Miracles extérieurs n'étoient pas ce qui devenoit essentiel pour le salut de ce Peuple. Nous avons déjà vu & nous verrons encore leur inutilité dans de semblables occasions. Ni la Prédication de Jesus-Christ , ni ses prodiges , ni sa présence ne fussent pas pour croire en lui : il faut qu'il parle & qu'il prêche aux oreilles invincibles du cœur, qu'il y fasse des Miracles inté-

(a) Ibidem , vers. 26 27 & 29 . . *Queritis me , non quia vidistis signa , sed quia manducastis ex Panibus , & saturati estis . Operamini , non Cibum qui perit , sed qui permanet in vitam æternam , quem Filius Hominis dabit vobis . . . ut credatis in eum quem misit , (Deus) .*

(b) Ibidem , vers. 30 & 31.

rieurs, & qu'il s'y rende présent par le don de la foi.

« Mais , ajoute , M. Rousseau , Jésus se » contente d'allégoriser sur le Pain du Ciel ».

C'est que l'occasion de les instruire des effets de ce pain spirituel qui devoit être la nourriture des Fideles , se présentoit trop naturellement pour ne l'a pas saisir. Les Juifs croyoient que Moÿse avoit donné à leurs peres dans le Désert, le pain du Ciel à manger. Il falloit donc leur apprendre que Dieu seul peut distribuer cette nourriture Céleste ; il falloit sur-tout éclairer ces téméraires , qui , sans avoir compris ni médité le sens de l'écriture , osoient en objecter des passages à leur Maître. C'est-là précisément ce que fait Jésus , non pas en allégorisant vainement sur le pain du Ciel , mais en leur expliquant , d'une manière aussi claire que précise , que la Manne du Désert n'étoit que la Figure d'une autre Manne bien plus précieuse , & dont les effets seroient bien supérieurs à la nourriture de leurs Ancêtres.

C'est après les avoir ainsi préparés , que Jésus leur dit en termes formels « qu'il est » lui-même ce Pain de vie , ce Pain vivant » descendu du Ciel ; Que celui qui mangera de ce Pain vivra éternellement ; & » que ce Pain qu'il doit leur donner , c'est » sa propre Chair » (a).

(a) St. Jean , chap. 6 vers. 51 & 52. *Ego sum Panis vivus , qui de Cælo descendi. Si quis manducaverit ex hoc Pane , vivet in æternum : & Panis quem ego dabo , Caro mea est pro mundi vitâ.*

Ici les Juifs commencent à murmurer, parce qu'ils ne conçoivent pas comment Jésus-Christ pourra leur donner sa propre Chair à manger. Mais le Divin Maître, loin de leur faire comprendre les effets de l'amour & de la Puissance de Dieu, qui ne sont dignes de lui qu'autant qu'ils sont imcompréhensibles à la créature, se contente de leur affirmer avec serment, que s'ils ne mangent la Chair du Fils de l'Homme, & s'ils ne boivent son Sang, ils n'auront pas la vie éternelle ; & qu'au reste, *sa Chair est véritablement viande & son Sang est véritablement breuvage* (a).

Abaisser son esprit sous le joug de la foi, n'est pas une chose fort aisée ; aussi plusieurs de ses Disciples se retirèrent-ils de sa suite, & comme l'observe M. Rousseau, la défection fut telle, qu'il dit aux douze : *& vous, ne voulez vous point aussi vous en aller* ? Il ne paroît pas, ajoute immédiatement après, M. R. qu'il eût (Jésus) fort à cœur de convertir ceux qu'il ne pourroit retenir que par des Miracles (b).

En vérité, il faut que cet Ecrivain soit bien persuadé de l'ignorance de ses Lecteurs, pour oser leur soumettre une pareille réflexion !

(a) Ibidem, vers. 54 & 56. *Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis Carnem Filii Hominis, & biberitis ejus Sanguinem, non habebitis vitam in vobis.... Caro enim mea, vere est cibus, & Sanguis meus, vere est potus.*

(b) Lettres écrites de la Montagne, page 88.

Pourquoi semble-t'il avoir pris à tâche de flétrir en lui des qualités qui l'honoroient & qu'il paroïssoit respecter autrefois ! Est-ce donc à cause du refus de Miracles que les Capharnaïtes se retirèrent de la suite de Jesus ? Ne fait-il pas qu'ils ne prirent ce parti qu'après avoir été scandalisés des Instructions de leur Maître, & parce qu'ils ne pouvoient comprendre comment Jesus leur donneroit sa propre Chair à manger, & son propre Sang à boire ? Voilà cependant l'unique motif de cette défection. M. Rousseau le connoît certainement ce motif ; il sait même que le premier murmure, auquel se livrerent dans cette occasion ces aveugles, n'eût d'autre cause que leur orgueilleuse curiosité.

Le souvenir des Merveilles qu'ils lui avoient vu opérer les retint cette première fois ; mais quand ils virent qu'au lieu d'adoucir ce qu'ils appelloient la dureté du discours de Jesus, le Divin Maître leur parloit, au contraire, en termes moins figurés, plus clairs & plus expressifs de la réalité de sa propre Chair & de son propre Sang, dans le Pain qu'il devoit distribuer à ceux qui voudroient aller à lui, le scandale éclata, & plusieurs se retirèrent.

Que M. Rousseau cesse donc d'attribuer au refus de Miracles ce qu'il ne peut ignorer être l'effet de l'orgueilleuse ignorance des Juifs. Qu'il se pique davantage d'exactitude & de sincérité dans ce qu'il avance. Quels reproches n'a-t'il pas à se faire, de précipiter ainsi dans l'erreur une foule d'esprits foibles qui l'en croient sur sa parole !

„ Jesus, nous dit-il encore, ne mettoit à ses
œuvres, ni l'appareil ni l'authenticité né-
cessaires pour constater de vrais signes „.

Il ne falloit rien moins, MONSIEUR, que la tâche que je me suis imposée, pour m'obliger à répondre à des allégations, & des lieux communs aussi méprisables. Quel autre appareil devoit-il donc y mettre pour les rendre sensibles aux hommes, en présence desquels il les opéroit? Est-ce en secret qu'il change l'eau en vin aux noces de Cana! Se cachoit-t'il pour guérir le fils de l'Officier de Capharnaüm? Lui voit-on prendre des précautions pour empêcher que les Docteurs & les Scribes, soient témoins du Miracle qu'il fait dans la Synagogue de cette même Ville? Jesus-Christ n'étoit-il pas au milieu d'eux lorsqu'il délivra ce possédé de l'esprit impur? Ces mêmes Docteurs, témoins de ce dernier prodige, ne le font-ils pas encore de la guérison miraculeuse de la mere de Simon? N'étoit-ce pas en présence d'une infinité de personnes qu'il délivra ces énergomènes furieux qui habitoient le rivage de la mer au pays des Geraséniens ou Gergésénien (a)? Je demande s'il est possible de mettre plus d'appareil qu'il n'y en eut dans la cuer du paralytique, qu'on fit passer sur les toits pour le présenter à Jesus? Pouvoit-on choisir des gens plus éclairés pour juger de la vérité d'un Miracle, ou plus ennemis de Jesus-Christ pour ne se laisser pas séduire, &

(a) Voyez la dissertation d'Origène sur le nom & la situation de Cepais dans son Commentaire sur Saint-Jean, tom. 2, page 193, col. 2, & page 194, col. 1, de l'édition du Navire, in fol. 1604.

prévenir en faveur du Divin Maître? Cependant ces Docteurs eux-mêmes confessent qu'ils n'ont jamais rien vu ni entendu dire d'aussi extraordinaire. Je demande enfin, pour ne pas multiplier les citations à l'infini, je demande s'il seroit possible de regarder, comme fait sans éclat & sans appareil, le Miracle qu'il opéra en faveur de l'aveugle qui fut se laver à la piscine à Siloë? Ces paroles de Jesus ne sont-elles pas décisives? *Ce n'est ni le péché de cet homme, ni celui de son pere ou de sa mere qui est cause qu'il est né aveugle, c'est afin de faire éclater sur lui la puissance de Dieu (a).* Ces dernieres Paroles n'annoncent-elles pas l'éclat avec lequel le Sauveur vouloit donner ce prodige, en preuve de sa Mission divine?

Que manquoit-il donc à l'authenticité des Miracles que je viens de rappeler? Que manquoit-il à celle de tous les autres qu'il a opérés, ou en présence des Scribes & des Pharisiens, ou en présence des Juifs & de ses Disciples? En un mot, que manquoit-il à l'authenticité d'une infinité de prodiges qu'il a opérés au milieu des Villes, dans les places publiques, jusques dans les propres Sinagogues de ses ennemis les plus acharnés à le perdre, & les plus intéressés à décréditer ses œuvres miraculeuses? Peut-on affecter ensuite des doutes sur de pareils fondemens,

„ Cependant, nous replique-t'on, Jesus
 « recommandoit le secret aux malades qu'il

(a) *Ut manifestentur opera Dei in illo.* Joan. cap. 9, vers. 3.

5, guériffoit, aux boiteux qu'il faisoit marcher, aux possédés qu'il délivroit du Démon „

Hé pourquoi ne pas ajouter que Jesus ne recommandoit le secret de ses cures miraculeuses que dans certaines circonstances ? Si par des vues, peut-être impénétrables, mais à coup sûr toujours saintes, toujours conformes à la divine Sagesse, il a cru qu'il étoit quelquefois nécessaire de laisser ignorer à ses ennemis les Miracles qui excitoient leur envie & leurs persécutions contre lui ; ne fait-on pas qu'il se plaint aussi, dans d'autres occasions, du silence des ingrats ; & qu'il ordonne même à plusieurs de ceux en faveur desquels il fait des prodiges, d'en publier l'existence & la vérité ? Ne connoît-on pas sa réponse à ce Gerasénien ou Gergésénien qui venoit d'être délivré de la légion des Demons dont il avoit été possédé, & qui demandoit à son libérateur la permission de le suivre ? *Allez, lui dit Jesus, allez-vous en chez-vous trouver vos proches, & leur annoncez les grandes graces que vous avez reçues du Seigneur, & la miséricorde qu'il vous a faite (a).*

Si j'avois à parler à des cœurs vraiment désireux de connoître la vérité, je pourrois leur indiquer des sources précieuses, où ils trouveroient des interprétations propres à

(a) *Non admisit eum sed, ait illi : vade in domum tuam ad tuos ; & annuntia illis quanta tibi Dominus fecerit & miserens sit tui. Marc, cap. 5, vers. 19.*

leur faciliter l'intelligence de la lettre du texte. Je n'oublierois pas que M. Rousseau se dit zélé Disciple, & même défenseur ardent de ce qu'il appelle la sainte réformation ; & je le prierois de consulter l'un des premiers, & peut-être le plus savant des Ministres de l'Eglise de Genève, dans ses notes sur l'Evangile. C'est Théodore de Beze, dans son édition du nouveau Testament en trois colonnes où il a mis le texte grec dans la colonne du centre, la vulgate dans celle d'un des côtés, & sa version dans l'autre (a). Mais encore une fois, nous n'avons pas le bonheur de parler à des cœurs assez dociles. M. Rousseau dit ne vouloir que des faits Evangeliques, nous lui en avons donné ; poursuivons l'examen de ceux qu'il objecte encore.

„ *Celui qui me rejette a*, disoit Jesus, *qui le*
 „ *juge, ajoutoit-il, les Miracles que j'ai faits*
 „ *le condamneront*, poursuit M. Rousseau ?
 „ Non : mais, *la parole que j'ai portée le con-*
 „ *damnera*. La preuve est donc dans la parole
 „ & non pas dans les Miracles, conclut
 „ M. R. „ (b).

Un lecteur judicieux qui nous aura suivi, avec un peu d'application, comprendra aisément si cette conséquence est celle que l'on peut tirer des principes établis dans l'Evangile. Mais pourquoi M. Rousseau affecte-t'il ici de ne pas indiquer l'endroit du

(a) J. Ch. D. N. novum testamentum, gr. & lat. Theodoro Beza interprete, cum annotatiunculis, &c. anno 1580, in 8^o.

(b) Troisième lettre de la Montagne, page 32

divin Livre d'où il prend ce passage ? C'est ; MONSIEUR , dans le douzième chapitre de St. Jean , verset quarante-huitième , que l'on trouve ces mots : *Celui qui me rejette , & qui ne reçoit point mes paroles à un juge qui le doit juger : Ce sera la parole même que j'ai annoncée qui le jugera au dernier jour.* Prenez la peine de lire ce chapitre en entier , & vous y verrez des nouvelles preuves , qui ne justifient que trop combien sont fondés les reproches que j'ai déjà plusieurs fois été obligé de faire à M. Rousseau. Vous y verrez dans quelles circonstances Jesus-Christ parle ainsi aux Juifs incrédules que la sainteté de sa parole , soutenue des prodiges les plus éclatans , n'avoit encore pu soumettre. Vous verrez qu'il étoit dans le Temple , d'où il venoit de chasser les Marchands qui en profanoient la Sainteté ; qu'il y faisoit une instruction Publique aux Docteurs de la Loi & aux Gentils qui étoient venus l'écouter , & qu'il y avoit fait précéder cette instruction de la guérison d'une foule d'aveugles & de boiteux ; début bien frappant ; sans doute , pour convaincre ses Auditeurs de la divinité de la parole qu'ils alloient entendre. Vous verrez que dans cette instruction il prédit le genre de mort auquel il étoit destiné , & les principales circonstances qui devoient précéder , accompagner & suivre son trépas. Vous verrez que pour donner d'avance à ses prédictions des caractères de vérité qui subjugaient tous les esprits , il demanda à son pere , en présence de tout le Peuple , de glorifier son nom ;

qu'alors une voix céleste se fit entendre ; qui s'écrioit : *je l'ai déjà glorifié , & je le glorifierai encore ; & que pour faire revenir le Peuple du trouble que ce prodige venoit de lui causer , & en même-temps pour lui en manifester l'objet , Jésus leur dit : ce n'est pas pour moi que cette voix s'est fait entendre , mais pour vous (a).*

C'est donc afin de confirmer la vérité de sa parole que Jésus-Christ demande à son Pere de glorifier son Nom ; c'est pour autoriser la Mission divine de son Fils , que le Pere Eternel fait entendre cette voix du Ciel , qui frappe , qui déconcerte , qui convertit même plusieurs Princes des Prêtres (b). Si l'on trouve cinq ou six versets plus bas ces paroles de Jésus : *celui qui me rejette & qui ne reçoit point mes paroles à un Juge , &c. ... Ce sera la parole même que j'ai annoncée qui le jugera , &c. qui ne voit qu'il ne peut alors être question que de sa parole , telle qu'il l'avoit annoncée aux hommes ; c'est-à-dire : toujours appuyée , tou-*

(a) Saint-Jean , chap. 12 , vers. 28 - 30. *Pater . clarifica nomen tuum. Venit ergo vox de Cælo : & clarificavi , & iterum clarificabo. Turba ergo quæ stabat , & audierat , dicebat , &c. Respondit Jesus , & dixit : non propter me hæc vox venit , sed propter vos.*

(b) Le respect humain empêcha cependant ces Prêtres , déjà convaincus , de se déclarer publiquement en faveur du Divin Maître : voici ce que dit le Ministre Beze , sur ce 42 vers. du 12 , chap. de Saint-Jean. *Non modò pauci credunt si cùm incredulis comparentur , sed etiam ex iis paucis plerique , (& quidem in primis maximi quique) homines magis verentur quam Deum.*

jours confirmée par les Miracles qu'il avoit faits, & dont les Juifs avoient si souvent été les témoins ? M. Rousseau auroit donc mieux conclu s'il se fût contenté de dire : la preuve de la révélation, n'est donc ni dans la parole dénuée des Miracles, ni dans les Miracles uniquement. C'est dans la sainteté de la parole, accompagnée d'une infinité de prodiges opérés en preuve de sa Divinité ; autorisée & confirmée par des prodiges plus grands encore, que fait en preuve de sa Mission un envoyé de Dieu, promis & prophétisé depuis l'origine du Monde : dont tous les caractères, toutes les circonstances de sa naissance, de sa vie & de sa mort, ont été prédites plusieurs siècles avant sa conception : sur lequel seulement, se sont vérifiées de point en point, & ont pu uniquement se vérifier toutes les prophéties prononcées en des temps différens, en plusieurs Villes, par divers personnages séparés les uns des autres, & qui néanmoins ont tous suivi, tous adopté, & tous concouru à faire exécuter le même plan qu'une lumière divine leur a révélé ; c'est dans cette constante uniformité des Prophetes qui annoncent à un grand peuple un Messie, un Législateur nouveau, dont le regne doit subsister jusqu'à la fin des siècles, & qui, en soumettant les Gentils à son empire, doit en exclure ses propres Sujets, devenus coupables d'orgueil & d'incrédulité ; c'est en un mot, dans cette parole toute divine, & dans les œuvres miraculeuses de Jesus-Christ, qui est le centre & le terme de toute la révélation, c'est dans les autres caractères qui l'attestent que résident les véritables preuves dont la réunion indispensable forme le souverain degré de conviction.

Que M. Rousseau nous eût épargné de regrets

grêts ; s'il eût consacré sa plume & sa raison à peindre , avec cette énergie qui caractérise son stile , ce que nous ne pouvons qu'ébaucher imparfaitement. Mais loin de-là , sa fureur contre l'Evangile & contre les faits dont on y trouve le récit , ne fait que s'accroître , il la décèle à chaque ligne de ses écrits , malgré les précautions qu'il semble vouloir prendre pour la dérober aux yeux de ses lecteurs.

» Le plus apparent & le plus palpable
 » des Miracles qu'ait fait Jesus , nous dit-
 « il , est sans contredit celui de la multi-
 » plication des cinq pains , & des deux
 » poissons qui nourrirent cinq mille hommes.
 » Non - seulement ses Disciples avoient vu
 » le Miracle , mais il avoit pour ainsi dire ,
 « passé par leurs mains ; & cependant ils n'y
 » pensoient pas , ils ne s'en doutoient pres-
 » que pas. Concevez-vous , ajoute-t'il , qu'on
 » puisse donner pour signes notoires , au
 » genre-humain dans tous les siècles , des
 » faits auxquels les témoins les plus immé-
 » diats font à peine attention « ?

Premièrement on n'accorde pas à M. Roufseau , que le Miracle de la multiplication des cinq pains soit le plus apparent , ni le plus palpable de ceux qu'à fait Jesus-Christ. Il est aisé de concevoir qu'un prodige qui n'est point annoncé , & qui ne s'opère qu'insensiblement , comme il arriva lors de cette multiplication , doit faire bien moins d'impression sur les esprits & les sens des spectateurs , que n'en feroit un Miracle déjà très-grand par lui-même , promis & exécuté presque en même-temps , & contre toute sorte d'apparence. Ces derniers Miracles sont sans con-

redit, d'un ordre bien supérieur & plus frappant. Ils sont plus apparens , plus palpables , parce qu'on est prévenu d'y donner une application d'autant plus sérieuse , que l'effet du prodige annoncé seroit plus extraordinaire. Or, la guérison du paralytique de Capharnaüm, celle du fils du Centenier, la résurrection de la fille de Jaire, celle du fils unique de la veuve de Naim, celle du Lazare sur-tout, & une infinité d'autres prodiges sont de cette nature. Celui de la résurrection de Jésus-Christ surpasse encore tous les autres ; ainsi , M. Rousseau doit abandonner une idée d'autant plus singulière qu'elle est contredite, & par l'intime conviction que donne l'évidence, & par l'expérience de tous les âges, de tous les peuples, de tous les caractères.

En second lieu, est-il bien vrai que les Disciples ne pensoient point qu'il y eût du prodige dans cette multiplication ? Je trouve bien dans l'endroit de la vulgate que cite M. Rousseau, qu'ils n'avoient pas compris le Miracle des pains : *non enim intellexerunt de panibus* ; je trouve même dans la version littérale que le Ministre Beze nous donne du texte grec de Saint-Marc, qu'ils n'avoient pas compris ce qui avoit été fait sur ces pains, *non enim intellexerunt quod factum fuerat illis panibus*. Mais cela veut-il dire qu'ils n'y pensoient pas, qu'ils ne s'en doutoient presque pas ? Ne voit-on pas au contraire dans le récit du même Evangéliste, que le Peuple en fut si touché qu'il voulut enlever Jésus-Christ pour le déclarer Roi, & que les Disciples avoient parfaitement retenu les circonstances qui prouvoient le Miracle auquel M. Rousseau dit qu'ils faisoient à peine at-

tion ? Saint-Marc rapporte en effet , quelques lignes plus bas , dans le huitième chapitre , vers. 14 & suivans , que les Disciples s'étant embarqués sans prendre qu'un seul pain avec eux , ce qui leur donnoit de l'inquiétude , Jesus qui connoissoit ce qui se passoit dans leur ame , leur dit : *Pourquoi vous entretenez-vous de cette pensée , que vous n'avez point de pain ? Quoi ! vous n'avez encore ni sens ni intelligence ? & votre cœur est toujours dans l'aveuglement ? Avez-vous toujours des yeux sans voir ? & des oreilles sans entendre ? & avez-vous perdu la mémoire ? Lorsque je distribuai les cinq pains à cinq mille hommes , combien remportates-vous de paniers pleins de morceaux qui étoient restés ? Douze , lui dirent les Disciples. Et lorsque je distribuai les sept pains à quatre mille hommes , combien remportates-vous de corbeilles pleines de morceaux qui étoient restés ? Sept , lui dirent-ils. Et comment donc , ajouta-t'il (Jesus) , ne comprenez-vous point encore ?*

Répond-on , comme font ici les Disciples , quand on ne s'est pas apperçu d'un fait dont on exige un compte si fidele ? Il est vrai que par un aveuglement , qui ne cède qu'à celui de M. Rousseau & des autres incrédules de ce siècle , les Disciples de Jesus - Christ ne retiroient pas tout le fruit qu'ils devoient , des prodiges qu'ils voyoient opérer par leur Maître. C'est-là précisément le sens de ce passage : *non enim intellexerunt de panibus*. Les Disciples venoient d'être les témoins de ce prodige , ils ne devoient donc plus être surpris d'en voir faire de nouveaux par le Sauveur. Cependant ils le voyent marcher

sur la mer, & ils sont tous épouvantés ; le prenant pour un phantôme. Jésus-Christ à beau les rassurer, monter dans leur barque, faire cesser la tempête ; ce dernier prodige même augmente leur étonnement, & leur donne lieu d'admirer sa Puissance Divine, comme s'ils n'en étoient pas déjà convaincus ; car remarque l'historien sacré : *Ils n'avoient pas fait assez d'attention sur le Miracle des pains.* Le Ministre Beze lui-même, dans une note marginale pour servir à l'intelligence de ce passage, donne le même sens à ces paroles ; *Miraculum illud quinque panum, &c.* nous dit-il, *non satis consideraverant (a).* C'est comme si l'Evangéliste eût dit : *Les Disciples distribuerent les cinq pains & les deux poissons, sans que personne pût pénétrer le secret d'une telle fécondité, quoique tout le monde y participât*

Hé, pour combien de Miracles qui s'opèrent sous nos yeux, sommes nous aussi froids & aussi stupides ! Le grain & la semence que la providence multiplie chaque année ne sont-ils pas un Miracle aussi réel, & presque plus étonnant encore, quoiqu'on y soit accoutumé ?

» Une preuve, nous dit toujours M. Rouffeau, que l'objet réel des Miracles de Jésus
 « n'étoit pas d'établir la Foi, c'est qu'au
 » contraire il commençoit par exiger la Foi,
 » avant que de faire le Miracle. C'est pré-
 » cisément pour cela, & parce qu'un Pro-
 » phete n'est sans honneur que dans son
 » pays, qu'il fit dans le sien très-peu de

(a) N. T. G. & lat. ex interpretatione Théod. Beze, pag. 85.

» Miracles ; il est dit même qu'il n'en put
 » faire à cause de leur incrédulité ».

Peut-on abuser ainsi de la crédulité des lecteurs auxquels on se flatte d'en imposer ? Est-ce sérieusement que M. Rousseau affecte de donner à la Foi, prise pour la révélation, le même sens qu'indique le mot de Foi quand il ne signifie que confiance ? Jésus-Christ sans doute, exigeoit que les malades qui lui demandoient la guérison de leurs infirmités eussent la Foi, c'est-à-dire, qu'ils fussent sincères dans leurs demandes : qu'ils voulussent être guéris & qu'ils crussent qu'il avoit le pouvoir de les guérir réellement. Et à combien de titres le sauveur ne devoit-il pas exiger cette confiance de la part de ceux qui s'adressoient à lui ? Toute la Palestine retentissoit du bruit des prodiges inouis qu'il y opéroit.

Mais où donc M. Rousseau a-t-il trouvé qu'il est écrit, que Jésus ne put faire des Miracles dans son pays, à cause de leur incrédulité ? Il nous renvoie à Saint-Mathieu, chap. 13, vers. 58, & à Saint-Marc, chap. 6, vers. 5 ; Mais Saint-Mathieu se contente de nous dire que *Jésus ne fit pas là beaucoup de Miracles, à cause de leur incrédulité*. Et Saint Marc dit expressément : *qu'il n'en put faire aucun, sinon qu'il guérit un petit nombre de malades en leur imposant les mains ; desorte, ajoute l'Historien Sacré, qu'il admiroit leur incrédulité*. Guérir des malades par la seule imposition des mains, n'est-ce pas faire des Miracles ?

» Comment ? Répond M. Rousseau, c'é-
 » toit à cause de leur incrédulité qu'il en falloit

» faire pour les convaincre , si les Miracles
 » avoient eu cet objet ; mais ils ne l'avoient pas.

Comment M. Rousseau peut-il croire donner plus de poids à son objection , en affectant des traits d'ignorance aussi marqués ! Ignore-t-il le vrai motif du refus de Jesus-Christ ? Ne fait-il pas que Dieu résiste aux superbes ? Et n'est-il pas convaincu de l'affreuse disposition qui étoit dans le cœur des habitans de Nazaret lorsqu'ils demandoient au Divin Maître : pourquoi il ne faisoit pas dans sa Patrie les Miracles qu'il faisoit ailleurs ? Lorsque Jesus-Christ rapporta les exemples de Naaman & de la veuve de Sarepta , pour prouver qu'il étoit libre de faire des Miracles où il vouloit , & de préférer les étrangers à ses Concitoyens , ceux-ci ne l'accuserent pas d'impuissance ; ils ne furent offensés que d'une préférence qui bleissoit leur orgueil ; & ils le furent au point qu'ils voulurent le précipiter.

Cette jalousie , convertie en fureur , témoignoit sans doute combien la préférence étoit réelle , combien par conséquent les Miracles faits dans les autres villes , étoient réels aussi. Ils reconnoissoient donc , en Jesus-Christ , le pouvoir de renouveler ces merveilles à sa volonté ; de nouveaux Miracles n'étoient donc pas nécessaires pour les convaincre : ils avoient de quoi l'être déjà par les précédens , sur l'existence desquels ils ne témoignent aucun doute. Jesus cependant , opère encore au milieu d'eux quelques guérisons Miraculeuses pour les rendre entièrement inexcusables. Mais si ces Miracles les eussent généralement engagés à recon-

noître Jesus-Christ pour le fils de Dieu , nous ferions obligés de ne le pas recevoir comme tel , parce que nous sommes avertis par le Saint-Esprit qu'ils devoient se tromper sur le point qui importoit le plus à la Religion.

L'aveuglement des Juifs , & la cause de cet aveuglement par rapport à Jesus , avoient été prédits comme des signes qui devoient contribuer à faire reconnoître le Messie. Donc , plus la fureur de ces habitans & leur conspiration contre le Divin Maître sera générale , plus un Chrétien instruit & conséquent sera rassuré sur la Divinité de Jesus-Christ. Le jugement des Juifs formera le sien par opposition au leur ; il croira ce qu'ils lui défendront de croire ; il ira à celui qu'ils rejettent , & il sera certain qu'il marchera alors dans la bonne voie , parce que les Divines Ecritures lui assurent qu'ils s'égareront infailliblement sur ce point.

M. Rousseau se plaît à renouveler cette objection : il y revient sans cesse , il la présente par-tout , & toujours sous une forme aussi nouvelle que séduisante , afin de la mieux inculquer dans le cœur de ses lecteurs.

C'est pour cela qu'on vient d'y répondre encore , quoiqu'on y eût déjà répondu en démontrant invinciblement que Jesus-Christ a fait de vrais Miracles , en preuve de sa Mission Divine ; qu'il les a multipliés en divers temps , en différens lieux ; qu'il les a rendus si éclatans & si authentiques qu'ils devoient nécessairement convaincre ceux-même qui ne les auroient connus que d'après le témoignage de la voix publique. On y répondra ,

néanmoins encore, dans la note 6, par des exemples terribles, qui ne confirment que trop l'équitable sévérité de la Justice Divine contre les incrédules que les plus grands Miracles ne pourroient convertir.

Ce que M. Rousseau dit ensuite au sujet des œuvres de Jesus-Christ, est non-seulement absurde, mais encore de la plus mauvaise foi. Il prétend que ces œuvres marquoient le pouvoir de bien faire plutôt que la volonté d'étonner. Mais qu'il s'explique avec plus de sincérité : qu'il nie absolument l'existence des Miracles de Jesus-Christ, rapportés dans l'Evangile : car il faut, où les nier absolument & les tous rejeter, où qu'il convienne que rien n'est plus capable d'étonner que ces Miracles ? Quoi ! M. Rousseau ne fera pas surpris de voir subitement guérir des malades, redresser des boiteux, donner la vue aux aveugles, faire parler les muets, délivrer les possédés, ressusciter les morts, sans autre moyen que le son de la voix d'un homme qui fait toutes ces merveilles ! Rien ne constateroit davantage l'assoupissement où le délire de sa raison.

« C'étoient des vertus, ajoute-t-il, plutôt » que des Miracles ».

Qu'appelle-t-il ici vertu ? Que veut-il nous faire entendre par sa note où il dit que le mot *verus* est celui qui est employé dans l'Ecriture, & que nos traducteurs le rendent par celui de Miracles (a) ? Croit-il en avoir assez dit pour persuader ses lecteurs que cette traduction est infidèle où ridicule ? Les sup-

(a) Lettres écrites de la Montagne, pag. 91.

poseroit-il assez ignorans pour ne savoir pas que nos traducteurs ne rendent jamais ce mot de *vertus* par celui de Miracles, que lorsqu'il est employé pour exprimer des œuvres qui portent l'empreinte & le sceau de la Divinité ? D'ailleurs est-ce que les Miracles de Jesus-Christ ne seroient exprimés dans l'Ecriture que par le mot de *vertus* ? Les mots de *signes*, d'*œuvres*, de *prodiges*, ne sont-ils pas employés plus souvent encore ?

Nouvelle objection, bien digne de son auteur. « Comment la suprême sagesse eût-elle employé des moyens si contraires à la fin qu'elle se proposoit ? Comment n'eût-elle pas prévu que les Miracles dont elle appuyoit l'autorité de ses envoyés, produiroient un effet tout opposé, qu'ils feroient suspecter la vérité de l'histoire, tant sur les Miracles que sur la Mission, & que parmi tant de solides preuves, celle-là ne feroit que rendre plus difficiles sur toutes les autres les gens éclairés & vrais ? Oui, je le soutiendrai toujours, l'appui qu'on veut donner à la croyance en est le plus grand obstacle : ôtez les Miracles de l'Evangile & toute la terre est aux pieds de Jesus-Christ (a).

Quel entêtement, ou plutôt quel délire ! comment ? M. Rousseau disoit, il n'y a qu'un instant, que les Miracles étoient de tous les caractères de la révélation, le plus frappant, celui qui saisit spécialement le Peuple, & par le-

(a) Lettres écrites de la Montagne, pag. 91.

quel la bonté Divine se prête aux foiblesses du vulgaire , auquel elle veut bien donner des preuves qui fassent pour lui (a) ; & maintenant il ne craint pas d'avancer que la suprême sagesse auroit employé des moyens contraires à la fin qu'elle se proposoit , si dans le dessein d'établir la Foi , elle eût opéré des Miracles . Il osera s'écrier :
 » oui je le soutiendrai toujours , l'appui qu'on
 » veut donner à la croyance en est le plus
 » grand obstacle : otez les Miracles de l'E-
 » vangile & toute la terre est aux pieds de
 » Jesus-Christ ?

Mais , 1^o. la contradiction de ses principes est trop palpable , trop choquante , pour craindre que ses paradoxes puissent en imposer aux esprits même les moins éclairés.

2^o. Quelles preuves nous donne-t-il à l'appui de ses déclamations téméraires ? aucune. Il cite continuellement l'Evangile , hé qu'il le lise de meilleure foi ! il y verra que ce sont précisément les Miracles qui ont formé des Disciples à Jesus-Christ & à ses Apôtres (b).

(a) Ibidem , pag. 79 & 80.

(b) Voyez Saint - Mathieu , chapitre 4 , verset 24 & 25.

Ibidem , chap. 12 , vers. 13-15.

Ibidem , chap. 14 , vers. 25-33.

Ibidem , chap. 20 , vers. 34.

Ibidem , chap. 21 , vers. 15.

Saint - Marc , chap. 1 , vers. 27 & 28.

Ibidem , chap. 5 , vers. 20.

Ibidem , chap. 10 , vers. 52.

Saint-Luc , chap. 5 , vers. 5 - 11.

Ibidem , chap. 17 , vers. 15 & 16.

Ibidem , chap. 18 , vers. 42 & 43.

Saint-Jean , chap. 2 , vers. 11.

Cependant , s'il faut l'en croire , » Paul
 » prêchant aux Athéniens , fut écouté *fort*
 » *paisiblement* , jusqu'à ce qu'il leur parlât d'un
 » homme ressuscité. Alors les uns se mirent à
 » rire ; les autres lui dirent : *cela suffit* , nous
 » entendrons le reste une autrefois (a).

Qu'il est aisé de montrer de l'esprit quand
 on ose tout se permettre ! Observez, MONSIEUR,
 qu'il y a toujours quelqu'infidélité dans les
 citations & les traductions des passages que
 rapporte M. Rousseau.

D'abord , il n'est pas vrai que St. Paul prê-
 chant aux Athéniens , en *fût écouté fort paissi-
 blement*. A peine eût-il commencé à com-
 battre l'idolâtrie dans leur ville , que les
 Philosophes Epicuriens & Stoiciens qui étoient
 venus l'entendre & conférer avec lui , l'ac-
 cusèrent de prêcher des nouveaux Dieux, se
 saisirent de lui & le menerent devant l'A-
 réopage. Là St. Paul accusé d'enseigner une

Ibidem , chap. 3 , vers. 1 & 2.

Ibidem , chap. 4 , vers. 53.

Ibidem , chap. 6 , vers. 14.

Ibidem , chap. 7 , vers. 21.

Ibidem , chap. 10 , vers. 42.

Ibidem , chap. 11 , vers. 45.

Ibidem chap. 12 , vers. 10 & 11 ;

Actes , chap. 2 & 3 en entier.

Ibidem , chap. 4 , vers. 4.

Ibidem , chap. 5 , vers. 12 & 14.

Il n'est presque pas de Miracle rapporté dans les Evan-
 gélistes & dans les Actes des Apôtres , dont on ne puisse
 s'autoriser pour démontrer à M. Rousseau que ce sont
 principalement les Miracles qui ont formé & multiplié des
 Disciples à Jesus-Christ.

(a) Lettres écrites de la Montagne , page 91.

religion nouvelle contre les loix du pays ; plaide sa cause , leur rappelle cette inscription qu'il avoit lue sur un de leurs Autels , *ignoto Deo* , au Dieu inconnu , & leur dit que c'est précisément ce Dieu qu'ils adorent sans le connoître , qu'il vient leur annoncer , &c. (a).

M. Rousseau n'est pas moins infidèle dans le reste de sa citation. Comment s'exprime le Texte Sacré ? Voici les propres termes de la vulgate : *Cum audissent autem resurrectionem mortuorum , quidam quidem irridebant* , les uns s'en moquoient ; *quidam verò dixerunt : audiemus te de hoc iterum* , nous vous entendrons une autrefois sur ce point ; & non pas comme traduit M. Rousseau , *cela suffit* , nous entendrons le reste une autrefois , enfin , & c'est ce que M. Rousseau affecte d'omettre , *quidam verò viri adhærentes ei , crediderunt* , quelques-uns néanmoins se joignirent à lui & embrassèrent la foi.

Mais accordons pour un instant , contre la vérité & l'authenticité des faits , accordons que la citation & la traduction soient exactes ; qu'elle conséquence les ennemis du Christianisme pourroient-ils inférer de ce passage des actes des Apôtres contre la Doctrine des Miracles ? Quand ce fait seroit aussi vrai qu'il est constamment faux , on ne pourroit jamais en conclure que les Mi-

(a) Voyez les Actes des Apôtres , chap. 17 depuis le vers. 16-34. Voyez aussi ce que rapporte à ce sujet Simon métaphraste dans la vie qu'il a écrite de Saint-Denys l'Arcéopagite , pag. 191 , & 192.

racles ; au lieu de servir d'appui à la croyance , en font le plus grand obstacle. Il y a plus , c'est que ce passage favorise , prouve de nouveau , & confirme la proposition contraire. Si l'Apôtre , en preuve de l'Evangile qu'il annonçoit , eût opéré dans l'Aréopage les mêmes prodiges qui lui firent tant de prosélites à Paphos , à Icône , à Listre , à Philippes , & ailleurs (*a*) , & que pas un des spectateurs n'eût voulu se laisser convaincre , à la bonne heure ; ce trait d'histoire , présenté d'une manière aussi séduisante qu'il l'est dans les Lettres de la Montagne , eût pu paroître de quelque ressource pour les Disciples de M. Rousseau. Mais Saint-Paul ne fait aucun Miracle dans Athènes ; il se contente d'y prêcher l'unité d'un Dieu , d'y parler de ses attributs , surtout de sa justice & du jour auquel l'être suprême doit juger le monde *par celui qu'il a destiné pour en être le Juge* (*b*) ; il y annonce le Rédempteur des Nations , rejeté par les Juifs & condamné par-eux au plus infâme des supplices ; il parle de la mort & de la résurrection d'un homme Dieu à des Peuples éloignés de la Judée , qui n'avoient jamais entendu parler de Jesus-Christ , ni de ses œuvres miraculeuses ; est-il bien étran-

(*a*) A Paphos , voyez Actes des Apôtres , chap. 13 , vers. 6-12.

A Icône , Ibidem , chap. 14 , vers. 1-3.

A Lystre , ibidem , chap. 14 , vers. 7-14

A Philippes , ibidem , chap. 16 , vers. 18-34

(*b*) Ibidem , chap. 17 , vers. 31.

ge que la plupart de ces sages du siècle ; privés des lumières de la révélation , ensevelis dans les ténèbres de l'idolâtrie , n'ajoutent aucune foi à un récit qui ne peut être considéré que comme une fable , par tout homme qui ne seroit pas forcé par quelque prodige , de reconnoître la parole de Dieu dans celui qui l'annonce ?

Ce n'est pas tout encore. Quoique tout lecteur impartial soit obligé de convenir que les raisonnemens sophistiques de M. Rousseau sont confondus par le nombre & la solidité des preuves que nous venons de donner pour combattre ses parallogismes , l'écriture vient à notre appui & nous suggère une nouvelle réponse plus tranchante & plus victorieuse.

Dans le même verset que nous avons déjà rapporté : *quidam verò adhærentes ei crediderunt* , l'Historien Sacré ajoute : *in quibus & dionysius areopagita* , entre lesquels fut Denys , Sénateur de l'Aréopage (a).

Cette dernière circonstance , MONSIEUR , ne vous paroît-elle pas décisive en faveur de la vérité que nous défendons ? Les Epicuriens & les autres Philosophes de l'Aréopage ne croyent point à la nouvelle Doctrine que leur prêche l'Apôtre , n'en soyons pas surpris ; St. Paul ne fait , en leur présence , aucun usage du don des Miracles pour autoriser sa Mission , & ces savans n'ont peut-être jamais été les témoins d'aucun prodige , ou n'y ont jamais fait assez d'attention. Denys au contraire , dès qu'il entend parler

(a) Ibidem , au même chap. 17 , vers. 34.

du Fils de Dieu injustement crucifié par sa Nation, dès qu'on lui rapporte les époques de sa mort & de sa résurrection, embrasse le le Christianisme. Pourquoi cette différence ? Vous me prévenez sans doute, MONSIEUR ; vous savez que Denys étoit l'un des mathématiciens qui, la quatrième année de la 202^e. olympiade, époque précisément de la mort de notre Seigneur, se trouva avec Appollophanes près d'Héliopolis en Egypte : vous savez que dans un temps de pleine Lune, où le Soleil ne pouvoit être en conjonction avec cette planète, & où par conséquent il ne pouvoit arriver d'Eclipse qui ne fût furnaturale, il vit la terre se couvrir de ténébres en plein midi ; & que frappé de ce prodige qui dura plusieurs heures, il s'écria : *puisque la nature s'émeut ainsi, ou son auteur souffre, ou ses Loix se renversent* (a).

(a) *Aut auctor naturæ patitur, aut mundi machina dissolvitur* (in annotationibus corderii in Dionysii Areopagitæ epistolam 7am. paginâ 93â, tom. 2. operum Dionysii, ex editione ejusdem corderii, Antuerpiæ 1634).

Tous les auteurs des différentes vies que nous avons de St. Denys l'Aréopagite, rapportent ce fait. St. Denys le rappelle lui-même dans sa 7. Lettre à St. Polycarpe, & dans celle qu'il écrivit à son ancien maître Appollophanes, qui fut aussi son collègue dans ses premiers voyages en Egypte & en Perse. Voyez Suidas, vie de St. Denys, pag. 213 ; Hallois, page 253. Voyez encore M de Juigné dans son Dictionnaire Historique, au mot *Denis l'Aréopagite* ; le P. Alexandre D. dans l'apologie des ouvrages attribués au même St. Denys ; l'Auteur de la dissertation, sur le même, imprimée à Paris en 1702, & tous les Savans qui se sont occupés de la vie & des œuvres de ce Saint Philosophe Grec, depuis Evêque d'Athènes.

Que ce trait est frappant, M O N S I E U R , que les preuves qui en résultent sont au-dessus des vains efforts du raisonnement ! que l'on soit de bonne foi, Qui ne reconnoitra dans les impressions qu'il fit sur Denys l'Aréopagite, celles même de l'Etre Suprême ? Appollophanes, plus ancien Philosophe que Denys son Disciple, décria quelque temps sa conversion. Il voulut, dans des écrits qu'il lui envoyoit par St. Polycarpe, la faire regarder comme une trahison envers la Patrie. Mais, lorsque Denys l'eût ramené par sa justification, au prodige dont ils avoient été témoins l'un & l'autre, à la réflexion que ce prodige lui fit faire, aux preuves in-

La certitude de cette Eclypse est incontestable. Non-seulement elle est rapportée en Saint-Mathieu, chap. 27, vers. 45, en St. Marc, chap. 15, vers. 33, & en St. Luc, chap. 23, vers. 44; elle l'est encore dans Thallus, payen, au livre 3e. de ses histoires Syriaques, dans Phlegon, aîné d'Adrien & chronologiste de cet Empereur. Voyez ses propres paroles rapportées dans le chap. 21 du second livre, de l'ouvrage intitulé : *de mundi creatione*, par Philoponus, Auteur antichrétien, & par-là moins suspect à M. Rousseau; les notes de Corderius sur la 7 Lettre déjà citée pag. 93, col. 2. celles de Saint-Maxime, Martyr, dans le même ouvrage, page 97, les paraphrases de Pachimère sur la même lettre, page 103; & l'illustre Bossuet, discours sur l'Histoire Universelle, page 63 de l'édition in 4^e 1744. Rufin, au Livre 9. de son histoire Eccles. chap. 6, en parle dans les mêmes termes qu'avoit fait Eusèbe dans le Livre 1. de la sienne. Tertullien, Apolog. chap. 21, & Origene, Liv. 2 contre Celse & Tryphon, opposent cette même preuve aux Payens. Les Annales de la Chine conservent encore la mémoire de ce fait aussi incontestable qu'il est extraordinaire. Consultez le P. Petau, Doctr. des temps, liv. 12 chap. 21, & M. de Tillemont, note 25, sur J. Ch. & la vie de l'Empereur Adrien, parag. 18.

contestables qu'ils avoient sous les yeux, qu'alors même Jesus-Christ expiroit victime de l'impiété de son Peuple, que devinrent les plaintes d'Apollophanes sur la conversion de St. Denys ? Osa-t'il les poursuivre ? Non, MONSIEUR. Apollophanes ne défendoit point, comme les Philosophes de nos jours, ses opinions particulieres pour le seul plaisir d'insulter à la Religion ; il étoit prêt à embrasser la vérité dès qu'elle s'offriroit à lui, il ne put la méconnoître aux caractères éclatans, sous lesquels des faits incontestables la lui présentoient, & imitant l'exemple de Denys il ne craignit point de s'exposer à essuyer de quelqu'autre Philosophe, les reproches qu'il avoit été le premier à lui faire.

C'est ainsi qu'aux Philosophes, comme aux hommes ordinaires, les prodiges paroissent des émanations de la Divinité. Des plaisanteries, contredites par la certitude de l'Histoire, ne détruiront pas cette conséquence, & ce ne sera point en nous livrant aux transports de notre imagination, mais d'après des exemples certains & incontestables, que nous dirons à M. Rousseau : *laissez les Miracles dans l'Evangile ; c'est par eux que la Terre a été mise aux pieds de Jesus-Christ : c'est par eux que le Christianisme & sa morale, dont l'excellence vous subjugué, vaincront les combats d'autres esprits prétendus forts, qui, avec votre éloquence, ne chercheroient à renverser ses Dogmes, que pour établir des mœurs moins pures que celles qu'on vous accorde.*

Ces lieux communs, mille fois répétés & toujours victorieusement combattus, n'au-

roient dû paroître à M. Rousseau que comme des réflexions dignes du plus souverain mépris. S'être flatté de leur donner plus de confiance par le vernis de son élocution magique, c'est avoir trop compté, & sur la célébrité qu'il s'est acquise, & sur l'enthousiasme qu'il ne fait que trop inspirer à ses lecteurs.

A quelles puérités s'amuse donc ici M. Rousseau ! Il se plaint toujours de l'envie de ses ennemis, trop jaloux de ses talens & de sa gloire ; quelles armes il leur prête aujourd'hui !

Page 92, Chiffre (6).

(6) On a déjà parlé du Miracle fait en présence de Jéroboam & de son Peuple, en confirmation de la prédiction de l'homme de Dieu arrivé du pays de Juda, contre l'Autel de Béthel & contre les hauts lieux. Ce Miracle étoit sans doute suffisant pour convaincre ces apostats, puisque le Prophète l'avoit prédit, & le donnoit comme une preuve de ce qu'il venoit de leur dire de la part de Dieu ; il s'en fit néanmoins un second & un troisième. La main que Jéroboam lève dans ce même instant pour commander qu'on arrête l'Homme de Dieu, se sèche & demeure immobile : & un moment après, il en recouvre l'usage par la prière de celui contre qui il l'a levée.

Que manquoit-il à ce Peuple pour rendre gloire à Dieu, & reconnoître le crime de sa désertion ? La conviction ne pouvoit être plus parfaite. Dieu se montre, & leurs yeux voient des signes évidens de sa présence. Cependant ils demeurent dans leur endurcisse-

ment. « Tant il est vrai, dit un savant commentateur, qu'on peut être convaincu & réduit au silence, sans être intérieurement persuadé, du moins sans que le cœur soit converti ».

Mais rien n'est plus terrible que l'exemple de Jéroboam : Dieu opère sur lui deux grands Miracles ; l'un de Justice, & l'autre de miséricorde. Au premier ce Prince reconnoît publiquement la main de Dieu qui le frappe : il a recours à sa clémence : il supplie le Prophète de lui demander sa guérison, & il l'obtient. Qui n'eût cru que ce double prodige le feroit rentrer en lui-même, & reveilleroit dans son ame les sentimens de Religion que l'ambition y avoit étouffés ? Mais il faut autre chose que des Miracles extérieurs pour changer le cœur, & le rappeler à son devoir. *Après toutes ces choses, dit l'Ecriture, Jéroboam ne quitta point sa voie corrompue (a).* L'épreuve qu'il fit successivement de la sévérité & de la bonté de Dieu, ne servit qu'à l'endurcir dans le mal. Il a toujours été vrai, & il le sera toujours, que comme tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu ; tout, jusqu'aux biensfaits de Dieu, contribue à l'endurcissement & à la perte des méchans, par l'abus qu'ils en font. Les Pharaons, & les Jéroboams seront éternellement exposés aux yeux des Chrétiens, comme des exemples éclatans d'une vérité si redoutable.

(a) Au troisième Livre des Rois, ch. 31, vers. 33.

Jesus connoissoit le cœur des Pharisiens & celui des Saducéens. Semblables à Jéroboam, ces aveugles volontaires auroient vu répéter les mêmes prodiges, dont ils avoient déjà & tant de fois été les témoins, ils en auroient vu de plus grands encore, & n'auroient pas été convertis.

F I N de la premiere Lettre.

*Après avoir lu la Lettre ci-dessus, en avons permis l'Impression. A Bordeaux, ce 3.
Juin 1765.*

D U L U C, Jurat.

